Juan Martin Guevara

Armelle Vincent

Mon frère le Che



calmann-lévy


Juan Martin Guevara
Armelle Vincent
Mon frère le Che
calmann-lévy

Juan Martin Guevara
Armelle Vincent

MON FRÈRE LE CHE

calmann-lévy

La Quebrada del Yuro

J'ai attendu quarante-sept ans pour me rendre sur les lieux de l'assassinat de mon frère Ernesto Guevara. Tout le monde sait qu'il est mort lâchement fusillé le 9 octobre 1967 dans la pauvre salle de classe de l'école communale de La Higuera, un hameau perdu du Sud bolivien. Il avait été capturé la veille au fond de la Quebrada del Yuro, un ravin pelé où il s'était retranché après avoir réalisé que sa troupe clairsemée de guérilleros affaiblis par la faim et la soif était encerclée par l'armée. On dit qu'il est mort dignement et que ses derniers mots ont été « Póngase sereno y apunte bien. Va a matar a un hombre » (Calmez-vous et visez bien. Vous allez tuer un homme). Mario Terán Salazar, le malheureux soldat qui avait été désigné pour la basse besogne tremblait. Le Che était certes depuis onze mois l'ennemi public numéro 1 de l'armée bolivienne, peut-être même de tout le continent américain, mais c'était un adversaire légendaire, un personnage mythique auréolé de gloire, réputé pour son sens de la justice et de l'équité et aussi pour son immense bravoure. Et si ce Che, qui le regardait sans ciller avec ses grands yeux profonds sans paraître le juger, était vraiment l'ami et le défenseur des humbles au lieu de ce révolutionnaire sanguinaire dépeint par ses supérieurs ? Et si ses disciples, qu'on disait d'une grande loyauté, décidaient un jour de venir le traquer pour venger sa mort ?

Mario Terán Salazar avait eu besoin de s'enivrer pour trouver le courage d'appuyer sur la détente. En voyant le Che assis qui attendait calmement que s'accomplisse un destin qu'il savait désormais inéluctable, il était sorti précipitamment de la salle de classe, en nage. Ses supérieurs l'avaient contraint à y retourner.

Mon frère est mort debout. Ils voulaient qu'il meure assis, pour l'humilier. Il a protesté et gagné cette dernière bataille. Parmi ses nombreuses qualités, ou ses talents, il avait l'art de savoir convaincre.

J’ai acheté une paire de baskets neuves pour descendre à la Quebrada del Yuro. C’est une gorge profonde qui tombe à pic derrière La Higuera. Être ici est pour moi très difficile, très douloureux. Douloureux, mais nécessaire. Ce pèlerinage, je le porte en moi depuis des années. Il m’a été presque impossible de venir avant. Les premières années, j’étais trop jeune, pas assez préparé psychologiquement. Ensuite, l’Argentine est devenue fasciste et répressive et j’ai croupi pendant presque neuf ans dans les geôles de la junte militaire qui a pris le pouvoir par la force en mars 1976. J’ai appris à faire profil bas : dans le climat politique de mon pays, être associé au Che Guevara a longtemps été dangereux.

Seul mon frère Roberto est venu dans cette région en octobre 1967, dépêché de Buenos Aires par la famille pour tenter d’identifier le corps d’Ernesto dès l’annonce de sa mort. Il en est revenu profondément bouleversé et confus : le temps qu’il arrive en Bolivie, la dépouille de notre frère s’était volatilisée. Les militaires boliviens ont mené Roberto en bateau, l’envoyant d’une ville à l’autre en changeant d’histoire à chaque fois.

Mon père et mes sœurs Celia et Ana Maria n’ont jamais eu la force de faire le voyage. Un cancer avait emporté ma mère deux ans plus tôt. Si elle n’avait pas été déjà dans la tombe, l’assassinat d’Ernesto l’y aurait envoyée. Elle l’adorait.

Je suis venu de Buenos Aires en voiture avec des amis. Un périple de 2 600 kilomètres. En 1967, nous ignorions où était Ernesto. Il avait quitté Cuba dans le plus grand secret. Seules quelques personnes, dont Fidel Castro, savaient qu’il guerroyait pour la libération du peuple bolivien. Ma famille se perdait en conjectures, l’imaginant à l’autre bout du monde, en Afrique peut-être. En réalité, il n’était qu’à trente heures de route de Buenos Aires, où nous vivions. Nous apprendrions des années plus tard qu’il était d’abord passé par le Congo belge[1] avec une douzaine de Cubains noirs pour soutenir les rebelles Simba.

Sur la crête du ravin, je suis abordé par un guide. Il ignore mon identité et je ne tiens pas à la révéler. Il me réclame de l’argent pour m’accompagner sur le lieu de la capture du Che, premier signe que la mort de mon frère s’est transformée en commerce. Je suis indigné. Le Che représente précisément le contraire du profit crapuleux. Scandalisé, l’ami

qui m'accompagne ne peut s'empêcher de dire qui je suis. Comment ce guide peut-il oser essayer de soutirer de l'argent au frère du Che alors qu'il vient se recueillir pour la première fois sur le lieu de sa fatale défaite ? Le guide s'écarte avec révérence et me fixe avec des yeux ronds. On dirait qu'il vient d'avoir une apparition. Il se confond en excuses que je n'entends même pas. J'ai l'habitude. Être le frère du Che n'a jamais été anodin. Lorsque les gens l'apprennent, ils sont interdits. Le Christ ne peut pas avoir de frères et sœurs. Et le Che, c'est un peu comme le Christ. À La Higuera et à Vallegrande, où son corps a été transporté le 9 octobre pour être exposé au public avant de disparaître, il est devenu San Ernesto de la Higuera. Les habitants prient devant son image. Je respecte généralement les croyances religieuses, mais celle-là me gêne terriblement. Dans la famille, depuis ma grand-mère paternelle Ana Lynch-Ortiz, nous ne croyons pas en Dieu. Ma mère ne nous a jamais emmenés à la messe. Ernesto était un homme. Il faut le faire descendre de son piédestal, redonner vie à cette statue de bronze pour perpétuer son message. Le Che aurait détesté le statut d'idole.

J'amorce la descente vers le lieu fatidique, le cœur lourd. Je m'étonne du dépouillement du ravin. Je m'attendais à trouver une végétation dense. En réalité, à l'exception de quelques arbustes secs et drus, la nature est ici presque désertique. Je comprends mieux comment Ernesto a pu se retrouver pris au piège comme un rat. Il était pratiquement impossible de se dérober à la vue de l'armée, qui encerclait la Quebrada depuis la veille.

J'arrive à l'endroit où il a été blessé d'une balle dans la cuisse gauche et d'une autre dans l'avant-bras droit. Je suis bouleversé. Devant l'arbre chétif sur lequel il était adossé le 8 octobre, la terre aride est recouverte d'une étoile coulée dans le béton. Elle marque le lieu précis où il était assis lorsqu'il fut découvert. Une angoisse profonde me saisit. Je suis pris de doutes. Je sens sa présence. Je le plains. Je me demande ce qu'il faisait là, seul. Pourquoi n'étais-je pas avec lui ? J'aurais bien sûr dû être avec lui. J'ai toujours été moi aussi militant. Il était non seulement mon frère, mais mon camarade de lutte, mon modèle. Je n'avais que vingt-trois ans, mais ce n'est pas une excuse : dans la Sierra Maestra cubaine, le massif montagneux d'où est partie la lutte armée durant laquelle Fidel Castro l'a nommé *Comandante* et où il s'est illustré, il y avait des combattants de quinze ans ! Je ne savais pas qu'il était en Bolivie, mais j'aurais dû le

savoir ! J'aurais dû rester à Cuba avec lui en février 1959 et faire fi du veto de mon père.

Je m'assieds, ou plutôt je m'affaisse, à l'endroit où il était assis. Je revois son beau visage, son regard hypnotique et inquisiteur, son sourire malicieux. J'entends son rire contagieux, sa voix, son indéfinissable inflexion : avec les années au Mexique, puis à Cuba, son espagnol était devenu un mélange de trois accents. Se sentait-il seul, vaincu ?

Certaines des questions que je me pose ont un aspect concret. D'autres sont purement sentimentales. Le Che n'était pas seul, mais secondé par six combattants qui ont été arrêtés avec lui. Aurais-je pu l'aider à fuir ? Ce jour-là, cinq autres compagnons, dont Guido « Inti » Peredo, ont après tout réussi à échapper au guet-apens[2]. Pourquoi pas lui ? Je reconstitue le déroulement des événements qui ont mené à la mort de mon frère. Le Che a-t-il été vendu ? Si oui, par qui ? Il y a plusieurs hypothèses mais comme ce ne sont justement que des hypothèses, je préfère ne pas m'y attarder. Ernesto guerroyait sous le nom de Ramón Benítez. On dit qu'il avait choisi le prénom Ramón en hommage au récit *Reunión* de Julio Cortázar qui relatait les péripéties d'un groupe de révolutionnaires dans la Sierra Maestra. Sa présence était nimbée de mystère. Alimenté par les renseignements fournis par la CIA – qui s'était impudemment installée dans le palais présidentiel de René Barrientos à La Paz –, le gouvernement bolivien subodorait qu'Ernesto Guevara commandait l'armée de Ñancahuazú sans en avoir la preuve. Jusqu'à ce que l'Argentin Ciro Bustos, arrêté dans le maquis après avoir été autorisé par le Che à abandonner l'insurrection, fasse son portrait-robot sous la menace de passer le reste de ses jours en prison.

Quand je remonte le ravin, je me sens anéanti, vidé. Une désagréable surprise m'attend à La Higuera. Alors que je pénètre dans le hameau pour aller me recueillir dans l'école où Ernesto a été tué, une femme se détache d'un groupe de touristes japonais pour se jeter sur moi. Elle vient d'apprendre d'une compatriote journaliste que le frère du Che est là. Elle pleure en marmonnant : « Le frère du Che, le frère du Che. » Elle me demande très poliment de poser pour une photo avec elle. Il ne me reste plus qu'à obtempérer et la consoler. Cette Japonaise voit apparemment en moi une réincarnation du Che. Je suis à la fois perturbé et ému. Presque cinquante ans après sa mort, mon frère est plus que jamais présent dans la

mémoire collective. Je ne suis certes pas Ernesto, mais je peux, et je dois, être un conduit pour répandre sa pensée et ses idéaux. Ses cinq enfants l'ont peu connu. Ma sœur Celia et mon frère Roberto refusent catégoriquement de parler. Ma sœur Ana Maria est morte d'un cancer, comme ma mère. Et j'ai 72 ans. Je n'ai pas de temps à perdre.

L'école où Ernesto a passé sa dernière nuit a subi quelques transformations. La paroi qui séparait les deux salles de classe a été abattue. Les murs sont couverts d'images et d'affiches retraçant les dernières heures du Che. La chaise qu'il occupait quand Mario Terán Salazar est entré pour le tuer est toujours là. J'imagine mon frère assis là, attendant sa mort. C'est très difficile.

Sur la place du village se dresse un gros buste blanc sculpté par un artiste cubain d'après la fameuse photo d'Alberto Korda *Guerrillero heroico*. Ce buste, derrière lequel se profile une croix blanche, a lui aussi une histoire mouvementée. Il a été installé au début de l'année 1987 puis retiré très vite par un commando de l'armée bolivienne pour être remplacé par une plaque à la mémoire des soldats victimes de la guérilla. Il a repris sa place vingt ans plus tard accompagné d'une sculpture haute de quatre mètres qui trône à l'entrée du hameau. Pendant des années, les habitants de La Higuera et de Vallegrande ont vécu terrorisés. Personne n'osait parler du Che : afin d'éradiquer toute trace du passage de ce « subversif[3] », le régime bolivien avait interdit toute mention de son nom. En réponse au silence imposé, des légendes ont forcément commencé à se forger. Au moment de sa capture, les paysans de la communauté aymara qui peuplent la région n'avaient aucune conscience de l'importance de ce prisonnier. Ils ne voyaient jamais d'étrangers, parlaient à peine espagnol. À la mort du Che, des hordes de journalistes sont descendues sur leur village. Jusqu'au 9 octobre 1967, personne n'avait jamais entendu parler de La Higuera. Le 10, trente-six avions s'alignaient sur la piste improvisée de Vallegrande, à soixante kilomètres de là. Les autochtones ont commencé à comprendre qu'un événement de taille venait de se produire, que ce prisonnier n'était pas n'importe quel prisonnier.

Le cadavre d'Ernesto a été évacué vers Vallegrande sur une civière montée sur le train d'atterrissage d'un hélicoptère. Les militaires boliviens ont décidé de l'exposer pour l'exemple dans le lavoir, au fond du jardin du petit hôpital local, pendant dix-sept heures. Il fallait montrer que les

« subversifs » de l'engeance de cet Ernesto Che Guevara seraient anéantis. Le Che était mort, mort, mort ! Que cette fin pathétique serve de leçon au peuple. Qu'il n'aille pas se fourvoyer dans une aventure aussi lamentable, inéluctablement vouée à l'échec.

Son corps à moitié dévêtu a été déposé sur une chape de ciment. Il était pieds nus, ses yeux ouverts. On a dit qu'un prêtre les avait pourtant fermés à La Higuera… Certains ont comparé l'image de mon frère supplicié à la toile *La Lamentation sur le Christ mort* du peintre italien de la Renaissance Andrea Mantegna. La ressemblance est troublante mais elle n'apporte rien. Certains témoins ont raconté que les yeux du Che les suivaient tandis qu'ils déambulaient autour de sa dépouille. D'autres que le médecin – un admirateur secret – chargé de nettoyer son corps a voulu l'embaumer, mais que, faute de temps, il aurait prélevé son cœur pour le préserver dans un bocal. Le même docteur aurait fait deux masques de son visage, le premier en cire et le deuxième en plâtre. Une infirmière s'est quant à elle étonnée de l'expression paisible d'Ernesto qui contrastait étrangement avec celle des autres guérilleros tués, marquée par la souffrance et l'angoisse. Je ne crois aucunement à ces sornettes. Elles tendent toutes vers un même but : faire du Che un mythe. C'est ce mythe que je me propose de combattre en redonnant à mon frère un visage humain.

Après le 9 octobre, quinze soldats sont restés en poste à La Higuera pendant un an. Ils ont expliqué aux paysans qu'ils étaient là pour les protéger des complices du Che qui ne manqueraient pas de venir venger sa mort en les massacrant. Car c'était bien eux, ces paysans, n'est-ce pas, qui avaient trahi le Che.

Un culte est ainsi né, dans les murmures et la crainte.

Le commerce honteux qui s'est développé autour du Che me fait horreur. Ernesto aurait désavoué ces légendes absurdes à la lisière du mysticisme. À La Higuera et à Vallegrande, tout un business touristique est consacré au Che. Il y a des visites guidées autour de la « La route du Che ». On essaie de vous vendre tout et n'importe quoi. C'est répugnant. À la sortie de l'école, j'ai vu le déballage d'objets, de tee-shirts, de drapeaux. J'ai trouvé cela d'une bassesse inouïe. Ernesto luttait pour la libération du continent américain et il y a des types qui exploitent son image pour se faire de l'argent. Les gens prient le Santito Che, lui

réclament des miracles, pour leurs vaches ou que sais-je encore ! Le Che voulait donner, pas prendre. Il croyait en l'homme comme maître de sa destinée et non pas soumis à une espèce de force supérieure qui lui concéderait, ou non, des choses. Il croyait en la lutte. C'était un humaniste.

Je suis allé deux fois à La Higuera et je n'y retournerai sûrement pas. Ce n'est plus un hameau de quatre misérables maisons, mais une boutique à ciel ouvert où l'on essaie sans arrêt de te soutirer de l'argent. Tout ça n'a rien à voir avec mon frère, rien.

Le corps d'Ernesto a mystérieusement disparu le matin du 11 octobre 1967. Une religieuse de garde à l'hôpital a plus tard confié à un franciscain allemand, frère Anastasio, qu'elle avait entendu les bruissements d'une procession dans les couloirs de l'hôpital vers 1 heure cette nuit-là. Des rumeurs de toutes sortes ont bien sûr commencé à circuler.

La vérité a éclaté vingt ans plus tard.

---

1. En 1998, lorsque son livre *Journal du Congo : souvenirs de la guerre révolutionnaire* (Mille et une nuits, 2009) fut publié.

2. Ils mettront plus d'un mois à passer entre les filets de l'armée bolivienne pour atteindre une ville sans être détectés. Guido « Inti » Peredo sera traqué et assassiné en 1969.

3. Avec les vagues de répression en Argentine, l'adjectif « subversif » est devenu un nom commun, nous l'utiliserons donc nous aussi de cette manière.

La Havane, janvier 1959

Le téléphone sonne en fin de matinée dans notre maison de la rue Aráoz à Buenos Aires. Ma mère sursaute. Et si c'était lui ? Elle se lève d'un bond, bouscule la table sur laquelle est étalée une partie de solitaire. Depuis deux ans, elle vit dans une profonde dépression et une angoisse quasi permanentes et trouve un certain réconfort dans ce jeu de cartes qu'elle pratique en fumant des brunes sans filtre. Elle ne cesse de se faire du mauvais sang pour mon frère aîné Ernesto. Il bataille à la tête de la colonne 8 « Ciro Redondo » de l'Ejercito Rebelde[1] du jeune leader révolutionnaire Fidel Castro et son Mouvement du 26 juillet, avec l'objectif de renverser le dictateur cubain Fulgencio Batista dont la férocité terrorise le peuple. Maintes fois, la presse internationale a annoncé la mort du « médecin argentin Ernesto *Che* Guevara », plongeant notre famille dans le désarroi et l'incertitude. Mais ce ne sont que des rumeurs colportées par le régime oppresseur pour embrouiller le peuple cubain et le convaincre de cesser de porter assistance aux révolutionnaires. Une par une ces annonces funestes ont été démenties, à notre immense soulagement.

Les nouvelles d'Ernesto sont rares. Nous savons qu'il combat quelque part à Cuba, que l'armée révolutionnaire a remporté des batailles décisives, qu'il a le soutien de la population et qu'il progresse vers la capitale. Nous vivons à 6 500 kilomètres de l'île, autant dire à ce qui nous semble des années-lumière. Nous nous accrochons à chaque bribe d'information provenant du théâtre des opérations basé pour l'heure dans la Sierra Maestra, une chaîne montagneuse inhospitalière du sud-est de l'île où la végétation est impénétrable et les températures capables de plonger brutalement en hiver.

Chaque mort annoncée d'Ernesto est devenue de plus en plus douteuse, de moins en moins crédible. Pourtant, nous vivons sur le fil du rasoir, un

qui-vive permanent. Mes parents se reprochent, sans se le dire, de n'avoir su convaincre ce fils téméraire et indomptable de rester en place, même s'ils n'ont jamais essayé de le retenir : ils nous ont élevés dans une liberté totale, encourageant les voyages, les découvertes, l'aventure, la politique et même la rébellion. Mais ça ? Cette révolution en terre étrangère où il risque chaque jour de laisser sa peau ? Ils ont un mal fou à le comprendre, à le supporter. Ce fils adoré qu'ils ont choyé, au chevet duquel ils ont passé tant d'heures agonisantes, essayant d'apaiser de spectaculaires crises d'asthme qui lui ôtaient toute force et l'empêchaient de respirer, joue sa vie pour des idéaux. Et il n'a même pas trente ans ! Pourtant, ils doivent bien reconnaître que cela aussi, ils lui ont enseigné. Ils nous ont éduqués comme ça, mais ils sont dépassés. Jusqu'au-boutiste, Ernesto s'est nourri de leurs leçons et leur a fait prendre un autre envol.

J'ai quinze ans. Je vois bien que mes parents souffrent de son absence, mais je mesure mal le danger. J'admire mon frère, ce grand baroudeur parti seul et pratiquement sans le sou dans une vadrouille de 4 500 kilomètres au guidon d'un vélo à moteur à vingt et un ans, dans un voyage à moto de plusieurs mois avec son copain Alberto « Mial » Granado un an plus tard, puis dans une plus longue expédition encore au terme de laquelle il a rencontré une bande de révolutionnaires cubains avec lesquels il est allé refaire le monde, arme au poing, sur une île lointaine et exotique. Aucun de mes amis ne peut se vanter d'avoir un tel frère.

– Allo ? répond ma mère en saisissant le combiné.

– *Hola vieja*[2], c'est moi ton fils, Ernestito.

Ma mère n'a jamais été démonstrative. Elle ne peut cependant réprimer un cri. En six longues années, elle n'a entendu la voix d'Ernesto qu'une seule fois, quand il l'a brièvement appelée de son campement de la Sierra Maestra. Depuis son départ définitif de Buenos Aires le 8 juillet 1953, chacun des membres de notre famille – mon père Ernesto Guevara Lynch, ma mère Celia de la Serna, mon frère Roberto, mes sœurs Celia et Ana Maria et moi – a échangé une correspondance régulière avec lui, du moins jusqu'à son immersion dans des activités clandestines. La communication familiale est toujours passée par l'écriture plutôt que le téléphone.

Ma mère rayonne. « C'est Ernestito ! » crie-t-elle. Elle semble soudain si heureuse. Les nouvelles sont excellentes. Ernesto lui annonce la victoire de l'Ejercito Rebelde, son entrée triomphale à La Havane et la retraite de

Fulgencio Batista. Mais il n'appelle pas Buenos Aires pour parler de ses exploits, précise-t-il. Ce n'est pas le C*omandante* qui téléphone, mais le fils et le frère. Il veut entendre le timbre maternel qui lui a tant fait défaut. La *vieja* et lui se vouent un immense amour et un profond respect. C'est elle, surtout, qui a formé Ernesto. Elle a été politique et contestataire avant lui. Elle lui a transmis le goût de la lecture, lui a enseigné le français, qu'elle parle couramment. On dit qu'Ernesto est son préféré. Ce favoritisme remonterait à la maladie qui a empoisonné son enfance : cet asthme aigu qui l'a empêché de suivre une scolarité normale et a forcé ma mère à lui faire classe à la maison jusqu'à ses neuf ans.

Je n'ai jamais souffert de leur étroite relation : petit dernier – j'ai respectivement quinze ans et onze ans de moins qu'Ernesto et Roberto – je jouis moi-même d'une place privilégiée dans la famille. Du reste, le lendemain de l'appel d'Ernesto, quand le monde apprendra la victoire de Fidel Castro, ma mère fera cette déclaration à la journaliste Angelina Muñoz de la revue *La Mujer* : « De mes cinq enfants, Ernestito est le plus connu, mais ils sont tous magnifiques »[3], avant d'ajouter : « J'ignore qui je vais trouver à La Havane. Les six dernières années ont été essentielles et intenses pour mon fils. Il a dû changer. Je suis un peu intimidée. Je n'ai jamais voulu entraver sa liberté. Si mon mari et moi l'avions fait, nous n'aurions pas la relation que nous avons aujourd'hui, une relation de camaraderie. Mon fils n'a jamais eu besoin d'affronter sa famille, nous avons toujours essayé de le comprendre et de partager ses angoisses. »

Le soir de l'appel providentiel, nous sommes tous réunis à la maison, euphoriques et perplexes. Nous nous posons la même question : allons-nous reconnaître Ernesto ? Qui est cet homme barbu à la tignasse folle contenue par un béret, ce *Comandante* qui fait la une de la presse internationale ? Qu'a-t-il à voir avec notre Ernesto ?

À Buenos Aires, les rues sont en fête. Le peuple vient lui aussi d'apprendre la victoire de ce compatriote héroïque. Tous les journaux ont annoncé le triomphe de la révolution cubaine. Les proches qui se sont toujours montrés les plus réfractaires aux idées d'Ernesto le célèbrent eux aussi. Les clans Guevara et de la Serna viennent apparemment d'accoucher d'un grand homme et ils pètent de fierté. Du moins pour l'heure. Certains auront ensuite tout le temps d'essayer de s'en distancier lorsque les choses tourneront au vinaigre en Argentine.

Deux jours après le coup de fil, le 6 janvier 1959, mon père, ma mère, ma sœur Celia et moi quittons la rue Aráoz pour l'aéroport international d'Ezeiza à destination de Cuba. Roberto et Ana Maria ne peuvent malheureusement nous accompagner. Roberto a un empêchement professionnel, je ne sais plus lequel ; Ana Maria vient d'accoucher. Je porte crânement le complet que mes parents m'ont acheté pour l'occasion, mon tout premier costume. Je vais enfin retrouver mon grand frère, le blagueur qui m'a initié aux romans d'aventure de Emilio Salgari et de Jules Verne. Peu m'importe qu'il soit devenu *El Comandante* ou *El Che*. J'éprouve bien sûr un orgueil diffus – après tout, sa trombine s'étale sur tous nos journaux –, mais tout ça est encore abstrait pour moi.

Nous sommes exaltés. Fidel Castro a discrètement décidé de nous faire venir à La Havane pour célébrer la victoire sans en parler à Ernesto. Mon frère aurait repoussé l'idée pour ne pas gaspiller l'argent du nouvel État cubain révolutionnaire. Depuis deux ans qu'ils combattent côte à côte, Ernesto et Fidel se sont liés d'une grande et virile amitié que l'intellectuel cubain Alfredo Guevara résumera plus tard ainsi dans une interview accordée au quotidien espagnol *El País*[4] : « Fidel a rencontré beaucoup trop de miroirs dans sa vie ; le Che n'était pas un miroir, il était cultivé et avait ses propres critères. Il lui parlait d'égal à égal, il était un égal, peut-être le seul d'entre nous. Il savait que Fidel était le leader et Fidel écoutait et respectait le Che ; c'était une complicité parfaite. »

Fidel connaît l'attachement de son ami pour sa famille. Ernesto a risqué sa vie pour libérer une patrie qui n'était pas la sienne. Aussi Fidel a-t-il considéré injuste qu'il soit le seul « orphelin » de la fête. Il a chargé son autre *Comandante*, Camilo Cienfuegos, de nous prévenir d'aller à l'aéroport avec nos valises. Nous devons y prendre un avion de la Cubana de Aviación spécialement affrété pour le rapatriement des exilés politiques cubains non seulement d'Argentine, mais du Chili, d'Équateur et du Mexique. Le vol charter promet d'être intéressant…

Les premiers exilés débarquent à Ezeiza chargés comme des mules. L'un d'eux en particulier transporte une centaine de livres qui débordent de plusieurs sacs. Atterré, mon père se plaint auprès du pilote d'un excès de poids. Nous devons survoler la cordillère des Andes pour atterrir d'abord à Santiago du Chili où nous attendent d'autres exilés, puis à Guayaquil et enfin à Mexico. Le pilote a rassuré mon père et nous avons décollé dans une ambiance extrêmement festive.

À Guayaquil, l'avion se met à décrire de grands cercles au lieu de descendre vers l'aéroport. Le manège dure presque une heure. Le train d'atterrissage refuse de fonctionner. Tension extrême. Puis tout finit heureusement par se débloquer et nous touchons enfin terre. Il ne manquerait plus que nous nous écrasions avant d'avoir revu Ernesto !

Le voyage est excessivement long. À chaque aéroport, nous sommes pris d'assaut par des journalistes qui veulent interviewer les parents du Che. Et nous qui pensions que notre présence dans l'avion des exilés était restée secrète ! Mon père se plie de bonne grâce à leurs demandes : son vagabond de fils est apparemment devenu un héros international !

Au-dessus de La Havane, nous craignons une deuxième fois de nous écraser à cause de ce train d'atterrissage qui refait des siennes malgré les réparations faites à Guayaquil. Nous nous posons finalement en douceur sur la piste de l'aéroport José Martí de La Havane. Nous sommes épuisés, mais l'idée de retrouver Ernesto nous remplit d'allégresse.

À la descente de l'avion, mon père s'agenouille et embrasse le sol cubain.

Des guérilleros barbus et armés nous attendent sur le tarmac pour nous escorter au milieu de la foule vers Ernesto. Pour des raisons de sécurité, il est resté à l'intérieur du terminal. Le matin même, Camilo lui a suggéré de se rendre à l'aéroport « où l'attend une surprise ». Il n'a pas eu le temps de se fâcher, d'argumenter qu'il refuse absolument tout traitement de faveur pour lui et les siens. Après tout, Fidel n'est pas encore arrivé à La Havane. La victoire est fraîche. Il ne lui reste qu'à se réjouir de retrouver enfin sa famille.

Quand ma mère aperçoit Ernesto, elle se précipite vers lui en se prenant les pieds dans la forêt de câbles de télévision qui jonchent le sol. C'est une embrassade interminable, un moment d'une intensité extraordinaire. Ma mère sanglote dans les bras d'Ernesto qui l'enveloppent tendrement. Mon père, Celia et moi observons la scène, profondément émus. Six ans que ma mère rêve de ce moment. Tant de fois, elle a cru son fils mort !

Pour mon père, les choses sont différentes. Il chérit lui aussi son aîné, mais leur relation est conflictuelle. Dans la famille, nous sommes tous fêlés, mais en matière de folie, mon père remporte de loin la palme. Disons que ses excentricités continuelles ont le don d'exaspérer ses proches. En outre, s'il se ralliera plus tard aux idées d'Ernesto, il ne partage en ce mois de janvier 1959 ni ses opinions politiques ni son

indéfectible droiture. Il a d'autres ambitions pour Ernesto. Il compte profiter de ce séjour à La Havane pour lui remettre les idées en place et le convaincre de rentrer à Buenos Aires pour y poursuivre sa carrière de médecin allergologue. Nous verrons bientôt qu'Ernesto a d'autres desseins. Mon père ne semble pas comprendre que pour son fils cette révolution est beaucoup plus qu'une belle aventure sur le point de se terminer pour faire place aux choses sérieuses. « Ma carrière de médecin, lui a pourtant déclaré Ernesto dès le premier jour, je peux te dire que je l'ai abandonnée il y a déjà un bon moment. Je suis maintenant un combattant qui travaille à la consolidation d'un gouvernement. Que vais-je devenir ? Qui sait ? Je ne sais même pas en quelle terre je laisserai mes os. » Avec son sens de l'humour habituel, il a ensuite ajouté : « Cependant, *viejo*, comme tu t'appelles toi aussi Ernesto Guevara, tu peux toujours accrocher au mur de ton bureau d'architecte mon diplôme de médecin et commencer à tuer des patients sans aucun risque. » Il faut préciser que mon père se dit architecte et pratique même le métier, mais n'en a jamais obtenu le diplôme…

Mon frère n'a plus rien d'un médecin depuis les adieux du 8 juillet 1953 à la gare Retiro de Buenos Aires où il est devenu le Che[5]. Il est transformé, vieilli mais magnifique. Lui qui parlait si vite en avalant des mots qui semblaient courir pour rattraper des pensées galopantes est maintenant posé. Étonné, mon père remarque qu'il semble désormais méditer et mesurer ses paroles avant de parler. Il est parti de Buenos Aires imberbe ; il a maintenant une barbe, aux poils fins et rares, mais une barbe quand même. Il aimait les cheveux courts pour éviter d'avoir à se peigner : il a une crinière difficile à gérer. Il est amaigri. Jusque-là, son appétit avait toujours été fluctuant, passant de la voracité à la frugalité au gré des crises d'asthme. Il porte l'uniforme vert olive, la large ceinture élastique kaki et le béret noir à étoile rouge de *Comandante* qui ne le quitteront plus. Il a gagné en assurance, en prestance, en charisme et en autorité, si une telle chose est possible, car Ernesto a toujours eu un caractère affirmé, une aisance naturelle, une âme de leader. Déjà gamin, il était chef de bande, sans jamais rien imposer, simplement parce qu'il inspirait confiance. À ses côtés, même les garçons plus âgés se sentaient protégés. Son amitié était indéfectible, sa loyauté inébranlable.

Je remarque le respect qu'il semble inspirer à ses hommes. J'ai devant moi un frère qui me sourit tendrement, me titille comme par le passé, mais

un homme transfiguré. Je suis impatient de découvrir ce frère-là, qui s'est si courageusement distingué au combat et a, avec trois mille compagnons d'armes, vaincu une armée sophistiquée de cinquante mille hommes soutenue par la plus grosse puissance du monde, les États-Unis. Ce qui m'importe surtout, cependant, est de retrouver la complicité de notre enfance.

Nous partons en Jeep vers l'hôtel Hilton où nous devons rester pour un séjour à la durée encore indéterminée. L'ambiance dans les rues de La Havane est celle d'un pays enfin libéré après un interminable assujettissement. Dans tous les quartiers, les musiques s'entrechoquent, les gens dansent, ils fêtent la victoire des jeunes révolutionnaires auxquels ils doivent la liberté retrouvée. C'est un brouhaha étourdissant. Des groupes de guérilleros issus de la Sierra Maestra, à peine alphabétisés, qui n'étaient jamais sortis de leurs villages ou de leurs montagnes et n'avaient jamais eu le loisir de contempler une ville, admirent le luxe de la capitale, les gratte-ciel, les voitures, les hôtels.

Au Hilton, la scène est surréaliste et d'un exotisme débridé pour le jeune Argentin que je suis. Un grand Noir et un nain en livrée se tiennent devant les portes, sentinelles d'un autre univers. L'acteur américain Errol Flynn arpente le vestibule : l'arrivée de la colonne du Che à La Havane l'a surpris pendant ses vacances. Le luxueux hall est un mélange baroque de guérilleros affalés sur des canapés et de touristes ahuris de s'être si soudainement transformés en témoins improbables d'une révolution en marche. Les uns et les autres semblent abasourdis : ils n'ont guère eu le temps de digérer la tournure des événements. Alors que nous observons la scène, ahuris nous aussi, le *comandante* Camilo Cienfuegos débarque avec sa troupe. Les guérilleros avachis se lèvent comme un seul homme. Camilo est beau et imposant avec sa barbe fournie, ses longs cheveux, son chapeau de cow-boy beige et sa mitraillette Thompson en bandoulière. Il éclate d'un rire tonitruant. Il est lui aussi devenu une légende. Ernesto se dirige vers lui et lui donne une accolade avant de nous présenter. Ils sont devenus très amis. Les employés du Hilton n'y comprennent rien. Tout s'est passé si vite ! C'est un spectacle hallucinant dont je savoure chaque seconde. Les tables croulent sous les armes à feu qui ne laissent aucune place à une assiette ou même une tasse. Les soldats sont hirsutes et déguenillés. Ils viennent d'émerger de deux ans de clandestinité. Leurs

uniformes crasseux et décolorés par le temps, le soleil et les intempéries ont été jetés à terre avec leurs amulettes ; leurs bottines sont râpées et trouées. Je suis éberlué de constater que des jeunes hommes de mon âge sont déjà des gradés de l'armée révolutionnaire. Mais le plus étonnant est Ernesto. Ma famille a toujours été marginale, anticonventionnelle, complètement réfractaire à l'autorité. Alors voir mon frère, celui-là même qui s'est fait réformer du service militaire argentin en arguant de son asthme, en *Comandante*, est sidérant.

On nous a installés dans une suite au 16e étage du Hilton. Ma mère s'est mise au balcon et a embrassé la scène : le quartier Vedado, la Rampa, le Malecón, le Castillo del Morro, la mer. Elle se délecte de tant de félicité. Elle s'est fixé un programme : profiter le plus possible de son fils, rencontrer ce Fidel dont elle a tant entendu parler dans les lettres d'Ernesto et dans la presse, et apprendre tout ce qu'elle peut sur la révolution et ses objectifs politiques, philosophiques, économiques, pratiques. Les desseins de mon père sont plus terre à terre. Entre autres choses, il désire se faire des relations qui pourraient – qui sait ? – lui servir plus tard.

Notre voyage a été éreintant. Nous allons tous nous coucher dans un vacarme de fanfare émanant de la rue, heureux et encore épatés de dormir sous le même ciel qu'Ernesto.

Lorsqu'il arrive le lendemain pour déjeuner avec nous, il s'étonne de trouver mon père en pleine séance de photo avec un oncle et une cousine de Fidel, Gonzalo et Ana Castro Argiz. La fierté que leur cause la gloire récente de leurs parents respectifs les a rapprochés. Ernesto en est irrité. Il préférerait que son père adopte un comportement discret plus adapté à la solennité des circonstances. Autant demander à une starlette de devenir invisible pendant le festival de Cannes ! Mon père est un homme flamboyant et ces événements providentiels viennent justement de lui fournir de parfaits tréteaux pour se mettre en scène. Résultat : l'agacement d'Ernesto – et le mien – va croître au cours des jours suivants à chaque nouveau faux pas de notre père. Il va en effet commettre une série d'impairs impardonnables et précipiter ainsi son départ.

L'une des plus belles qualités de mon frère est sa probité, son sens inné et indéboulonnable de l'équité et de la justice. Une rectitude à toute épreuve à la limite de la rigidité, héritée de notre mère, qui se heurte

depuis toujours à la fantaisie et la tendance « moyen de moyenner » de notre père. Ce dernier est aux anges au Hilton. Le luxe lui convient, l'enchante même, surtout qu'il y a longtemps qu'il n'y est plus habitué. Du reste, même chez nos parents fortunés, nous n'avons jamais connu ce genre de confort moderne qui semble typiquement américain. Notre salle de bains est équipée d'une immense baignoire-Jacuzzi. Le réfrigérateur a un bouton produisant des glaçons ! Pour un adolescent comme moi qui n'a jamais voyagé et vient d'une maison délabrée, une telle opulence est invraisemblable et troublante. Pour ma mère, qui a pourtant été élevée dans la soie et les privilèges, elle est choquante et insupportable dans le contexte de la révolution. Deux jours après notre arrivée, elle exige notre transfert dans un hôtel moins luxueux. Nous nous retrouvons au Comodoro, en bordure de plage, dans une suite avec un énorme lit rond démentiel où a dormi l'actrice mexicaine María Félix. Notre fenêtre donne sur un embarcadère où sont amarrés des yachts. Le toit de l'hôtel dispose d'un héliport. Ernesto s'y posera plusieurs fois pour des visites surprises. Le Comodoro est à peine moins luxueux que le Hilton, mais c'est le seul disponible. Nous devrons donc nous adapter !

Fidel Castro est arrivé de Santiago de Cuba à La Havane fêté comme un héros deux jours après nous. Il a fait un discours et pris ses quartiers au 23e étage du Hilton. Ernesto est en couple avec Aleida March, une jeune révolutionnaire cubaine rencontrée dans la Sierra Maestra et qui avait dû aller chercher refuge dans le maquis pour éviter l'arrestation et la torture. Pourtant, il loge dans une chambre monastique de la forteresse San Carlos de la Cabaña[6] où se déroulent déjà les procès des membres du régime déchu, dont Fidel lui a confié la responsabilité. Responsabilité qui lui sera d'ailleurs reprochée sévèrement à cause des multiples condamnations à mort prononcées dont il dira dans une interview : « Ma position est une position difficile. J'ai l'entière responsabilité des peines. Dans ces conditions, je ne peux être en contact avec les accusés. Je ne connais pas un seul des prisonniers de la Cabaña. Je me limite à exercer les fonctions de chef de tribunal suprême et à analyser froidement les faits. Et je pars du principe que la justice révolutionnaire est une vraie justice. » Aleida racontera plus tard dans son autobiographie[7] que ces procès, auxquels le Che n'assistera jamais sauf parfois en appel, étaient très difficiles et

désagréables pour lui, particulièrement quand les familles des accusés venaient plaider et réclamer sa clémence.

On a accusé Ernesto de cruauté. Rien n'est plus faux. Dans le maquis cubain, il traitait les captifs ennemis avec humanité. Lorsqu'ils étaient blessés, il redevenait médecin pour les soigner. Dans le maquis bolivien, il les remettait en liberté. Les prisonniers de la Cabaña n'étaient pas des enfants de chœur : c'était un ramassis des pires tortionnaires de la dictature cubaine. Des types qui avaient intimidé, menacé, tué et torturé le peuple. Ernesto nous a expliqué que les procès avaient été décidés par les chefs révolutionnaires pour éviter la justice sommaire de la rue, bien plus laide. Car le peuple est généralement enclin à lyncher les agents du bourreau qui leur a fait endurer des horreurs.

Ernesto m'a catégoriquement défendu l'accès à la Cabaña. Mais j'ai quand même assisté à une procédure : dès le troisième jour à La Havane, je me suis dirigé vers le stade de basket-ball qui se trouve sur la route de Boyeros. C'est là que s'est déroulé le tout premier procès, le seul qui a été public, celui d'un sadique connu pour sa cruauté, Sosa Blanco. J'en garde un souvenir exécrable. Sur le court de basket où il était jugé, il y avait une ambiance nauséabonde de match de foot. Le public était survolté et hurlait : « Assassin ! » Même si l'accusé s'était rendu coupable d'actes inhumains, le spectacle était on ne peut plus pénible. Ernesto m'avait prévenu qu'il était impossible de tirer une quelconque satisfaction de ces procès. Il avait raison. Je n'ai du coup jamais essayé d'entrer à La Cabaña.

Pour se changer les idées, Ernesto vient parfois au Comodoro. Nous attendons alors que son entourage quitte la pièce pour oublier la révolution et parler de l'Argentine et du bon vieux temps. Il pose d'innombrables questions sur la famille, s'enquérant de chacun, et surtout de Roberto et d'Ana Maria, restés au pays. Je languis de me retrouver seul avec lui. Lorsque l'occasion se présente, je commence par lui enlever son béret et lui répète : « Tu es peut-être *Comandante* pour les autres, mais pas pour moi ! » Alors, il se met à me provoquer, à me taquiner. C'est sa façon de se divertir, de relâcher la tension. Il semble lui aussi avoir besoin de ces moments intimes qui lui permettent d'oublier ses responsabilités pour redevenir simplement un frère. Il y a des choses qui n'appartiennent qu'à nous et qui lui sont impossibles de partager avec les gens qui l'entourent. Et puis nous lui avons tant manqué pendant six ans.

Un jour où nous sommes seuls dans son bureau, il veut boxer. Il se débarrasse de l'écharpe qu'il porte pour soutenir son épaule luxée et me donne un coup de poing. Je riposte et l'atteins au coude. Il fait mine de souffrir le martyre et se plie en deux. Alors que je m'approche de lui pour l'aider, il me met un autre coup qui m'envoie valser en arrière. Je suis furieux et je l'insulte. Il rit aux éclats. Il me demande de m'asseoir et me dit : « Que ça te serve de leçon, *hermanito*[8]. Ne relâche jamais ta vigilance en présence de l'ennemi. »

Le reste du temps, il me tanne pour que je poursuive des études supérieures. « Il faut apprendre », répète-t-il. Je suis le seul de la fratrie à refuser de suivre un cursus universitaire quelconque. Ernesto est médecin, Roberto avocat, Celia et Ana Maria architectes. Je souhaite travailler le plus vite possible et devenir prolétaire. Un jour qu'il insiste à nouveau avec ça, je lui cloue le bec une fois pour toutes en lui disant : « Si je ne me trompe, tu as un diplôme de médecin, non ? Et qu'en fais-tu ? Dans quel cabinet l'as-tu accroché ? – Mais l'étude ne se limite pas à ça ! me répond-il. C'est une discipline nécessaire. » Mon argumentaire est plus une défense qu'autre chose. Je ne veux pas étudier, un point c'est tout. Ma mère est trop fatiguée pour me pousser et mon père trop occupé à mener sa propre vie en dehors du nid familial. Je lis par contre voracement. Ce qui nous permet d'avoir d'intéressantes conversations. Ernesto est un type extrêmement brillant et cultivé. C'est un disciple de Marx, Engels et Freud, mais aussi de Jack London et Jorge Borges, de Baudelaire, de Leon Felipe, de Cervantès et de Victor Hugo. Il a une connaissance approfondie des œuvres de Merleau-Ponty et de Jean-Paul Sartre. Quand il le recevra à La Havane – avec Simone de Beauvoir – après notre départ, Sartre sera très surpris de découvrir derrière le guérillero un homme intelligent et érudit. Ernesto dévore en moyenne un livre par jour, profitant de chaque moment libre pour se plonger dans un ouvrage. Il a une prédilection particulière pour *Don Quichotte*, qu'il a lu six fois, et *Le Capital* de Karl Marx qu'il considère comme un monument de la connaissance humaine. Il connaît par cœur *Le Chant général* de Pablo Neruda, qu'il a pris l'habitude de réciter pendant les offensives. Depuis l'enfance, il se réfugie dans les vers et la prose dans les moments difficiles. Les vers et le maté, ce breuvage amer typique de l'Argentine apparenté au thé qui se boit avec une *bombilla*, sorte de paille en métal percée de trous minuscules. Et puis, il écrit divinement bien. S'il ne s'est jamais considéré comme un auteur, il

a laissé une œuvre de trois mille pages composée de journaux, essais, lettres, discours, manuels de guerre. Tant et si bien que l'écrivain cubain Julio Llanes a consacré un livre à ce « Che écrivain[9] ».

Pour se déplacer à son aise dans La Havane et ses alentours, mon père a réclamé une voiture avec chauffeur à Ernesto, comptant tirer parti de sa position pour obtenir des avantages en nature. Il méconnaît ce nouveau fils, dont la nature se cabre plus que jamais contre les plus simples privilèges, y compris et surtout pour les siens ! Ernesto a insisté pour toucher le maigre salaire d'un soldat, soit 125 dollars par mois. Il refuse d'être payé davantage que ses hommes, même si d'autres « dignitaires » du régime touchent 700 dollars mensuels. Il s'est également fâché contre un laitier qui a déposé une ration de lait anormalement élevée devant sa porte. Cette intégrité déroute mon père. Il la trouve mal placée et ridicule en regard des sacrifices d'Ernesto pour la révolution. Pour les mêmes raisons, il considère normal que les parents du Che jouissent de quelques privilèges. Après tout, ils ont « prêté » leur fils bien-aimé, la prunelle de leurs yeux, à Cuba et en ont profondément souffert. Si mon père se prend régulièrement le bec avec Ernesto, lui demandant sans cesse d'expliquer ses décisions et ses choix idéologiques, il nourrit pour lui de très tendres sentiments. Ce fils ne cesse de le déconcerter. Il ne comprend pas pourquoi Ernesto perçoit un si bas salaire. Tous ces scrupules le dépassent. Comme le fait qu'Ernesto refuse de signer des autographes en déclarant : « Je ne suis pas acteur de cinéma. »

Par égard pour nos parents et pour que nous puissions nous promener dans l'île, Ernesto a quand même accepté de mettre un véhicule à notre disposition, à condition toutefois que mon père se charge de payer l'essence. Mais comme d'habitude, Ernesto *padre*[10] tire le diable par la queue. Il n'a pas un kopeck. Il tente donc d'argumenter : « Fils, nous sommes dans une période de vaches maigres. » Ce à quoi Ernesto répond : « Les Cubains aussi ! Débrouille-toi, *coño*[11] ! »

Mon père fait mine de se le tenir pour dit. Mais dans le dos d'Ernesto, il manœuvre pour obtenir ce qu'il veut en insinuant que le Che est d'accord. Quand Ernesto l'apprend, il est furibond. Il lui fait la leçon. Mais rien n'arrête mon père ! Il fait toujours comme bon lui semble. J'ai toujours ignoré ce qu'il avait dans le crâne : comprendre mon père était impossible. Autant se lancer à l'aveuglette dans un labyrinthe.

Depuis notre arrivée, notre père manque décidément soit de discernement, soit de discipline, ou les deux. Il semble ne pas avoir saisi qui est devenu son fils et à quel point cette révolution a fait de lui un être d'une probité encore plus sourcilleuse que celle de sa jeunesse. Ernesto considère désormais que le plus anodin de ses actes a valeur de message. Si le Che veut donner l'exemple de cet « homme nouveau » duquel il veut accoucher pour construire une société basée sur l'égalité, sa conduite doit être irréprochable. Et par extension, la nôtre. Qui est cet homme nouveau selon Ernesto ? « Un jeune communiste dont le devoir est d'être essentiellement humain, tellement humain qu'il se rapproche du meilleur de l'humain, qui veut se purifier par le travail, l'étude, l'exercice de la solidarité permanente avec le peuple et tous les peuples du monde, qui développe sa sensibilité au point de ressentir de l'angoisse quand on assassine un homme quelque part dans le monde et qui s'exalte quand se lève autre part un nouveau drapeau de la liberté », déclarera-t-il dans un discours en octobre 1962.

Mon père semble ne pas comprendre. À moins qu'il ne fasse l'autruche pour éviter les obstacles qu'Ernesto place sur sa route pour le maintenir dans le droit chemin de la révolution et de l'exemple. Invités par mon père, trois dirigeants syndicaux argentins ont pris l'avion avec nous à Buenos Aires, cela nous a paru étrange, déplacé même, mais comme je l'ai dit plus tôt, nous avons depuis longtemps abandonné toute velléité de comprendre les motivations de notre père. J'imagine simplement qu'il compte faire des affaires grâce aux syndicalistes. Lesquelles ? Je l'ignore. Mon père essaie de faire feu de tout bois mais échoue lamentablement dans toutes ses entreprises, malgré son immense intelligence. C'est un rêveur et un artiste, certainement pas un homme d'affaires, en dépit de ses multiples tentatives pour le devenir.

Je suis méfiant lorsqu'il m'informe un matin de son rendez-vous avec le P.-D.G. de Bacardí, l'entreprise de spiritueux. Il me demande de l'accompagner. Naturellement, il n'a rien dit à Ernesto. Nous nous rendons au siège de Bacardí, un imposant édifice Art déco de l'avenue de Belgique, dans la vieille ville. Nous sommes reçus par José « Pepin » Bosch dans son magnifique et ample bureau. On me sert un daïquiri dans un verre au fond duquel flotte une perle. Je n'en crois pas mes yeux ! Mon père discute tranquillement avec Bosch. Il est très à l'aise. Comme ma mère, il est issu

d'une famille patricienne de la haute bourgeoisie argentine. Je ne suis pas spécialement leur conversation, occupé que je suis à m'émerveiller du luxe qui m'entoure. Au moment de partir, mon père mentionne la possibilité de faire des affaires avec Barcardí en Argentine.

Le lendemain, c'est au P.-D.G. de la banque Pedroso, la plus importante de Cuba, que nous rendons visite. Imaginez un peu le révolutionnaire que devait être ce type ! Quand Ernesto l'apprend, il se fâche. « Tu ne peux pas faire ça ! » essaie-t-il d'expliquer à mon père. « Je viens de faire la révolution, *che* ! Tu ne peux pas aller te compromettre avec tous les P.-D.G. de l'île. Tu vas me faire perdre toute crédibilité. Si tu tiens absolument à rencontrer des dignitaires, va voir le président de la République. Je t'arrangerai un rendez-vous. » C'est ainsi que nous avons rencontré Manuel Urrutia.

Je suis moi aussi énervé. Mon père est inconscient, fait gaffe sur gaffe, et ne semble pas prendre la mesure de la gravité des événements. Cuba est sur le point de subir les assauts répétés de la plus grande puissance mondiale. Le fait que mon père dialogue avec le président de la plus grosse banque est inacceptable. Même si je ne suis pas *Comandante,* je lui suggère de partir. Il est décidément trop encombrant. Je suppose qu'Ernesto en a fait de même. Quoi qu'il en soit, nous le mettons dans un avion à destination de Buenos Aires. Par la suite, il a raconté que ses affaires l'avaient forcé à rentrer en Argentine. Quelles affaires ? Nous l'ignorions, et à vrai dire, nous nous en foutions. Nous avions tous appris à ne plus y prêter aucune attention. L'autorité de mon père n'avait pas résisté à la séparation – extrêmement ambiguë – de mes parents. À l'époque, ils ne vivaient en effet plus ensemble.

Nous soufflons après le départ de mon père, libérés de ses faux pas qui nous mettaient sur les nerfs. Ernesto est débordé. Il travaille inlassablement seize heures par jour et se donne corps et âme à la révolution, persuadé que les États-Unis ne vont pas tarder à manifester leur mécontentement. Il a ainsi très peu de moments à nous consacrer. Sa compagne Aleida March ne le voit pas beaucoup en privé non plus. Mais elle continue d'être son assistante, comme au temps de la Sierra Maestra, et parvient donc au moins à voler ces instants-là. Il se libère malgré tout de temps en temps et débarque à l'improviste au Comodoro, parfois en Jeep, parfois en hélicoptère. Ma mère et ma sœur Celia vivent pour ces visites surprises, qu'elles espèrent chaque jour. Elles sont pourtant très

actives : elles visitent et étudient tout ce qu'elles peuvent. C'est de ma mère qu'Ernesto a hérité la curiosité et l'acuité intellectuelles. Il apprécie ses conseils entre tous. Elle est l'une des seules à lui dire la vérité sans fioritures. Dans la position qu'il occupe désormais, il a plus que jamais besoin de son franc-parler. Quant à Celia, c'est de nous tous celle qui ressemble le plus à Ernesto. Ils ont le même caractère entier, la même intelligence supérieure, ils lisent les mêmes livres.

Un jour, Ernesto trouve le temps de nous emmener à Santa Clara. Nous voulons voir le site de la victoire décisive de la colonne Ciro Redondo[12]. C'est à Santa Clara en effet que, quelques semaines plus tôt, Ernesto a eu l'idée de faire dérailler le train blindé qui transportait des armes et des munitions du régime. Le sabotage a précipité la prise de la ville et la chute de Fulgencio Batista. C'est à Santa Clara aussi que vit la famille March, qu'Ernesto désire nous présenter : Aleida est sur le point de devenir sa femme et la mère de quatre enfants : Aleida, Camilo, Celia et Ernesto. Mon frère a déjà une fille, Hilda Beatriz, issue de son premier mariage avec la Péruvienne Hilda Gadea. Nous passons ainsi quelques heures avec les parents d'Aleida, des paysans charmants, simples et travailleurs. Malheureusement pour nous, Ernesto et Aleida sont rappelés d'urgence à La Havane. Ils doivent nous quitter. Mes parents, Celia, son mari Luis et moi continuons vers Escambray.

De retour à La Havane, j'explore la ville, souvent guidé par Harry « Pombo » Villegas ou Leonardo « Urbano » Tamayo, deux guérilleros de la Sierra Maestra qui accompagneront par la suite Ernesto dans la campagne bolivienne de Ñancahuazú. Pombo et Urbano ont fait la guerre avec lui, je profite donc de les avoir sous la main pour leur poser des tas de questions. Toutes ces informations sont pour moi excitantes et inédites. Ils me dépeignent les faits d'armes de mon frère, son héroïsme, sa fraternité, sa profonde humanité. Pourtant, cet homme exceptionnel dont on me raconte la bravoure et les exploits continue d'être simplement mon frère. Et en dépit de tous ces récits, je ne mesure pas encore l'importance du Che. Je ne suis qu'un adolescent. Deux ans et demi plus tard, quand nous irons le rejoindre pour la dernière fois à Punta del Este, en Uruguay, pour la Conférence Interaméricaine économique et sociale, je commencerai enfin à assimiler sa place dans l'histoire. Aujourd'hui, je regrette de n'avoir pas su évaluer la portée des événements que je vivais alors. Pour moi, il s'agissait surtout d'un tourbillon enivrant. Je déplore

aussi de ne pas avoir connu Fidel pendant ce séjour-là. Mais quelques mois plus tard, il nous a rendu une visite inoubliable à Buenos Aires.

Le 9 février, deux jours avant notre départ, un décret du Premier ministre Fidel Castro déclare Ernesto « citoyen cubain de naissance avec tous les droits et toutes les obligations ». Ma mère regorge de fierté. Elle est convaincue que la révolution cubaine est bonne et juste. Elle voit dans le Che le fruit de ce qu'elle a semé. Quant à Ernesto, il considère ma mère comme l'architecte qui lui a permis de grimper les étages. Il lui est reconnaissant d'être cette femme capable d'abandonner son rôle de mère, le rôle de « je prends soin de toi, je t'ai donné la vie » pour celui de camarade. Comme toujours, ils se sont retrouvés sur un terrain où ils peuvent s'entendre.

Ils se quittent plus proches que jamais. Ma mère est déchirée de partir, mais elle a d'autres obligations en Argentine : mon frère Roberto et ma sœur Ana Maria sont devenus parents et elle prend son rôle de grand-mère très au sérieux. Quant à moi, je désire rester à Cuba avec mon frère pour participer à la révolution. De Buenos Aires, mon père me l'interdit. Avant de partir, il a demandé une nouvelle fois à Ernesto de rentrer pour reprendre sa carrière de médecin. En vain. Cuba lui a déjà pris son fils aîné. Il ne va pas, en plus, y laisser son benjamin ! Tout original et insouciant qu'il est, mon père tient à ses enfants. Je suis profondément déçu et en colère. Ma mère aurait sûrement accepté que je reste. Elle aurait compris, elle. Et Ernesto ? Je ne sais pas. Je ne lui ai pas posé la question. La décision de mon père est irrévocable et personne ne semble s'y opposer. Je n'ai après tout que quinze ans.

Si j'étais resté, j'aurais moi aussi combattu à Ñancahuazú. Avec mon aide, Ernesto aurait peut-être survécu. Je crois que je n'ai jamais pardonné ce refus à mon père.

---

1. L'armée révolutionnaire.
2. *Vieja*, *viejo*, « vieille », « vieux » Dans les pays hispanophones, c'est une manière tendre d'appeler ses parents.
3. Toutes les traductions françaises de ce livre sont d'Armelle Vincent.
4. « Te podría decir que te extraño », Vicent Mauricio, *El País*, 7 octobre 2007.

5. « Che » est une interjection, un tic de language, utilisée uniquement par les Argentins et donc par Ernesto. C'est pour cette raison que les Cubains l'ont appelé le Che.

6. Construite pour défendre La Havane des pirates anglais au XVIII^{e} siècle.

7. MARCH Aleida, *Evocación, Mi Vida al Lado del Che*, Ocean Sur, 2011.

8. Petit frère.

9. LLANES Julio, *Che entre la literatura y la vida*, éditions Corpus, 2010.

10. Père.

11. Bordel.

12. Du nom d'un combattant tombé au combat dans la Sierra Maestra, compagnon de la première heure de Fidel Castro.

Un couple excentrique et fauché

Avant de me lancer dans l'histoire de ma famille, je voudrais préciser un point qui me semble primordial. Dans le sujet qui nous occupe et qui est essentiellement mon frère Ernesto, les éléments essentiels ne sont pas seulement les aspects familiaux et anecdotiques qui caractérisent notre famille et son influence sur Ernesto, sinon les phénomènes et situations qu'il a observés et jugés, plus importants que les menus détails de notre existence. J'essaie d'être strict avec ma mémoire. Certains épisodes se présentent à moi davantage comme des sensations que comme des souvenirs proprement dits. En revanche, il y a aussi des moments qui restent gravés dans ma mémoire comme des photos.

Mes parents Ernesto Guevara Lynch et Celia de la Serna y Llosa se sont mariés dans l'intimité chez ma tante Edelmira de la Serna de Moore le 10 décembre 1927. Le mariage est précipité : ils se sont rencontrés seulement quelques mois plus tôt chez un ami commun. La famille de la Serna est absente le jour des noces car elle désapprouve l'union : mon père est un *tanguero* sans diplôme et vraisemblablement sans avenir, un noctambule qui, le soir venu, part armé danser le tango dans les faubourgs malfamés de Barracas, un quartier de la périphérie de Buenos Aires. Notre entrechat national est à cette époque le domaine exclusif des prolétaires et des immigrés. Il ne se pratique pas dans les beaux quartiers. Les « gens bien » jugent ce pas de deux érotique qui imite si bien l'amour complètement dépravé. Pour un homme comme mon père, l'attrait du tango est précisément celui-là. C'est un grand séducteur. Apparemment si irrésistible qu'il a séduit ma mère alors qu'elle sortait à peine du Sacré-Cœur, une pension tenue par des religieuses françaises. À cette époque, l'éducation sexuelle des jeunes gens était censée se faire dans les bordels

avec les prostituées, pas avec des jeunes filles de bonne famille comme Celia de la Serna.

D'une vieille famille fortunée de la haute bourgeoisie argentine, ma mère n'est cependant pas la jeune fille effacée et soumise que les religieuses ont tenté de modeler. Elle a un caractère affirmé, difficile, rebelle, indépendant, une très fine intelligence. Elle avale les livres tant en espagnol qu'en français. Et ne permet à personne de lui ordonner quoi que ce soit. Féministe avant l'heure, elle sera l'une des premières Argentines à se couper les cheveux « à la garçonne », à porter des pantalons, à fumer et à conduire. Je ne sais pas si c'est vrai, mais mon père racontait souvent que, lorsqu'il l'avait connue, elle était si croyante qu'elle se mettait du verre pilé dans les chaussures pour se supplicier. Quand j'ai fait la connaissance de ma mère, c'est-à-dire quand j'ai pris conscience de sa personnalité, elle était devenue impossible !

Brebis galeuse de sa propre famille, marginal et rêveur, le jeune Ernesto Guevara Lynch ne peut évidemment que plaire à ma mère. Elle a vingt ans, un visage taillé à la serpe avec de hautes pommettes, un long nez, des yeux sombres très pénétrants et espacés tirant vers les tempes, des cheveux noirs, une silhouette élancée. Elle n'a pas une beauté classique mais elle brille. Elle a de la prestance, du chien. On la remarque.

À l'époque de leurs noces, mon père est associé dans une société de construction navale, El Astillero Río de la Plata. L'entreprise bat de l'aile. Un de ses amis lui propose alors d'acheter des terres à Misiones pour y cultiver de la *yerba mate.* Misiones est une province subtropicale, une terre sauvage reculée aux confins de l'Argentine, une sorte d'étroite coulée de lave ou de limon coincée entre le Brésil et le Paraguay, les fleuves Paraná et Uruguay où a été filmé *The Mission* de Roland Joffé. Elle a été conquise par les jésuites espagnols au XVII^e^ siècle et est peuplée d'Indiens guaranis. Meurtres et vols y sont fréquents. Le territoire fonctionne plus ou moins hors des lois. Pour s'y défendre, un homme doit pouvoir manier la hache ou le revolver. Misiones est en outre soumise à de spectaculaires tourmentes climatiques et dévorée par une épaisse et luxuriante végétation recelant de multiples dangers. Ici, chaque insecte – aux noms exotiques comme *jején*, *ura* ou *mbarigüi* – pique, mord ou transmet la malaria. Le mbarigüi est si minuscule qu'il est à peine visible et passe entre les filets de n'importe quelle moustiquaire. Les serpents pullulent.

Néanmoins, l'offre est tentante pour un aventurier comme mon père. Et ma mère est la femme idéale pour le suivre de plein gré dans cette folle expédition. Ils semblent faits l'un pour l'autre. Celia de la Serna n'a peur de rien. Elle courtise même le danger dès que l'occasion s'en présente. Si elle s'apprête à embrasser ce rude mode de vie, de surcroît enceinte, ce n'est pas seulement pour suivre aveuglément son mari : c'est que l'aventure la séduit. Et puis elle est ravie de s'éloigner de sa famille, qui l'a élevée dans une atmosphère monacale.

Les nombreux biographes du Che ont écrit que mes parents venaient de l'aristocratie, de l'oligarchie argentine, qu'ils étaient bourgeois. Cela me fait toujours sourire. L'oligarchie a deux composantes : le pouvoir et l'argent. Mes parents ne possédaient ni l'un ni l'autre. À l'inverse, ils avaient une étonnante capacité de rupture avec l'ordre établi, avec ce qu'on attendait d'eux. S'ils étaient tous deux issus de familles aisées et notables, ils formaient un couple d'excentriques fauchés courant sans cesse après l'argent. De conservateurs, ils n'avaient rien. Ils ont au contraire vécu une existence bohème et libérale perpétuellement en mouvement, financièrement précaire, très éloignée de celle de leurs parents. Malgré tout, leur côté fantasque prenait ses racines dans leurs familles respectives.

Mes grands-parents paternels Roberto Guevara Castro et Ana Lynch Ortiz sont nés d'Argentins qui ont fui l'autocratie et la politique fiscale du *caudillo* Juan Manuel de Rosas[1] – lequel recrute les hommes de force dans son armée – pour aller chercher fortune en Californie. Pour y parvenir, mon arrière-grand-père Francisco Lynch – qui est fils d'un immigré irlandais – a fait un long et dangereux périple qui l'a conduit de l'Uruguay au Chili en passant par le détroit de Magellan, le Pérou, l'Équateur puis finalement San Francisco où il a passé trente ans et où est née et a grandi ma grand-mère jusqu'à l'âge de douze ans. Originaire de la province de Mendoza, qu'elle a contribué à fonder et développer, la famille de mon grand-père Juan Antonio Guevara s'est elle aussi exilée pour des raisons politiques : elle a osé défier Juan Manuel de Rosas et doit vivre sous la menace de représailles. Lorsqu'elle devient trop pesante, Juan Antonio et ses frères décident d'émigrer. Ils traversent la Cordillère des Andes pour s'établir d'abord au Chili avant de continuer vers la Californie, attirés par la ruée vers l'or. Si Francisco Lynch a fait fortune dans le « Golden

State[2] », Juan Antonio a lamentablement échoué. L'or ne s'est jamais matérialisé pour lui ou ses frères. Les années d'exil dans la région de Sacramento, la capitale, se sont avérées infructeuses.

La chute de Juan Manuel de Rosas en 1852 permet finalement aux deux familles de regagner l'Argentine et à mes grands-parents paternels de se rencontrer. Ils ont onze enfants qu'ils élèvent à Portela, une *estancia,* un ranch, de la province de Buenos Aires.

Ingénieur géographe de renom, Roberto Guevara Castro est chargé des divisions territoriales de l'Argentine et du Chili, d'une part, et de l'Argentine et du Paraguay, d'autre part, ainsi que du cadastre de la province de Mendoza, qui prendra quinze ans pour être établi. Il part pendant de longs mois accompagné d'hommes et de mules. Je ne l'ai jamais considéré comme un vrai aventurier dans la mesure où il disposait d'immenses ressources. Mais il était enclin à faire son travail dans des conditions difficiles, bien entendu armé. Lors de ses passages à Portela, il parlait de ses multiples expéditions. Ces anecdotes nous ont été racontées plus tard par des oncles et tantes, car mon grand-père est mort en 1918, bien avant nos naissances successives. L'une d'elles a particulièrement frappé mon imagination : une de ses mules a un jour décidé qu'elle en avait assez et qu'elle n'irait pas plus loin. Elle s'est jetée dans un précipice chargée d'instruments indispensables, ce qui a mis mon grand-père dans un sérieux embarras. J'ai ainsi appris que les mules sont les seuls animaux qui se suicident.

Tandis que mon grand-père crapahute dans les montagnes pour délimiter des frontières, affrontant toutes sortes de dangers, dont les attaques répétées d'Indiens, ma grand-mère élève seule sa nombreuse tribu. C'est une femme de tête, foncièrement indépendante. Elle est athée ! Dans un pays profondément catholique comme l'Argentine, ce choix dénote un esprit extrêmement affranchi. Par la suite, ses enfants deviendront tous religieux par pression ou ambition, sauf mon père, qui se moquera toute sa vie des conventions sociales.

Ernesto adore ma grand-mère paternelle et se rend à Portela à la première occasion. C'est d'ailleurs lui qui restera à son chevet jusqu'à la fin lorsqu'elle tombera malade. Et c'est en outre à la suite de son décès qu'il décidera d'abandonner ses études d'ingénieur pour s'inscrire en médecine. Ma grand-mère lui rend son amour au centuple : il est son préféré comme il est le préféré de ma mère et de ma tante Beatriz. Beatriz

est la sœur de mon père. Quel personnage ! Toujours avec son petit chapeau. À Portela, elle dort avec un fusil au pied de son lit. Lorsqu'un moustique l'asticote, elle tire un coup de feu qui résonne dans toute la pampa. Du coup, mon grand-père a percé un trou réservé au canon du fusil dans la moustiquaire, qui de fait ne sert plus à rien. Beatriz ne s'est jamais mariée. Elle adule Ernesto. Après la victoire de la révolution cubaine, elle se fera un devoir de dénicher, lire et découper les moindres articles écrits sur lui et accumulera ainsi une précieuse documentation. De temps en temps, elle débarque chez nous à l'improviste avec des coupures de journaux et s'exclame, indignée : « Je ne comprends pas pourquoi ils accusent tous Ernestito d'être communiste. Il est si gentil, si gentil, si bon ! » Pour elle, les communistes sont une espèce peu fréquentable, méchante, cruelle. Comment est-il donc possible que son neveu adoré soit communiste ? Et pourtant, Ernesto lui envoie régulièrement des lettres qu'il signe exprès : « Ton neveu communiste », « Ton neveu prolétaire », « Staline II », pour la faire enrager. Mais il l'aime tendrement. Il voudrait qu'elle le comprenne car il se sent très proche d'elle. Il a l'habitude de provoquer les gens pour les faire réagir. Ça l'amuse. Ernesto est un trublion né pour la polémique.

Ma mère, quant à elle, devient orpheline à l'âge de quinze ans. La famille de sa mère, Edelmira Llosa, est puissante. Les Llosa ont par exemple construit le premier métro de Buenos Aires en 1908. La famille de son père n'est pas en reste. Juan Martin de la Serna vient d'une vieille famille de l'époque coloniale, très influente dans le pays. Notre trisaïeul Martin José de la Serna a participé à la révolution contre Juan Manuel de Rosas (celui que mes arrière-grands-parents paternels ont fui). Arrêté et emprisonné pour ses activités subversives, il est parvenu à s'échapper pour rejoindre le général Juan de Lavalle à Montevideo. Avec lui, il a fait campagne jusqu'à la défaite de Rosas à Caseros en 1852. Il a ensuite fondé la ville de Barracas del Sur (aujourd'hui Avellaneda) dont il est devenu maire. Si les de la Serna sont de grands bourgeois, ils ne partagent ni les idées ni les valeurs de leurs pairs. C'est une famille d'intellectuels liés à la terre, de libres-penseurs anticléricaux, même s'ils envoient certains de leurs enfants dans des écoles religieuses.

Mon grand-père Juan Martin de la Serna est avocat, diplomate et professeur à la faculté de droit de Buenos Aires. Il a pour élèves plusieurs

futurs dirigeants du Parti radical, dont il devient lui-même un membre très actif. D'après ce que l'on m'a raconté, c'est un homme supérieurement intelligent, cultivé et qui maîtrise aussi bien le francais que l'allemand. C'est en outre un pionnier de l'aviation argentine. Tout semble lui réussir, et pourtant il se jette à la mer depuis le pont d'un paquebot en 1908. Un doute a longtemps plané sur les causes de ce suicide. On a raconté qu'il avait la syphilis. Ma mère avait deux ans.

Treize ans plus tard, sa mère s'éteint à son tour d'une longue maladie. Les sept enfants de la Serna-Llosa héritent d'une immense fortune. Ils vivent alors dans une magnifique *estancia,* à cent kilomètres au sud de Buenos Aires, appelée Manantiales. Lorsqu'elle n'est pas dans son couvent du Sacré-Cœur, ma mère est élevée par ses grandes sœurs Sara et Carmen. Si l'atmosphère est stricte et disciplinée à Manantiales, on discute beaucoup de politique. Trois Serna-Llosa sortent particulièrement du lot : ma tante Carmen, mon oncle Jorge et ma mère.

Adolescente, Carmen tombe éperdument amoureuse du poète mexicain Amado Nervo à la lecture de son œuvre. Elle entreprend de lui écrire des lettres auxquelles, contre toute attente, il répond. Une correspondance régulière naît ainsi entre cet homme mûr et cette innocente jeune fille. À tel point que, lorsqu'elle apprend qu'il se meurt à Montevideo, elle se précipite à son chevet et y reste jusqu'à son décès. Elle a dix-huit ans. Quelques années plus tard, elle épouse le poète, journaliste et critique d'art Cayetano « Policho » Córdova Iturburú. Ils prennent tous les deux leur carte du Parti communiste argentin où ils resteront actifs jusqu'à l'expulsion de Policho quatorze ans plus tard.

Le militantisme de gauche n'empêchera jamais Carmen de soigner son apparence. Lorsqu'elle est arrêtée et jetée en prison par les hommes de Perón, qui dirige le pays d'une main de fer, elle est plus ennuyée par l'affreux uniforme que portent les détenus que par l'incarcération elle-même. Un jour qu'elle se rend à une manifestation antipéroniste, la police tire sur la foule. Tous les manifestants se couchent sur le bitume pour éviter les balles, sauf elle. Ma tante reste debout pour ne pas abîmer sa belle robe ! Le couple Iturburú aura une énorme influence sur Ernesto.

Mon oncle Jorge de la Serna est un énergumène. De mon père ou lui, on n'a jamais su lequel était le plus frappé. La famille de la Serna a pris l'habitude d'appeler mon père « el loco Guevara » (le fou Guevara). Mais Jorge est à peu près aussi branque. Après des années de mariage et

quelques enfants, il tombe très amoureux d'une jeune employée pour laquelle il quitte ma tante. Hors d'elle, jouant de ses relations, celle-ci réussit à le faire déclarer fou. Et Jorge se retrouve enfermé dans un asile ! Il y passe plusieurs semaines avant de pouvoir démontrer qu'il est sain d'esprit. Un jour que mon père le traite de *viejo loco*[3] lors de l'une de leurs nombreuses altercations, Jorge sort un papier de sa poche et, l'agitant furieusement sous le nez de mon père, déclare : « Moi, vieux fou ? J'ai peut-être été interné, mais ils m'ont laissé sortir ! J'ai même le certificat qui prouve que je ne suis pas dingue ! Alors que toi, tu es peut-être dehors mais tu es fou à lier ! »

Jorge est ingénieur agronome. C'est aussi un aventurier avec un goût du risque très prononcé. Nageur hors pair, il a pour habitude de se jeter dans les eaux les plus froides et les plus turbulentes, souvent nu comme un ver, mais la tête enserrée dans un bonnet blanc pour qu'on puisse le voir, car il déteste passer inaperçu. À Mar del Plata, il fait exprès de s'enfoncer dans l'océan quand le drapeau est rouge, les courants traîtres et les vagues énormes. Il part au large, capable de nager pendant quatre ou cinq heures. Un attroupement se forme inévitablement sur la plage. Et il fout notre journée en l'air car nous craignons qu'il ne se noie. Un jour, excédés par ses fantaisies et croyant pouvoir y mettre fin, les maîtres nageurs décident d'appeler la police. Jorge est arrêté. Bien entendu, il recommence dès le lendemain. Il pratique les sports extrêmes alors qu'ils n'ont pas encore de nom. Il s'envole dans son coucou et, une fois dans les airs, coupe le moteur. Il fait aussi du planeur. C'est un type à l'esprit très délié, entreprenant, qui n'a jamais fait d'études mais écrit de la poésie décente – il a consacré plusieurs poèmes à l'araucaria, un conifère andin. Il milite d'abord pour un parti ultranationaliste, puis devient communiste. Il a aussi une excellente connaissance de la mécanique, parcourt tout le pays à moto. Il épouse ensuite une fille de famille pour finalement la quitter pour cette employée mentionnée plus haut dont il se lasse également. Le divorce le lessive : il y perd terres et fortune. Ruiné, il se met à travailler pour le ministère de la Culture. C'est à cette époque qu'il fait surface dans notre vie et qu'Ernesto se lie à lui. Car, avant son divorce, on voyait très peu Jorge. Ma mère s'était éloignée de sa famille : elle s'était considérée lésée dans l'héritage à cause de son union avec « el loco Guevara ». La fortune de mes grands-parents aurait dû être divisée entre leurs sept héritiers. Mais certains de mes oncles et tantes avaient manœuvré pour priver ma

mère de sa part. Mes parents n'avaient donc pas pu vivre tranquillement de leurs rentes comme ils l'avaient d'abord envisagé. La loi de l'époque interdisait à une jeune fille de se marier avant vingt et un ans sans le consentement de sa famille et autorisait cette dernière à la déshériter en cas de désobéissance. Or ma mère s'était mariée dans l'urgence.

Mes parents partent donc pour Misiones après avoir acheté une plantation de *yerba mate* de deux cents hectares. Ils s'installent à Puerto Caraguatay, un lieu-dit d'un isolement extrême situé à 2 700 kilomètres, soit une semaine de navigation, de Buenos Aires. Puerto Caraguatay n'a rien d'un port. C'est une jungle impénétrable avec un embarcadère. Point. Aucune route n'y mène. On y accède par le rio Paraná. Et si une piste y conduit aujourd'hui, elle reste impraticable les jours de pluie.

Mon père entreprend immédiatement la construction d'un chalet sur pilotis taillés dans des troncs d'arbres. Il n'a aucun diplôme mais de nombreux talents. Des fenêtres du chalet on embrasse le fleuve Paraná, large de 600 mètres à cet endroit. Ma mère qui, comme son frère et par la suite Ernesto, est une excellente nageuse s'y baigne régulièrement malgré les dangereux courants et les protestations de mon père.

Pour l'arrivée de leur premier-né, qui ne peut être envisagée dans la jungle inhospitalière de Puerto Caraguatay, mes parents louent un appartement à Rosario, la capitale de la province de Santa Fe. C'est là que naît Ernesto, le 14 juin 1928. Mes parents reprennent le chemin de Misiones quelques semaines après l'accouchement. Ils sont heureux. Ma mère a vingt et un ans, mon père vingt-huit. Ils se sont vite attachés à leur maison en rondins, à leur existence de pionniers. Ils partent régulièrement à cheval dans la nature. Malgré les difficultés et le manque total de confort, c'est une vie exaltante, si éloignée du couvent du Sacré-Cœur pour ma mère et de San Isidro, la banlieue cossue du sud de Buenos Aires où mon père a vécu !

Ernesto passe les deux premières années de son existence sur cette terre sauvage. Mon père aimait souligner qu'il en avait été profondément marqué. Mon aîné est précoce et absorbe tout. Pour se ravitailler, mes parents doivent se rendre en bateau à un village peuplé de *mensús* (abréviation de « mensualero », l'homme qui travaille pour un salaire mensuel), ce peuple supplicié de saisonniers agricoles descendant des Guaranis, les indigènes qui furent chargés de protéger les missions jésuites

pendant deux siècles. Cent ans après le départ des missionnaires, les mensús n'ont toujours pas réussi à briser leurs chaînes. Ils sont employés dans les plantations de *yerba mate* et vivent en état de semi-esclavage dans une misère extrême. Leur oppression aux mains des propriétaires terriens est totale et cruelle. Ils sont payés en nature : on leur fournit des taudis et une nourriture infâme en échange de leur labeur. Ils s'endettent pour acheter l'alcool qu'ils consomment dans leurs rares moments de loisirs. S'ils tentent de fuir, ils sont rattrapés par les propriétaires terriens qui les battent à mort, pour l'exemple. Cette iniquité provoque un choc terrible chez ma mère. Elle se révolte contre l'injustice, la première dont elle est le témoin direct. Mon père décide quant à lui de payer ses mensús en pesos et devient instantanément indésirable pour ses pairs. Il est accusé de communisme, de subversion par les autres *yerbateros* qui se liguent contre lui. C'est peut-être pour ça que l'aventure de Misiones semble soudain vouée à l'échec. La famille rentre à Buenos Aires, momentanément pense mon père qui a confié l'exploitation de la plantation à un associé. Il compte en effet y retourner après avoir remis de l'ordre dans les affaires périclitantes de l'Astillero Río de la Plata. En réalité, le chapitre Puerto Caraguatay vient de se fermer. À San Isidro où mes parents atterrissent chez ma grand-mère, Ernesto commence à souffrir d'un asthme aigu. Le climat subtropical de Misiones est fortement déconseillé pour ses poumons fragiles. Ce diagnostic brutal va dès lors dicter l'existence de notre famille. À cause de cette maladie, nous sommes devenus nomades.

L'état d'Ernesto se détériore rapidement à San Isidro. L'humidité causée par la proximité du rio de la Plata aggrave son asthme en quelques mois. Sa santé est devenue la priorité de mes parents. Ils font donc leurs valises et passent les mois suivants à parcourir le pays à la recherche d'un climat adapté. Sans le sou, ils vont d'une maison familiale à l'autre : l'*estancia* de ma grand-mère à Portela, l'*estancia* de nos cousins Moore de la Serna à Galarza en territoire gaucho, la maison d'une tante à Miramar. C'est une époque où ils n'ont pas de domicile fixe.

Depuis notre plus tendre enfance, nous avons ainsi été habitués à bouger, à nous adapter aux circonstances. Nous n'avons jamais connu ni l'immobilisme, ni la stabilité financière.

En 1932, Ernesto a quatre ans, ma sœur Celia trois ans. Roberto vient de naître. Mes parents sont alarmés par les crises d'asthme qui semblent empirer. Ils sont convaincus que la maladie de leur aîné est la conséquence

d’une broncho-pneumonie contractée à Rosario peu après sa naissance. Ils vivent au rythme des crises de plus en plus fréquentes, de plus en plus terrifiantes. Ils consultent les meilleurs spécialistes des poumons. Ces derniers prescrivent différents remèdes et remarquent avoir rarement vu un cas aussi sérieux chez un enfant si jeune. Aucun traitement ne fonctionne. Mes parents se désespèrent. Finalement, un médecin renommé leur conseille d’aller vivre à Córdoba, une province montagneuse du centre du pays qu’ils n’ont jamais visitée et où ils ne connaissent personne. Qu’importe ! Ils sont disposés à tous les sacrifices pour alléger les souffrances de mon frère. Ils larguent les amarres qui les ont toujours ramenés à Buenos Aires et partent immédiatement en train pour Córdoba, où ils vont passer les quinze années suivantes de leur vie. Nous n’aurons jamais vraiment de racines, de lieu dont nous pourrons dire « c’est notre maison, notre ancre ». Mais Alta Gracia est l’endroit qui se rapproche le plus de ce concept. Nous allons tous grandir dans cette province inconnue.

---

1. Ce brigadier général qui sera gouverneur de la province de Buenos Aires entre 1833 et 1846 utilisera une milice appelée La Mazorca pour asseoir son pouvoir.
2. État doré.
3. Vieux fou.

Libres comme l'air

Dans les années trente, Alta Gracia est essentiellement une ville de cure d'environ vingt mille habitants de la province centrale de Córdoba nichée au pied de la chaîne montagneuse des Sierras Chicas. Son climat pur et sec est jugé excellent pour la guérison des maladies pulmonaires. C'est un lieu paisible, trop tranquille pour mes parents, qui n'y trouvent qu'un attrait : la possibilité d'améliorer la santé d'Ernesto et d'adoucir ainsi sa vie.

Au cours des quinze années qu'y passera ma famille, il y aura une dizaine de déménagements. Elle s'installe d'abord à l'hôtel de la Gruta pendant un an, dans les villas Chichita, Nydia, où se trouve aujourd'hui le musée du Che, et Carlos Pellegrini, puis dans les chalets Fuentes, Forte et Ripamont pour finalement retourner à la villa Nydia. Nous formons un clan itinérant en perpétuel désordre – enfin, le reste des miens, car je ne suis pas encore né. Chaque logis Guevara se transforme inévitablement en carphanaüm. Ils ne sont nettoyés à grande eau qu'en cas de visite. La villa Chichita en particulier est en piteux état, avec des fissures courant sur le sol, les murs et le toit. Très haute de plafond et mal isolée, elle favorise les courants d'air qui s'y engouffrent gaiement. Le chauffage ne fonctionne pas et mes parents n'ont pas d'argent pour y remédier. À la décharge de mon père, Alta Gracia n'était pas un lieu favorable aux affaires. Il est quand même parvenu à obtenir le contrat de construction d'un hôtel grâce à un ami, en a dessiné les plans, puis s'est dépêché de faire flamber l'argent gagné. Je crois me rappeler que dans la foulée il a également échafaudé les plans d'un terrain de golf. Toujours est-il que les périodes de vaches grasses n'ont duré que quelques mois.

L'hiver, tout le monde grelotte. Ma mère a un jour l'idée d'acheter une grande nappe tombant jusqu'au sol et de placer un petit radiateur sous la table. Cela permet de chauffer au moins les jambes et les pieds. Le reste de la maison est une glacière. Ma mère ne se plaint pourtant jamais : elle

semble s'adapter de bonne grâce à toutes les situations. Elle qui a eu de si jolies toilettes dans sa jeunesse s'habille désormais le plus modestement du monde. Elle porte généralement un pantalon et un simple chemisier, de temps en temps une jupe ou une robe. Elle s'est coupé les cheveux court, ce qui à l'époque est du jamais-vu pour une femme. Sur son passage, les gens chuchotent : « Celia conduit ! Celia porte des pantalons ! Celia ne va pas à la messe ! » Alta Gracia est l'une de ces bourgades de province où tout le monde se connaît et cancane. Si elle a sérieusement songé à prendre le voile dans sa jeunesse, ma mère bouffe maintenant du curé. Nous soupçonnons que son anticléricalisme est dû aux années de pension, au fait que les religieuses l'ont obligée à s'agenouiller sur des grains de maïs pour réciter le Notre Père dix mille fois de suite. Toujours est-il qu'elle a développé une profonde aversion contre l'Église depuis sa sortie du couvent et sa découverte du monde. Le simple fait de voir un édifice religieux l'indispose. Elle se sait l'objet de racontars mais n'en a cure. Nous avons mauvaise réputation. Mes parents sont connus comme des libéraux originaux permissifs qui laissent tout faire à leurs enfants, des gamins qui traînent avec qui bon leur semble. Les rejetons Guevara sont en effet libres comme l'air. Aucun horaire n'est imposé. En outre, mes parents traitent leurs filles comme leurs garçons : ils ne font aucune différence. La seule chose qu'ils exigent de leurs enfants est le respect et l'étude. L'unité familiale est grande. Personne ne se préoccupe du qu'en-dira-t-on, Ernesto moins que tout autre.

Ma mère n'a rien d'une femme d'intérieur, elle n'a que faire de l'hygiène ou de la cuisine, dont elle n'a aucune espèce de notion. Elle admet sans fausse honte que l'intendance du foyer n'est pas du tout son truc et le regrette parfois dans ses moments d'autocritique où elle passe ses défauts au peigne fin. Mais c'est une excellente mère pour ses cinq enfants (Ana Maria et moi allons naître respectivement en 1934 et 1943). Nos études sont sa grande priorité. Aussi ne ménage-t-elle aucun effort dans ce domaine. Cela est particulièrement vrai pour Ernesto – moins pour moi plus tard – auquel elle enseigne la lecture, l'écriture et le français. Jusqu'à l'âge de neuf ans, mon frère est maintes fois retenu à la maison par son asthme. Ma mère lui donne les cours qu'il ne peut suivre à l'école. Grâce à la qualité de son enseignement, il finit non seulement par rattraper mais par dépasser ses pairs.

La fermeté de Celia de la Serna est légendaire. Elle n'est ni affectueuse ni expansive. Obtenir une caresse ou un compliment d'elle relève de la gageure. Comme elle prise par-dessus tout la discipline et l'érudition, elle nous oblige à nous cultiver, à apprendre, à savoir et à douter. Elle est d'un stoïcisme à toute épreuve, très judéo-chrétienne, sacrificielle. Mais elle a aussi d'énormes réserves de compassion, une grande capacité de solidarité, de compréhension. Elle est différente de mon père, car très constante. Quand elle lit un livre de cinq cents pages, il lit de la poésie parce que c'est plus court. À moins qu'il ne se contente de parcourir la 4e d'un livre et ne raconte ensuite toute l'histoire comme s'il l'avait lu du début à la fin.

Chez nous, chacun fait ce qui lui plaît. Mes parents ne nous imposent aucune discipline, persuadés que leurs enfants doivent grandir dans une absolue liberté de pensée et d'action. Dès le plus jeune âge, nous devons résoudre seuls nos problèmes. Mes parents n'essaient jamais de trouver des solutions pour nous. Ils encouragent la débrouillardise, convaincus que nous devons vivre nos expériences, à nos dépens s'il le faut. Ils répètent que la vie nous apprendra. Nous n'avons pas le droit d'échouer, de perdre, d'abdiquer ou de nous plaindre. Si l'un de nous chouine, ils s'exclament : « Les pleurnicheurs à l'église ! » Ils sont extrêmement exigeants quant à l'effort. Pour nous, tout est clair, limpide. Nous savons exactement ce qu'ils attendent de nous.

C'est une maison de dingues : tous, tous, tous, nous sommes fêlés, sous la houlette du fou en chef, mon père. On s'asticote, on se dispute, on se pousse à bout. On ne s'ennuie jamais. Au contraire, qu'est-ce qu'on s'amuse ! Mon frère Roberto a par exemple établi une loi qui stipule : « Celui qui se penche s'engage, la loi l'oblige. » Cela veut dire que si tu te penches pour ramasser quelque chose, tu te prends un gros coup de pied au derrière. Du coup, personne n'ose se pencher. Si on voit un objet par terre, on pense tout de suite à un piège et on le laisse là. Un jour qu'un cousin est en visite chez nous, Roberto se met un petit gril portable dans le pantalon avec une longue chemise qui dissimule la bosselure causée par l'objet, et se penche pour faire mine de ramasser quelque chose. Respectueux du châtiment, mon cousin se casse pratiquement le pied en lui bottant les fesses ! On a aussi instauré le jeu du fruit mûr. Tous les copains du quartier doivent passer par cette épreuve pour être acceptés dans la bande Guevara. Elle consiste à se pendre par les bras à une branche d'arbre haute de trois

ou quatre mètres jusqu'à lâcher prise d'épuisement. Comme souvent, Ernesto excelle à ce jeu. Il peut rester pendu presque indéfiniment. Il s'amuse aussi à arpenter les rambardes des ponts en regardant le vide. Quand Roberto et Ernesto se battent, Ernesto a généralement l'avantage. Il est non seulement plus âgé mais aussi plus enragé. Mais Roberto sait profiter du point faible de son aîné. Pour se venger, il cache parfois un seau d'eau glacée dans un endroit du jardin. Au moment approprié, il le verse sur la tête d'Ernesto. Cela le paralyse, à cause de son asthme.

Très jeune, Ernesto a montré les signes d'un caractère bien affirmé. Il est pourtant du genre farouche. Ma tante Carmen affirme qu'il doit sa timidité à la supériorité de son intelligence. De fait, il saisit les choses à une vitesse vertigineuse. Il a rarement besoin d'explications. Il a une volonté de fer, une capacité de décision et une hardiesse anormales. Il a hérité des qualités parfois contradictoires de mes parents : le côté contemplatif et pourtant entreprenant de mon père ; la détermination et la discipline de ma mère. Ce parfait mélange lui permet d'aller au bout de ses rêves et de mener à bien ses projets. Mes parents insistent toujours pour que nous finissions ce que nous avons commencé. Avec une énorme différence dans l'approche : mon père se moque de savoir comment tu as atteint ton but, alors que pour ma mère, agir d'une manière juste et honnête est essentiel. À ce propos, je me souviens de deux anecdotes significatives. Lorsque j'étais au collège, je signais moi-même mes bulletins de notes. J'étais loin d'être le meilleur élève et je n'avais aucune envie d'entendre d'assommantes réprimandes. Du reste, personne ne me demandait de comptes – sauf Ernesto qui insistait pour que je travaille mieux. Un jour donc, mon père a par hasard mis la main sur un bulletin et l'a signé. Le lendemain, la directrice du collège me convoque pour me demander d'expliquer la différence des deux signatures. J'ai raconté une baliverne, à savoir que mon père était souffrant et que sa main avait tout simplement tremblé. Elle a appelé pour vérifier. Mon père s'est présenté au collège et la directrice lui a expliqué ses soupçons. Il l'a écoutée attentivement en accrochant sur son visage une expression d'une gravité qui ne laissait aucun doute sur son sérieux. Pourtant, qu'a-t-il fait ? Il a confirmé mon mensonge avec un aplomb extraordinaire ! En sortant, il m'a dit : « Imbécile ! Tu ne pouvais pas me dire que tu signais ton bulletin ? Et ne pouvais-tu pas mieux imiter ma signature ? » Ma mère ne l'a jamais su : elle aurait été furieuse. Quand j'avais treize ans, j'ai été

arrêté par la police. Mon père m'a reproché de m'être fait prendre sans chercher à connaître la raison de mon arrestation. Ma mère m'a demandé ce que j'avais fait pour atterrir au poste. C'était typique. Tout ce qui intéressait mon père était le résultat : peu importait le cheminement. Pour ma mère, le chemin emprunté avait autant d'importance.

La bravoure et l'audace sont d'autres qualités prisées par les Guevara. Là aussi, Ernesto montre l'exemple. On m'a raconté qu'un matin – il devait avoir dix ou onze ans – un bélier qui terrorisait le quartier s'est échappé de son enclos. Ernesto l'a pourchassé, attrapé par les cornes, puis s'est battu avec lui jusqu'à le mettre à terre et le maîtriser. Il avait les genoux en sang mais semblait ne pas s'en être aperçu. Il est parti à l'école comme ça, comme si rien ne s'était passé. Tous les copains l'admiraient. Ils se plaçaient d'eux-mêmes sous son autorité. Il n'avait nul besoin de donner des ordres ou de gonfler la poitrine : il avait une capacité innée de leadership. Il était parfois difficile pour Roberto d'avoir un tel frère. Et les choses allaient se compliquer davantage pour lui avec les années. Pourtant, Ernesto n'était ni prétentieux ni fanfaron. Il faisait les choses avec la plus grande simplicité sans jamais se vanter.

Il y a chez nous un va-et-vient continuel de copains de toutes catégories sociales. Notre porte est toujours ouverte. Mes parents n'ont aucun préjugé de classe. Ils souhaitent au contraire que leurs enfants côtoient tous les milieux. Nos amis sont donc des fils de mineurs, de caddies du terrain de golf, d'ouvriers, d'employés d'hôtels et plus tard de réfugiés de la guerre civile espagnole. Ma mère se bat pour que l'école serve des repas gratuits aux enfants nécessiteux (elle est parvenue à ses fins). Le week-end, elle emmène toute une colonie se promener dans la montagne dans notre voiture, la Catramina, une vieille guimbarde rouillée et cabossée que mon père a rachetée à un ami. La Catramina n'a plus qu'un seul siège. Plus tard, elle n'aura plus qu'une seule portière, les autres s'étant détachées ! Qu'importe. Elle roule. Ce sera du reste notre première et dernière voiture. Car mon père est le genre d'homme pour lequel les choses vont généralement de mal en pis. Il commence avec une belle voiture, puis il passe au tacot, et enfin à plus de voiture du tout ! Il est capable de vivre dans un palace ou une cabane.

Les nombreux biographes du Che ont surtout parlé de ma mère et oublié mon père, comme s'il n'avait jamais existé, comme si nous n'avions

jamais eu de père. C'est une grave erreur ! Il faut découvrir ce personnage hallucinant, que tout le monde adorait et trouvait si drôle, charmant, brillant, pittoresque, talentueux et même divin. C'était un charmeur de serpents, d'une intuition incroyable, doué d'une extraordinaire capacité d'emmagasiner des connaissances, avec une compréhension stupéfiante des mathématiques. Le seul problème était qu'il soit ton père. Parce que, en tant que père, il était irresponsable, inconstant, menant rarement les choses à bien, tout en ayant sans cesse de nouvelles idées, de nouveaux projets qui n'aboutissaient jamais. C'était un artiste qui nous faisait vivre dans l'instabilité, un type ambitieux mais sans persévérance, un poète qui n'écrivait pas de poésie mais cherchait sans cesse la métaphore, un amoureux de la vie, marchant de-ci de-là, conduisant à des vitesses folles. À la fois présent et absent, c'était plus un pote qu'un père. Il jouait avec nous tout en ne s'occupant pas de nous.

Physiquement, il était grand, plutôt beau et fringant, excellent danseur, athlétique, agile. Il attirait les femmes. Je pense d'ailleurs qu'il a eu plusieurs liaisons avant que ma mère ne le mette finalement à la porte. Il y a une anecdote familiale à ce propos, qui nous fait toujours rire : un jour qu'il se promenait avec Ana Maria à Mar del Plata, ils croisent une femme qu'il connaissait. Il commence à faire le beau, à lui compter fleurette. Soudain ma sœur s'exclame : « Mais papa, tu racontes toujours la même chose à toutes les femmes ! » Mon père était déconfit !

Il était doué d'une intelligence profonde, hors norme, mais il fallait faire passer tout ce qu'il disait par un tamis : tu ne savais jamais s'il exagérait ou non. Il embellissait tout, modelait la réalité et la vérité à sa manière avec une subtilité telle que tu ne pouvais jamais vraiment l'accuser de mentir. Alors qu'il n'a jamais terminé ses études d'architecture ou d'ingénierie, il bâtissait des maisons, des hôtels, grâce à ses relations et il avait de fait un nombre hallucinant d'amis. Quand les gens l'appelaient « architecte », il hochait la tête en signe de confirmation. Quand ils l'appelaient « docteur », il répondait oui également. Il se disait graphologue mais n'avait jamais étudié la graphologie. Ce qui ne l'empêchait pas d'être capable de parfaitement cerner le caractère d'une personne en étudiant son écriture.

Il avait toujours les poches vides. Et quand elles étaient pleines grâce à un gros projet qui l'avait renfloué, il se dépêchait de gaspiller l'argent gagné. Il nous emmenait alors dans les meilleurs restaurants ou au cinéma.

Il nous demandait pour la forme quel film on voulait voir. Au final il n'en faisait qu'à sa tête : il choisissait le film, s'endormait sur le fauteuil et avait ensuite le culot d'en parler comme s'il l'avait vu et d'argumenter avec nous qui l'avions suivi ! Cela exaspérait Ernesto. On pouvait manger les meilleurs mets un soir et bouffer de la vache enragée les mois suivants. S'il arrivait avec un bouquet de fleurs à la maison – et cela arrivait souvent ! –, on savait qu'il avait dépensé le dernier sou. Il était aussi satisfait quand il avait de l'argent que quand il était fauché. Dans sa famille, il était considéré comme le raté. Tous ses frères avaient des diplômes et des carrières. Et s'il se faisait appeler Guevara-Lynch comme un fils de famille, il vivait une existence déjantée et ne s'entendait avec personne. C'était un bourgeois déclassé. Ce qui ne veut pas dire qu'il était révolutionnaire, prolétaire ou socialiste. C'était une girouette. Il allait là où le vent soufflait, comme une plume. Il a passé des années à être pro-yankee puis anticommuniste pour finir archi-communiste à Cuba, jouant le rôle de père du Che, vivant de l'État cubain et en chantant l'*Internationale* ! Bon, il était aussi anti-péroniste, antifranquiste, pro-républicain, et a même milité pour une organisation antifasciste à Córdoba. Il a soutenu les exilés espagnols qui vivaient à Alta Gracia et formaient une grosse colonie. Il était impossible à classer. Il se foutait de tout et retombait toujours sur ses pattes, comme un chat. C'était un truc de dingue que ses enfants vivaient au jour le jour. Chez nous, il y avait de tout, ou de rien.

Il plaisantait sans arrêt, faisait des canulars, avait un sens de l'humour mordant. Nos copains disaient toujours qu'il était la personne la plus divertissante et sympathique de la famille. Il faisait rire tout le monde. Il était fin observateur, avait un excellent coup de crayon et était capable de dessiner une caricature épatante en cinq minutes. Il semblait avoir peur du neuf. S'il possédait une chose nouvelle, il la bousillait exprès. Il était athée mais extrêmement superstitieux – tout en essayant de le dissimuler. Il portait souvent un gilet par-dessus ses chemises. Il le mettait et l'enlevait plusieurs fois avant de finalement le garder sur lui pour conjurer le mauvais sort. Tu ne pouvais lui faire aucune réflexion à ce sujet : il se fâchait et disait que ça lui coupait l'inspiration. S'il voyait un numéro 13, il agitait les bras de haut en bas comme un oiseau pour éloigner le maléfice. Dans un escalier, il évitait toujours la 13^{e} marche. Un jour, je lui ai fait remarquer qu'enjamber cette marche ne servait à rien : quoi qu'il

fasse, la 13e marche était celle sur laquelle il mettait le pied après la 12e. Je lui ai posé un tel dilemme qu'il est resté muet et a refusé de me parler pendant un mois. De la même manière, il sortait toujours par l'endroit par lequel il était entré. Un jour, nous sommes allés chez une amie qui était absente et dont la porte était verrouillée. Nous n'avions pas la clé et sommes entrés par la fenêtre. Quand nous sommes partis, il est sorti par la fenêtre. Repartir par la porte lui était impossible. Il était aussi hypocondriaque, sans arrêt au bord du trépas. Il a passé sa vie entière à se plaindre de maladies imaginaires. Si ce n'était pas la poliomyélite, c'était autre chose. Plus personne ne faisait attention. Nos amis pensaient que nous étions durs et insensibles. Ils voyaient parfois mon père se lever, se plaindre la main sur le cœur d'un infarctus. Ils s'étonnaient que ma mère n'appelle pas une ambulance. En même temps, il était capable de prendre des risques insensés en allant danser le tango dans les quartiers malfamés.

Notre maison est remplie de livres. Nous sommes tous préoccupés de littérature, de philosophie et de culture. On peut manquer de tout, tout autour de nous peut s'écrouler ou tomber en panne, les tuyaux se boucher et j'en passe, personne ne s'en alarmera. Mais une pénurie de bouquins, inconcevable ! Nous avons des livres en français qui ne sont alors pas encore traduits en espagnol. Des œuvres de Trotsky par exemple. Mes frères et sœurs sont tous studieux. Celia et Ernesto, en particulier, sont des machines à lire. Ils annotent tous les ouvrages et se les approprient. Si on veut ensuite lire l'un de ces livres, on doit se coltiner toutes leurs remarques dans les marges. Ernesto est pire encore que Celia. On a l'impression qu'il converse avec l'auteur. Il lit beaucoup en français. Il a l'habitude d'emporter un livre aux W.-C. et d'y rester un temps infini. Tant pis pour celui qui a besoin des toilettes ! Si on le prie de sortir, il se met à déclamer Gustave Flaubert, Alexandre Dumas ou Baudelaire, en français, pour qu'on s'énerve davantage ! Ça se termine en général en discussion. Des dialogues interminables qui résonnent dans tout le voisinage. Chez nous, on ne parle pas, on s'époumone. Même les conversations modérées se terminent invariablement en braillements. Mes parents ne partent jamais du principe qu'ils ont raison. Au contraire. Tout peut, et même doit se discuter, s'argumenter. L'esprit critique est encouragé. Ils nous apprennent à ne jamais accepter aveuglément un dogme, une croyance particulière. Tout passe par la polémique. Ernesto est le meilleur débatteur

de la famille, le plus intelligent en matière de pensée, de capacité d'analyse et de provocation. Il élabore toujours les critiques les plus profondes, claires et précises. Il a développé dès le plus jeune âge une étonnante discipline de lecture, profitant des moments où il est cloué au lit par l'asthme pour dévorer de la littérature.

Le militantisme de ma mère a probablement pris sa source dans sa propre famille. Les de la Serna débattaient eux aussi inlassablement. Ils avaient la fibre contestataire. Ils dénonçaient par exemple le général Franco quand toutes les familles de la haute bourgeoisie argentine le soutiennent. Mais jusqu'aux deux années passées à Misiones, la politique a été pour ma mère un concept abstrait. L'injustice faite aux mensús a éveillé en elle une conscience politique puisée dans l'expérience et le témoignage. Entre le militantisme antifasciste de mon père et les activités politiques de ma mère, notre famille est décidément engagée et active. Mais mes parents n'ont jamais appartenu à un parti politique quelconque, seulement à des mouvements. Chez nous, chacun est libre de penser plus ou moins ce qu'il veut, à condition bien sûr de ne pas soutenir des idées fascistes. Notre foyer est le lieu de rendez-vous de nombreuses personnalités engagées. De cette ambiance familiale hyperpolitisée va germer le Che.

En 1934, mon père s'est impliqué dans la guerre opposant le Paraguay et la Bolivie. Quand la Bolivie, soutenue par les États-Unis, attaque son faible voisin dans le but de l'annexer, les défenseurs du Paraguay se réunissent régulièrement à la maison. Plus tard, ma mère m'a raconté qu'Ernesto, qui avait cinq ans à l'époque, écoutait les conversations avec une attention insolite pour un enfant de cet âge et ne perdait pas une miette des débats.

Quand notre oncle « Policho » Iturburú a été envoyé en Espagne pour couvrir la guerre civile comme correspondant du journal *Crítica*, ma tante Carmen est venue vivre à la maison. Pour des raisons de sécurité, Policho envoyait ses chroniques chez nous. Ma famille les lisait avant de les faire suivre au journal et était ainsi la première informée des événements. Ernesto avait collé une énorme carte d'Espagne sur le mur de sa chambre. Il suivait le conflit et marquait l'avancée des républicains de petits drapeaux. Il avait neuf ans. Il avait d'autres motifs de se passionner pour les vicissitudes du peuple espagnol : le docteur et militant républicain

Juan Gonzalez Aguilar s'était exilé à Alta Gracia, suivi de près par le colonel et héros de la bataille de Guadalajara Enrique Jurado. Nos familles étaient devenues très proches.

Quelle que soit la maison que nous occupons, le sol et les murs sont couverts de tracts politiques. Dans les années quarante, devenue membre du Comité de Gaulle, une organisation franco-argentine de soutien à la Résistance, ma mère orna le mur du salon d'un portrait du général. Elle intégra ensuite l'organisation antipéroniste Monteagudo, participa à des réunions clandestines et manifesta dans les rues contre le général Juan Perón en criant : « Vive la liberté, à bas Perón. » Quand un jour la police essaya de la calmer en lui saisissant le bras, elle se mit à hurler : « Lâchez-moi, gestapistes ! » En 1954, elle célébra dans l'ivresse la défaite française de Diên Biên Phu. Elle organisa même une fête chez nous à Buenos Aires, avec un *Paris Match* en évidence sur la table du salon, dont la une disait la blessure infligée à la France. Le contraste me frappa.

Les années Alta Gracia ont été de belles années, même si les rapports de mes parents ont commencé à se détériorer à cette époque. Ils avaient une relation d'amour-haine. Je pense que ma mère était très éprise les premières années de leur mariage. Il en fallait de l'amour pour épouser un fantaisiste comme mon père et supporter toutes ses excentricités ! Mais elle s'est peu à peu lassée de ses frasques. Mon père s'est de son côté mis à déprimer. Il se disait atteint de neurasthénie. Alta Gracia était une ville très provinciale. Non seulement il ne s'y passait rien, mais c'était en plus un sanctuaire de grands malades. Pour un Porteño[1] noctambule comme lui, cette tranquillité était un supplice. Il passait le plus clair de son temps à l'hôtel Sierras, lieu de rendez-vous chic de la petite bourgeoisie locale. L'établissement disposait d'une magnifique piscine où nous allions tous nager. Ernesto s'était mis à la natation et y excellait comme ma mère et mon oncle. Le champion de papillon Carlos Espejo Pérez s'était d'ailleurs pris d'amitié pour lui et lui donnait des cours gratuits. Des années plus tard, lors de l'invasion cubaine, les talents de nageur d'Ernesto lui seront bien utiles pour traverser les rivières de la Sierra Maestra.

Pour faire des canulars ou se bagarrer, Ernesto et Roberto s'entendent comme larrons en foire. Ils sont à la tête d'une bande de redresseurs de torts en culottes courtes. Mes parents soupçonnent leurs activités de n'être

pas toujours catholiques mais ils laissent faire, fidèles à leur politique de non-intervention. Du reste, mes frères ne font rien de foncièrement blâmable. Ils ont même à leur crédit un honorable fait d'armes qui est resté dans les annales d'Alta Gracia. La compagnie électrique (une filiale de la compagnie suisse Erliska) avait augmenté ses tarifs brutalement d'une manière scandaleuse. Les habitants de la province de Córdoba n'étaient pas habitués à se plier aux mesures arbitraires. Cependant, malgré leurs protestations répétées, les prix ne baissèrent pas d'un iota. Mes frères trouvèrent une solution. Ils découvrirent qu'une ordonnance municipale stipulait que chaque ampoule grillée d'un lampadaire public devait être remplacée le jour même par la compagnie électrique. La municipalité imposait en outre à la compagnie une amende de dix dollars par ampoule défectueuse. Ernesto, Roberto et leur bande entreprirent donc de briser toutes les ampoules ! Le maire ferma les yeux sur l'origine de ces dégradations et la compagnie électrique finit par revoir ses tarifs. Ernesto en tira une leçon : l'action était parfois le seul remède efficace à l'injustice.

Mes parents se consacrent l'un et l'autre à la maladie d'Ernesto. Ils se relaient à son chevet, lui font la lecture, l'aident avec ses devoirs. Mon père passe des heures à lui enseigner les échecs. Ernesto ne tarde pas à le surpasser. Il devient rapidement un joueur hors pair. Grâce au climat d'Alta Gracia, ses crises d'asthme se sont espacées. Elles ont également diminué en intensité. Mes parents insistent pour qu'il mène une vie normale en lui faisant faire du sport. Il pratique ainsi le golf et le rugby et s'y donne à fond. Il est incapable de faire les choses à moitié. Ernesto est si féroce sur le terrain de rugby que ses amis l'ont baptisé « Fuser », diminutif de « Furibundo[2] Serna » (il utilisait le nom Guevara-Serna, ayant supprimé la particule trop bourgeoise à son goût). Il n'est pas le meilleur joueur mais il a toujours le ballon. Il doit son autre surnom, « Chancho », cochon, à son nez épaté et au fait qu'il passe rarement par la douche après un match. Il va même danser – c'est pourtant un piètre danseur qui n'a aucun sens du rythme – sans s'être changé. Le monde se souvient d'Ernesto dans son uniforme vert impeccable, sa large ceinture et son béret. Son style vestimentaire est devenu emblématique. Nous en avons toujours ri dans la famille. Ernesto était le type le plus déguenillé, le plus réfractaire à la mode qui soit ! Il portait tous les jours la même

chemise en Nylon élimée, à moitié sortie de son pantalon, avec des chaussures dépareillées achetées dans une braderie. Il avait un tel sens de la raillerie qu'il se moquait lui-même de sa chemise. Il l'avait baptisée « l'hebdomadaire » en raison du fait qu'il n'en changeait qu'une fois par semaine. Quand il prenait enfin une douche, il lui arrivait de le faire avec la chemise sur le dos ! Il considérait ainsi qu'elle était propre. Il avait poussé la boutade jusqu'à adopter le surnom de Chancho qui, loin de le fâcher, le faisait rire. À tel point que, lorsqu'il se mit à écrire des articles pour la revue de rugby *Tackle*, il signa « Chancho ». Mon père en prit ombrage et se mit en colère. Il n'appréciait pas que son fils se ridiculise et se sentait personnellement insulté. Avec son humour habituel, Ernesto trouva la parade en se mettant alors à signer « Chang Cho ».

Il n'avait donc que faire de son apparence physique et ne semblait pas conscient de son sex-appeal. Pourtant les filles s'agglutinaient autour de lui depuis l'adolescence, de toute évidence attirées par son charme et sa personnalité. Le fait est qu'on le disait extrêmement séduisant, avec de grands yeux expressifs et rieurs, une épaisse tignasse noire, un sourire facile. Il était en plus téméraire, sportif, brillant et cultivé. *Todo el paquete*[3] *!* comme disent les Argentins. Son ami Alberto Granado (le frère aîné de Tómas, l'un de ses meilleurs amis d'Alta Gracia), avec lequel il partira en moto faire le fameux périple qui donnera naissance au livre *Voyage à motocyclette*, me racontera des années plus tard que toutes ses amies sans exception le suppliaient d'être présentées au bel Ernesto.

Mon frère vivait ses relations amoureuses avec la même intensité que le reste. On me pose toujours la question des amours d'Ernesto : « Comment était-il avec les femmes ? » Et je réponds toujours : « Je lui ai connu des aventures. Bien sûr, il aimait les femmes. » Il en aimait simplement certaines plus discrètement que d'autres. « Je cesserais d'être un homme si je n'aimais pas les femmes », avoua-t-il un jour à un journaliste… C'était un gentleman. Il fit une cour très délicate et patiente à Aleida March. Il lui écrivait de beaux poèmes, prenait son temps pour ne pas la brusquer, lui demandait de lui arranger le col de sa chemise lorsqu'il conduisait, ou de le peigner quand son bras était cassé, plutôt que d'essayer de l'embrasser. La jeune révolutionnaire avait huit ans de moins que lui et le considérait comme un homme mûr. Dans son autobiographie, elle raconte que ses yeux et, surtout, la façon dont il regardait les gens l'ont séduite immédiatement. Il avait une certaine aura, c'était un homme de courage,

empreint de virilité et de poésie à la fois. Ernesto s'était épris d'elle dans la Sierra Maestra. Tant et si bien, lui confessera-t-il dans une lettre envoyée en 1965 du Congo, qu'il avait dû « se débattre (un peu) dans un combat intérieur où s'opposait le révolutionnaire irréprochable et l'autre ». Le premier cadeau qu'Ernesto fit à Aleida fut le parfum Fleur de Rocaille de Caron.

Avant Aleida, María del Carmen Ferreyra fut le grand amour de sa jeunesse. En 1950, cette belle jeune fille vécut avec Ernesto son premier coup de foudre. Chichina – c'était son surmom – venait d'une famille de la haute bourgeoisie. Elle menait une existence dorée entre un château, le Palacio Ferreyra, et une estancia, La Malagueña. Les Guevara de la Serna étaient de notoires marginaux sans le sou mais notre nom était encore capable d'ouvrir les portes de la haute société. Non que la compagnie des grands bourgeois nous fût particulièrement intéressante ou flatteuse, à l'exception peut-être de mon père. En tout cas certainement pas pour Ernesto. À son corps défendant, il était tombé fou amoureux d'une fille de famille, d'une héritière, tout ce qu'il détestait déjà. Les Ferreyra étaient de prospères propriétaires terriens très conservateurs.

La proximité de fils de prolétaires et de paysans d'Alta Gracia avaient consolidé l'intolérance viscérale de mon frère pour l'injustice. Mon père avait l'habitude de raconter que, tout petit déjà, son aîné ne supportait aucune forme d'iniquité et s'en indignait. Il était impossible par exemple de lui imposer une chose qu'il considérait arbitraire. Il se mettait alors dans des colères noires qui ne se calmaient qu'avec des réparations et des excuses. Il défendait ses positions à n'importe quel prix avec une argumentation imparable. Il avait compris qu'une classe opprimait l'autre et avait commencé, très jeune, à se rebeller contre cette injustice.

Nous vivions un pied dans chaque monde, chichement à Alta Gracia et dans une sorte d'opulence discrète pendant les étés que nous passions chaque année chez des parents plus aisés. Ernesto prenait note du contraste entre leurs modes de vie et celui de certains de ses copains. Il se plongeait dans la philosophie pour trouver une explication à l'inégalité. À Portela, il recherchait presque exclusivement la compagnie des pauvres et des vagabonds. Ensemble, ils allaient boire le maté sous les ponts. Il sortait toujours du lot, faisait les choses différemment. Pas pour impressionner ou

se faire remarquer ; il était vraiment spécial, unique. Ma mère encourageait cette différence. Elle savait qu'elle avait là un enfant exceptionnel, doué pour les études, pour jouer aux échecs à un niveau quasi professionnel ou développer des théories politiques et philosophiques surprenantes pour son âge. Elle prenait soin d'alimenter sa soif de savoir. Quant à mon père, il lui apprenait à dominer la maladie en le stimulant physiquement par le sport. Ernesto était devenu un excellent athlète. Il accompagnait souvent mon oncle Jorge dans ses folles expéditions aériennes, maritimes ou montagnardes. Ils avaient la même audace. Rien n'amusait plus Jorge que de voir Ernesto débarquer chez les grands bourgeois avec ses idées contestataires, habillé comme un pauvre bougre, et d'observer leurs réactions.

Toujours est-il que Fuser-Chancho débarqua chez les Ferreyra vêtu comme l'as de pique. À l'époque, il était en médecine. Les parents de Chichina, un couple très sophistiqué, ne surent d'abord que penser de cet énergumène. Ils furent fascinés par son immense intelligence et sa grande érudition et déconcertés par son assurance et son impertinence, ses habits de clochard et son esprit de philosophe. Les idées qu'il développait étaient pour eux des inepties. Ils se raisonnèrent en se disant qu'il était jeune encore et avait le temps de changer en vieillissant. En attendant, il dissertait sans fin avec une aisance étonnante dans leurs multiples salons, entouré d'une cour. Se pouvait-il que ce garçon rebelle, ce hippie révolté, devienne un jour un bon parti pour leur fille ?

Deux fois, Ernesto demanda Chichina en mariage et fut repoussé par la belle. Je me suis souvent demandé si elle l'avait regretté quand il s'est transformé en héros mythique. Politiquement, je pense que non car elle n'adhérait pas du tout à ses idées et n'aurait certainement pas aimé être la femme d'un révolutionnaire. Les journalistes ne l'ont jamais laissée tranquille.

---

1. Nom des habitants de Buenos Aires.
2. Furibond.
3. Littéralement « tout le paquet », l'équivalent de « la totale » en français.

Un personnage unique

J'ai grandi à l'ombre d'Ernesto. Je n'ai jamais pu y échapper. Jusqu'en 1956, je n'étais que Juan Martin Guevara, « El Tin », « Patatin » ou « Tudito », comme il m'avait surnommé. À partir de 1957, je suis devenu le frère du révolutionnaire Ernesto Guevara, compagnon de Fidel Castro, guerrier intrépide. Et ensuite d'une légende. J'ai appris à vivre avec. Cela n'a pas toujours été facile. Ses absences m'attristaient, sa mort m'a dévasté. Je dis toujours qu'il fallait bien qu'il soit le frère de quelqu'un. Je me suis détaché de l'image presque irréelle de l'homme public, de l'icône. Il le fallait bien. À Buenos Aires, son portrait est partout : il orne les murs et les trottoirs. Des politiciens corrompus se réclament de lui alors qu'il incarne l'intégrité. Ernesto était un fanatique de la vérité quel qu'en soit le prix. Il détestait le superflu.

Ernesto avait quinze ans quand je suis né à Córdoba, rue Chile. Déjà, c'était un courant d'air. Il entrait, sortait, voyageait, revenait, repartait, vivait sa vie. Lorsqu'il était là, il me traitait comme un fils. Les témoignages de l'époque affirment qu'il m'adorait, qu'il prenait soin de moi, m'emmenait promener, me prenait dans ses bras, me cajolait. Mon père disait qu'Ernesto avait un grand dévouement pour sa famille, son foyer, qu'il aurait défendus bec et ongles s'il le fallait, et qu'il avait un faible pour moi. Il m'envoyait des lettres de tous ses voyages. Je ne m'en souviens évidemment pas. J'ai pris la mesure de cette tendresse sur les photos ou en relisant ses lettres : dans les situations les plus difficiles, il demandait de mes nouvelles, quand il ne m'écrivait pas directement. Dès que j'ai été en âge de comprendre les choses et de parler, je l'ai considéré comme un modèle. Il était audacieux, dingue, espiègle, drôle, aventureux. Il était aussi désintéressé et férocement loyal. Je ne le reconnais pas du tout dans l'image de douleur, de souffrance qu'on nous montre parfois. Regardez les photos ! Il souriait tout le temps, blaguait sans arrêt. Son rire

était contagieux. Nous prenions souvent nos repas ensemble le midi. J'ignore où étaient les autres : chacun vaquait à ses occupations. Je savais qu'il allait rentrer déjeuner et je l'attendais. Je voulais profiter le plus possible de sa présence car je savais qu'elle était passagère. Je savourais ces moments. Si Ernesto était très tôt devenu nomade, il restait très attaché à nous, à ma mère en particulier. Il était un rayon de soleil dans la maison et peu importe si cela sonne comme un cliché : c'est exactement l'effet qu'il faisait. Je ne sais comment le décrire autrement.

Il me racontait des histoires drôles. C'était un plaisantin, un railleur, capable d'un grand sérieux comme de bouffonneries puériles. Il me demandait souvent de lui faire son maté. Il était excessivement sourcilleux de la préparation de son breuvage préféré. Je me faisais un plaisir de bouillir son eau, trop content de lui être utile. Si l'eau avait refroidi tandis que nous bavardions, il tentait de me renvoyer à la cuisine pour la réchauffer. Je refusais. Il faisait alors mine de me battre. On faisait semblant de se donner des coups et on finissait dans les bras l'un de l'autre.

C'était un excellent frère, plus qu'un frère même : un compagnon fidèle. Pourtant, ses rapports avec nous étaient complexes. Il ne jouait pas le rôle du grand frère autoritaire et dominateur, mais il était protecteur. Pour lui, le savoir et la connaissance étaient essentiels et, comme mes parents, il n'essayait jamais de m'imposer des choses. Il préférait jouer de son influence pour convaincre. Il me suffisait qu'il dise : « Je pense qu'il serait bon que tu fasses telle et telle chose. » Sortir avec lui était une libération, une joie. Quand il m'emmenait au cinéma, c'était la fête.

Il se comportait de la même manière avec le reste de la fratrie, même si ses rapports avec eux étaient différents. Celia et Ana Maria l'adoraient aussi. Elles ne s'entendaient pas toujours bien entre elles – il est même arrivé qu'elles se haïssent à certaines périodes – mais avec Ernesto tout se passait bien. Celia était – et est restée – très difficile, pour ne pas dire impossible. Elle pouvait être drôle, mais le sérieux était son état naturel. Quand Ernesto s'est mis à étudier Karl Marx, elle l'a imité. Elle le suivait dans son cheminement, confiante en son jugement. La mort d'Ernesto l'a terrassée. Elle a ressenti une douleur insupportable qui a duré, duré. De nous tous, c'est elle qui a nié sa disparition le plus longtemps. Même après le retour de Roberto de Bolivie, elle refusait d'y croire. Elle s'accrochait aux incohérences, aux doutes. Elle n'est jamais allée à la Quebrada del

Yuro car elle ne le supporterait pas. Encore aujourd'hui, elle est à peine capable de regarder un documentaire sur le Che. Si elle voit une image d'Ernesto mort, elle enfouit son visage dans ses mains. Elle a fait le vœu de ne jamais parler publiquement de lui et s'y est toujours tenue. Elle me reproche d'être devenu trop médiatique et désapprouve que je parle d'Ernesto. Elle considère qu'il appartient au domaine familial, privé, sacré. Les choses sont pour elle noires ou blanches. Le gris lui est étranger. Elle continue de se comporter comme une grande sœur et oublie que j'ai soixante-douze ans ! Je n'ai pas pu lui parler de ce livre.

Jusqu'à l'adolescence, Roberto et Ernesto ont été très proches. Ils traînaient avec la même bande. Roberto n'était pas aussi fêlé ou vagabond qu'Ernesto. Il était sédentaire, raisonnable. Bon élève, il est devenu avocat, a épousé une fille de « bonne famille », Matilde Lezica, avec laquelle il a eu cinq enfants et s'est installé à San Isidro, avant de se séparer, de se remarier et d'avoir deux autres enfants. Il faisait tout dans les normes. C'était aussi un bagarreur. Le genre de type qui te met un coup de pied sous la table et te reproche ensuite de l'avoir touché. Il avait en commun avec Ernesto une volonté de fer. Je me souviens d'un jour où il participait à un marathon de quartier avec des copains. Le parcours passait devant la maison. Au bout de quelques kilomètres, les autres ont abandonné la course en passant devant chez nous. Ils se fichaient complètement de terminer la course car ils ne la prenaient pas au sérieux. Roberto si ! Il a continué. En digne Guevara, l'idée de battre en retraite l'insupportait. Il a terminé le marathon épuisé, dans un état si lamentable qu'il a fallu le porter jusqu'à la maison. Il a mis des jours à s'en remettre.

Roberto était, des trois fils, celui qui répondait le mieux aux attentes de mon père. L'ombre encombrante d'Ernesto, pourtant, planait au-dessus de lui. Il se distinguait en tout, se faisait désirer par ses absences, s'illustrait sur la scène familiale, locale, nationale puis internationale. Ernesto gagnait sur tous les tableaux. Pas facile pour Roberto qui n'était cependant ni jaloux ni envieux. La politique ne l'intéressait pas spécialement. Mais il a fini par s'engager, contraint et forcé par les événements : la mort d'Ernesto d'abord, puis ma détention pendant la dictature militaire. Son militantisme s'est fortifié avec les années. Tant et si bien qu'il s'est retrouvé incarcéré au Mexique en 1981 – comme Ernesto en 1956 – pour ses activités dirigeantes au sein du Partido revolucionario de los trabajadores (PRT), le parti qui m'avait valu d'être arrêté six ans plus tôt.

À l'époque de son arrestation, il vivait en exil, ayant fui à l'étranger pour échapper à l'abominable répression qui ensanglantait l'Argentine. Il avait continué de mener ses activités politiques à distance. N'oublions pas que, de 1957 à 1983, être un parent du Che représentait un danger.

Si Celia a toujours été engagée, elle a plongé tête baissée dans l'arène politique à l'époque de la dictature militaire, faisant fi des risques. Elle s'est mariée avant de divorcer quelques années plus tard et n'a pas eu d'enfant. Pendant les années de plomb, qui ont commencé en 1974 – avant le coup d'État du 24 mars 1976 – et se sont prolongées jusqu'en 1984, Roberto et Celia ont essayé – vainement – de plaider ma cause au péril de leur vie. Les sbires de la dictature n'hésitaient pas à traquer les « subversifs » où qu'ils se trouvent pour les éliminer.

Ana Maria était la plus effacée de nous tous. Après son mariage avec Fernando « Petit » Chaves, un professeur d'université militant du PRT qui lui aussi a connu la détention politique, elle est partie vivre en province, d'abord à Tucumán puis à Jujuy. Elle avait la tête dure, comme Celia. Elle était aussi persévérante : elle a poursuivi ses études d'architecture pendant ses grossesses. Il était hors de question pour elle de se laisser freiner par cinq maternités.

De nous tous, certains s'entendaient mieux avec ma mère, d'autres avec mon père. Il y avait deux clans. Du côté de ma mère : Ernesto et moi. Du côté de mon père : Roberto et Ana Maria. Celia oscillait selon les périodes et les conflits. Les deux Ernesto se disputaient souvent. Le père reprochait au fils ses opinions politiques et son vagabondage. Le fils reprochait au père son irresponsabilité et son inconstance. Exemple : dans une lettre envoyée à ma mère de Bogotá en 1952, Ernesto écrit : « Que le *viejo* s'active et qu'il parte au Venezuela ; la vie y est plus chère qu'ici mais on y est beaucoup mieux payé et c'est donc parfait pour un type économe (!!!) comme lui… *papi* est très intellistupide. » J'imagine que mon frère souffrait de voir notre mère malheureuse. Les infidélités de son mari et la précarité de leur situation avaient fini par l'épuiser. Leur séparation, décidée à Alta Gracia, deviendra une réalité à Buenos Aires. Jamais pourtant désaccouplement ne sera plus équivoque.

À seize ans, Ernesto s'est inscrit à la faculté de Córdoba pour étudier l'ingénierie et rester proche de Chichina. Il continuait de fréquenter ses amis Carlos « Calico » Ferrer et les frères Tómas et Alberto « Mial »

Granado. Pour subvenir à ses besoins, il travaillait à l'entreprise de voirie municipale, la Dirección Provincial de Vialidad. Tandis que mes parents avaient décidé de rapatrier la famille à Buenos Aires. Nous nous sommes d'abord installés chez ma grand-mère paternelle, puis, grâce à quelques deniers du maigre héritage que ma mère avait fini par obtenir suite au procès intenté à sa famille, nous avons acheté une maison délabrée au 2180 de la rue Aráoz, au coin de la rue Mansilla, dans le quartier de Palermo. De nos jours, Palermo est bobo branché. À cette époque, ce coin de rue marquait une frontière. Entre les rues Mansilla et Santa Fe, on entrait dans la civilisation. Dans l'autre sens, on abordait les faubourgs malfamés, les marchés aux puces, les cotonneries, les voyous.

Notre maison était une vieille demeure en pierre, belle mais mal entretenue, de deux étages, un petit quatre-pièces avec une vaste terrasse et deux grands balcons. Le rez-de-chaussée était occupé par un garage, mais nous n'avions plus de voiture. On accédait au premier étage par un sombre escalier dont certaines marches avaient disparu. Dans les premiers temps, la porte d'entrée n'était jamais verrouillée car personne ne savait où était passée la clé. Lorsqu'on la retrouva enfin, ce fut pour la perdre à nouveau. Les détails pratiques de ce genre n'avaient aucune importance pour nous. Combien de fois m'a-t-il fallu escalader la façade en m'accrochant à la gouttière pour ouvrir la porte ! Les passants et les voisins me regardaient éberlués. Cela ne dérangeait pas mes parents le moins du monde. Je me suis rendu compte à cette époque que grâce à eux, je n'avais jamais honte de rien !

L'intérieur de la maison était une blague, entre désordre et délabrement. La peinture s'écaillait, les plafonds ruisselaient, il manquait des planches au parquet. Personne ne réparait jamais rien. Un matin, le chauffe-eau tomba en panne. Quelques jours plus tard, la fenêtre de la salle de bains vola en éclats, si bien que non seulement on se lavait désormais à l'eau froide mais nous dûmes en plus supporter le vent glacé qui s'engouffrait dans la pièce l'hiver. Prendre une douche était devenu un supplice. La poignée de notre réfrigérateur resta un soir dans la main d'un invité et ne fut pas remplacée. Résultat : ceux qui ouvraient le frigo se prenaient une décharge électrique. Ce désagrément tourna vite à la plaisanterie. On envoyait les visiteurs à la cuisine prendre quelque chose dans le frigo. On les entendait hurler et on se marrait. Nous avions très peu de meubles et ceux que nous avions étaient épouvantables. La table de la salle à manger

était bancale. Elle était complétée par deux bancs. On se chamaillait régulièrement pour occuper celui des deux bancs qui se trouvait contre le mur afin de pouvoir nous y adosser.

Cependant, comme de coutume, nous avions une bibliothèque variée et réputée. Nos amis s'y approvisionnaient. Ils affirmaient que nos livres leur ouvraient les yeux et les invitaient à questionner les opinions conservatrices de leurs parents. Ma mère était pédagogue : elle leur conseillait des lectures et parlait ensuite avec eux de politique, littérature, histoire, philosophie, religion, ce qui lui valait d'être très appréciée de la jeunesse qui envahissait régulièrement son logis. Le va-et-vient était tel qu'elle ignorait souvent qui se trouvait à la maison. « Aráoz » était la maison du peuple. Si elle ne cuisinait pas, ma mère était toujours prête à préparer une salade et à mettre un steak sur le barbecue. Nous mangions quand même souvent des œufs et du riz… faute d'avoir les moyens d'acheter autre chose. Nos amis se plaisaient à répéter que notre famille était unique. Et elle l'était !

On ne savait pas trop où habitait mon père. Il avait acheté un studio dans le centre, au 2014 de la rue Paraguay et en avait donné la clé à tous nos copains afin qu'ils puissent aller y étudier en paix. Mais il dormait parfois à la maison. Il lui arrivait aussi d'y faire la sieste, soit dans la salle à manger, soit dans un des lits superposés de notre chambre, celle des garçons, toujours celui du haut, dont il tombait parfois. Il était absent la plupart du temps, et quand il était présent, je me demandais à quoi il nous servait.

Mes parents se disputaient beaucoup. Et lorsque cela arrivait, il valait mieux s'enfuir. Du coup, j'étais généralement bien plus inquiet de les savoir ensemble que le contraire. Mon père était très mauvais joueur. Un jour qu'il disputait une partie d'échecs dans le jardin de Portela avec ma mère, elle fut sur le point de le battre. L'idée de perdre était absolument insupportable à mon père. L'échec et mat se profilait. Sa mauvaise humeur se manifestait par des soupirs exaspérés et des froncements de sourcils. Soudain, il se leva d'un bond, renversa la table et envoya valser toutes les pièces de l'échiquier. Elle se mit dans une rage folle. Mon père s'indigna : « Mais comment peux-tu penser que je l'ai fait exprès ? » Il n'hésitait jamais à tricher pour gagner.

Ma grand-mère Lynch fut victime d'une hémorragie cérébrale. Dès qu'il l'apprit, Ernesto abandonna tout à Córdoba pour rentrer immédiatement à Buenos Aires. Il ne quitta pas son chevet. Il essayait de la faire manger et boire, il lui épongeait le front avec une patience infinie. Mais il n'y avait plus rien à faire, elle mourut dix-sept jours plus tard.

Ernesto s'installa dans notre chambre. La pièce était exiguë mais donnait sur un grand balcon. Elle était meublée de lits superposés, d'une penderie, d'une commode, de deux étagères et d'une table sur laquelle s'empilaient les livres. Étant le plus jeune, je fus envoyé sur le divan fatigué de la salle à manger mais je m'en foutais : Ernesto était revenu pour rester cette fois ! Ma joie était immense. Il s'inscrivit en médecine où il fit la connaissance de sa meilleure amie, Berta Gilda « Tita » Infante. Ils devinrent immédiatement inséparables et se mirent à partager leurs découvertes littéraires, philosophiques, politiques et médicales. Lorsque la vie les éloigna l'un de l'autre, ils maintinrent leur relation grâce à une correspondance fournie, intime et magnifique, qui dura jusqu'à la fin. Tita est l'auteur du plus beau texte jamais écrit sur le Che[1].

Sans exceller à l'université, Ernesto avait de bonnes notes. Il était surtout capable d'absorber un nombre impressionnant de cours. Était-il passionné par ses études ? Sûrement pas. Un jour, Ana Maria et son amie Olga furent prises d'une crise qui ressemblait à de l'eczéma. Leurs jambes étaient soudain couvertes de plaques rouges. Inquiètes, elles demandèrent l'avis d'Ernesto. Il leur répondit, dans un éclat de rire : « Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Allez chez le médecin ! » Olga avait peur de lui. Ou plutôt, elle était très intimidée. Il la taquinait sans arrêt et elle ne savait jamais quoi répondre. Ernesto était un as de la repartie, parfois cinglante. Il avait beaucoup d'esprit et était particulièrement espiègle avec les filles. Ça l'amusait. En sa présence, les femmes semblaient perdre leurs moyens.

Quand il commença à se spécialiser dans les allergies sous la houlette du professeur Pisani, un allergologue renommé, il entreprit de nous prendre comme cobayes. On refusa tous. Avec lui, on ne savait jamais à quoi s'attendre ! Effectivement, lorsqu'un copain accepta enfin de se prêter aux expériences, Ernesto lui fit plusieurs injections qui le rendirent malade. Notre apprenti médecin se replia donc sur un lapin qu'il avait installé sur la terrasse, au grand dam de mon père. Ernesto s'en foutait. À cette époque, les opinions de mon père n'intéressaient plus personne. Il n'avait plus aucune autorité sur nous. Toujours est-il que le lapin parvint à

s'échapper en sautant de la terrasse dans la rue. Tout le quartier fut en ébullition : nos voisins étaient persuadés qu'Ernesto lui avait inoculé un virus qui allait tous les contaminer.

Imitant mon père, Ernesto se partageait entre plusieurs foyers : celui de ma mère, de ma grand-mère, de ma tante Beatriz, ainsi que le studio de la rue Paraguay. On savait rarement où il était et personne ne posait de questions. Il apparaissait et disparaissait. Il avait besoin de calme pour étudier et notre maison était en révolution permanente. Chez nous, il aimait s'installer sur le balcon avec un livre. Lorsqu'il n'était pas à la faculté de médecine ou au musée d'Histoire naturelle avec Tita Infante, il occupait son temps libre à lire, écrire, jouer aux échecs et essayer de gagner trois sous. Il était toujours pressé et le temps semblait irrémédiablement lui manquer. Pour gagner de l'argent il se lança dans des entreprises farfelues. La première fut la fabrication d'un insecticide qu'il avait concocté dans le garage en fractionnant du Gamexane mélangé avec du talc pour obtenir un poison anti-cafard qu'il baptisa Vendaval, puis breveta. La poudre était placée dans de petites boîtes rondes vertes qu'il vendait dans le quartier. Mon père lui proposa immédiatement de l'aider en lui présentant des amis investisseurs. La réponse d'Ernesto : « Tu crois peut-être que je vais me laisser avaler par tes amis ? » Les relations de mon père étaient tous des gens haut placés, politiciens, capitaines d'industrie, propriétaires terriens, dont Ernesto se méfiait déjà. Il dut stopper la fabrication de Vendaval au bout de quelques mois : non seulement son produit n'avait pas eu le succès escompté, mais la poudre s'était infiltrée partout et l'odeur était insupportable.

Les idées d'Ernesto étaient toujours fantaisistes. En cela, il ressemblait à mon père. Après le fiasco du Vendaval, il décida d'acheter un lot de chaussures dans un centre de liquidation, pour les revendre et se faire quelques sous. Arrivé à la maison, il découvrit qu'au lieu de lui vendre des paires, le type lui avait fourgué une centaine de pieds gauches ! Il se retrouva avec toutes ces chaussures dont il porta bravement quelques exemplaires !

L'une de ses plus grandes satisfactions de l'époque fut de réussir à se faire exempter du service militaire. « Ces poumons de merde m'ont enfin servi à quelque chose ! » estima-t-il. L'uniforme ? Très peu pour lui. Il détestait le protocole dont mes parents disaient en riant qu'il n'en

connaissait même pas le nom, se moquait des bourgeois et continuait de ne prêter aucune attention à son habillement.

J'étais encore enfant mais je savais déjà que mon frère aîné était un personnage unique. Je le comparais à Roberto, qui s'entendait beaucoup mieux avec mon père et se comportait davantage en digne fils de bourgeois. Il faisait moins de vagues, fréquentait des fils et filles de bonnes familles et pratiquait le rugby dans l'équipe de San Isidro. À cette époque, le rugby était un sport réservé à la jeunesse dorée. Je l'ai déjà dit, Ernesto a lui aussi fait partie de cette équipe avant d'arrêter de jouer, malgré les protestations de mon père. J'ai plus tard suivi son exemple : je détestais cette ambiance élitiste.

Je traînais beaucoup avec toutes sortes de gens, des voyous et des marginaux. Je me sentais à l'aise avec eux. On jouait au foot unis par l'ivresse que nous procurait la liberté de la rue. J'apprenais la camaraderie, la discrétion et la loi du silence, règles de conduite qui me seraient bien utiles lors de ma détention. Nos pires ennemis étaient les flics. Une fois, j'ai terminé au poste pour petite délinquance. Le quartier était plein de malfrats. Nous connaissions leurs activités mais il ne venait à l'idée de personne d'aller les dénoncer ou même de commenter leurs méfaits. En leur présence, je devais appauvrir mon vocabulaire, du moins si je voulais continuer à être accepté par ma bande. On m'accusait de parler comme une grande personne, d'être mûr pour mon âge, de m'exprimer extrêmement bien, ce qui contrastait avec ma petite taille. Je devais ma maturité à Ernesto. Depuis tout petit, il me conseillait des lectures, m'expliquait les choses, me parlait de politique comme à un égal. J'étais forcément influencé par son érudition. Il m'apprenait aussi une ribambelle de vers grivois, que je m'empressais de répéter aux amies de mes sœurs. Cela les scandalisait. Je le racontais à Ernesto : il éclatait de rire. Ernesto avait un sens profond de l'autocritique. Il n'avait aucune indulgence pour lui-même, ne se pardonnait rien, ne se faisait aucune faveur. Sa rigidité et son intégrité lui donneraient plus tard le droit d'être exigeant avec les autres. Mais tous n'avaient pas forcément envie de se soumettre à sa discipline. Il était à la fois raisonnable et inflexible. Pour lui le temps se divisait entre un peu de loisirs et beaucoup de travail. Il n'arrêtait jamais, il pensait sans arrêt à l'étape suivante, aux projets futurs. C'était une machine ! À Cuba, alors qu'il exerçait les fonctions de

ministre de l'Industrie et travaillait douze ou quatorze heures par jour, il coupait aussi de la canne à sucre dans le cadre du programme de travail volontaire qu'il avait mis en place.

Un événement majeur se produisit alors que j'étais lycéen. D'autres n'y accordèrent peut-être qu'une importance relative mais pour moi qui étais élevé dans une ambiance athée hyperpolitisée, ce fut un cataclysme. Je parle de la dérogation de la loi 1420 d'enseignement public, laïc et gratuit, qui essaya de réintroduire la religion à l'école. Je me mis à militer contre avec un groupe d'étudiants. Ce fut mon premier face-à-face avec la répression et la droite civile. Je devins l'un des fondateurs du Centre des Étudiants. C'est à cette époque qu'a commencé mon militantisme.

Ma mère me soutenait. Elle était l'autre personne qui avait fait de moi ce que j'étais. Si je passais tant de temps dans la rue, c'est que j'étais libre comme l'air et qu'elle était lasse d'élever des enfants. J'avais sept ans lorsqu'elle fut atteinte d'un second cancer – elle avait eu le premier juste après ma naissance – et qu'on lui enleva les deux seins. Mon père fut largement absent pendant l'épreuve. On le soupçonnait alors d'avoir une nouvelle maîtresse. Ernesto fut au contraire très présent. Ma mère avait toujours été son rocher. Il étudia sa maladie avec frénésie parce qu'il voulait être capable de la soigner, de trouver des remèdes.

Avec mon père, les rapports étaient devenus vraiment difficiles, conflictuels. Dès qu'ils en avaient l'occasion, ils se chicanaient. Mon père commençait à s'irriter de ce fils aux opinions si tranchées. Il avait de plus perdu toute influence sur lui. Ernesto était impossible à contrôler et manifestait son désir de faire une pause dans ses études de médecine pour partir en voyage. Il rêvait d'aventures. Tout politisé qu'il fut, lorsque notre cousin Guillermo Moore de la Serna lui proposa de se joindre au mouvement antipéroniste pour lequel il militait, Ernesto lui répondit : « Non, non, ça ne m'intéresse pas. » Il crut pouvoir étancher sa soif d'horizons en se faisant embaucher comme infirmier sur un tanker de la compagnie pétrolière nationale YPF pendant l'été. Un tanker, imaginez un peu ! L'idée n'enchanta guère mes parents, mais conformément à leur philosophie, ils n'intervinrent pas. À Córdoba quelques années plus tôt, alors qu'ils avaient environ quatorze et onze ans, Ernesto et Roberto avaient décidé un beau matin d'aller faire les vendanges. Les vignobles étaient loin. Ils avaient pris le bus puis marché des kilomètres pour les atteindre. Le projet avait beaucoup inquiété mes parents mais ils avaient

laissé faire. Mes frères étaient revenus malades comme des chiens au bout de quelques jours : ils avaient mangé trop de raisin. À l'époque ce fruit était un luxe.

L'expérience du pétrolier déçut amèrement Ernesto. Au lieu de voir du pays, il n'avait contemplé que les cales d'un navire pendant plusieurs mois. L'expédition maritime eut l'effet de le convaincre de désormais bourlinguer par voie de terre.

---

1. Nous en avons reproduit quelques extraits dans le dernier chapitre de ce livre.

« Le pays d'Amérique où l'on mange le mieux »

On m'a souvent demandé ce que je ressentais quand Ernesto partait. La question à me poser serait plutôt : que ressentais-je quand il revenait, parce qu'il avait toujours le pied levé. Quand il réapparaissait, c'était la fête. Dans la famille, on entendait des exclamations. « Ah, oh, Ernesto est revenu, Ernesto est là ! » On téléphonait pour avertir les autres. Tout le monde voulait le voir et l'entendre, mes parents, mes frères et sœurs, mes oncles, tantes et cousins.

J'étais encore petit, mais je me souviens parfaitement de l'ébullition causée par son départ du 1er décembre 1950, le premier d'une longue série qui l'éloignerait chaque fois davantage de l'Argentine. Il avait vingt et un ans et s'en allait pour un long voyage armé d'une bicyclette et de maigres économies. Il avait refusé l'aide financière de mes parents : il tenait à se débrouiller seul.

Mon oncle Jorge de la Serna avait installé un petit moteur de la marque Micrón sur son vélo. Avant de commencer à pédaler, Ernesto posa pour une photo devant la maison, coiffé d'un béret, lunettes de soleil sur le nez, roue de secours en bandoulière, balluchon sur le porte-bagages. Nous étions tous dans la rue et l'avons regardé disparaître au fond de la rue bordée d'arbres. Son objectif était de parcourir le nord de l'Argentine sans but précis, en allant aussi loin que ses forces le lui permettraient. Il espérait découvrir San Juan, San Luis, Mendoza, Salta, Jujuy, Tucumán. Certaines de ces provinces étaient encore sous-développées. Si Buenos Aires était une ville sophistiquée, le nord du pays était exotique, magnifiquement arriéré. Aujourd'hui, *el Norte* est très à la mode. À l'époque, c'était un autre univers, il était oublié, snobé. Il rappelait aux

citadins de la capitale que l'Argentine, loin d'être européenne, était sud-américaine.

Les paysages du Nord étaient – et sont encore – spectaculaires et dépaysants. La verte et montagneuse Tucumán était considérée comme le jardin de la République. Les vastes vallées vinicoles de Mendoza s'étendaient à l'infini à l'ombre de l'imposante cordillère des Andes et ses pics enneigés. Salta était fameuse pour ses gigantesques cactus, ses rocs carmin, ses monts ondulants comme des vagues et ses villes coloniales blanches. Jujuy était andine, très proche en aspect de la Bolivie avec ses beaux villages en adobe construits à l'abri de la fameuse Quebrada de Humahuaca, une chaîne de montagne striée aux sept couleurs.

Ernesto fit une première escale à Alta Gracia chez Tómas Granado. À San Francisco del Chañar, il rendit visite à son ami Alberto « Mial », qui était biochimiste et travaillait dans une léproserie. Là, Ernesto fut confronté pour la première fois à la grande misère. Il en fut profondément perturbé.

En quelques mois, il traversa douze provinces et parcourut environ 4 500 kilomètres. Il vécut des aventures inoubliables. En chemin, il fit la connaissance de populations indiennes aymaras, partagea leurs toits et leurs maigres pitances. Il apprit à passer des nuits gelées à la belle étoile et des journées sans nourriture. Il domina son asthme en solitaire et prouva aux sceptiques – et peut-être à lui-même – qu'il était capable de mener à bien un voyage de cette envergure.

Pendant ce temps-là, à Buenos Aires, mes parents se morfondaient. Les nouvelles étaient rares. En raison de son asthme, d'un côté, et de son goût du risque, de l'autre, ils imaginaient Ernesto en proie à des situations périlleuses. Il n'avait jamais été si loin tout seul. Il était livré à lui-même dans des régions où il ne connaissait personne. Pourtant, le journal local de Tucumán, *El Tropico*, publia le tout premier article sur lui, un entrefilet titré « Guevara, un joven raidista cumplirá una extensa gira » (Guevara, un jeune globe-trotter, fait une longue tournée). D'une manière ou d'une autre, Ernesto avait réussi à se faire remarquer à Tucumán. Même si la nouvelle n'arriva pas jusqu'à nous. À l'époque, la diffusion des journaux locaux se limitait à la région où ils étaient publiés.

Ernesto revint sain et sauf au bout de trois mois. Ce fut à nouveau la fête. Il avait tant d'histoires à raconter ! Il était changé, plus sombre peut-être. Nous étions loin alors de nous douter que l'angoisse que nous avait

causée cette première aventure n'était que le prélude d'une série de frayeurs à venir pour la famille. Ernesto ne cesserait en effet plus de partir. Loin de rassasier sa soif de voyage, cette expédition lui avait au contraire donné des ailes. Dans son journal, il avait écrit : « Je viens de réaliser que cette chose, qui prenait de l'ampleur dans le for intérieur du citadin que je suis, a mûri : c'est la haine de la civilisation, l'image grossière d'une foule qui se meut comme une aliénée au rythme de ce terrible bruit ; il me semble que c'est l'antithèse de la paix. »

Il avait plus ou moins terminé le périple en pédalant car le moteur Micrón avait fini par lâcher. Il l'apporta au revendeur de Buenos Aires pour le faire réparer. Épaté de la distance parcourue, celui-ci proposa de lui donner un moteur neuf s'il acceptait de vanter les mérites de Micrón dans une annonce publicitaire. Ce fut la deuxième fois que la photo d'Ernesto apparut dans un journal.

La famille était à nouveau réunie. Enfin presque. Mon père allait et venait au gré de ses envies. Roberto poursuivait des études à la faculté de droit ; Celia était inscrite en architecture ; Ana Maria était au lycée et moi à l'école primaire. Je travaillais mal. Les études n'étaient déjà pas mon truc. J'étais une anomalie. Je préférais l'école de la rue et le ballon. Ernesto était préoccupé par mon manque d'entrain scolaire. Il m'admonestait sans arrêt. « Il faut travailler, étudier, apprendre », me répétait-il.

Il avait repris ses cours à la faculté de médecine et dormait souvent chez ma tante Beatriz qui veillait jalousement sur lui. Quand il revenait à la maison, c'était généralement accompagné d'un ami avec lequel il s'installait dans la chambre pour étudier. Ma mère avait embauché une employée de maison bolivienne, Sabina Portugal (ce n'était pas son vrai nom, trop compliqué à prononcer, et comme beaucoup d'Indiennes de l'Altiplano, elle s'était inventé un nom espagnol). Sabina appartenait à la tribu aymara. C'était une femme typique de l'Altiplano bolivien : très austère, très effacée, elle remplissait ses fonctions avec zèle mais dans le silence. Elle parlait mal l'espagnol, sa langue maternelle était le quechua. Pourtant, Ernesto parvenait sans peine à la comprendre. Il n'aimait rien tant que de passer de longs moments avec elle, il était curieux de sa vie, de ses origines, de son peuple. Il lui posait des tas de questions et elle répondait de bonne grâce. Il était extrêmement rare qu'un Argentin issu de

ce milieu s'intéresse à ce point à une personne de sa condition. Elle en fut d'abord déconcertée, mais Ernesto se transforma bientôt en l'unique personne avec laquelle elle s'exprimait librement. Ils devinrent même complices. Il pouvait rentrer à n'importe quelle heure, elle lui préparait ses plats préférés. Ernesto n'était ni arrogant ni suffisant. Bien qu'il fût très instruit et cultivé, il ne prétendait pas comprendre les mystères de l'univers mieux que cette simple employée de maison. Il considérait au contraire qu'il avait beaucoup à apprendre d'elle. De fait, Sabina lui enseignait des tas de choses. J'ai compris *a posteriori* l'influence qu'elle avait pu avoir sur la pensée du révolutionnaire qui germait en lui. C'est elle qui lui donna l'envie d'aller visiter la Bolivie.

S'il travaillait dur pour passer ses examens, Ernesto n'avait qu'une idée en tête : décamper. En une année scolaire, il valida un nombre impressionnant de matières. Il nous annonça son deuxième départ. Cette fois, il avait prévu de partir avec son ami Alberto Granado pour un voyage de huit mois. Quand mon père s'étonna de sa décision d'abandonner la belle Chichina pour une si longue période, Ernesto déclara : « Elle m'attendra si elle m'aime. » Du reste, la première étape du voyage devait être Miramar, une station balnéaire de la côte Atlantique où les Ferreyra avaient une résidence. C'est là qu'il devait lui faire ses adieux, momentanés, pensait-il.

De Miramar, Ernesto et Mial devaient ensuite traverser le pays d'est en ouest en direction de la Patagonie, puis de la cordillère des Andes qu'ils franchiraient pour atteindre le Chili, le Pérou, l'Équateur, etc. L'itinéraire n'était pas finalisé. Tout dépendait de leur moyen de locomotion, La Poderosa II, une vieille moto de 500 cm^3. Ils espéraient qu'elle les mènerait jusqu'aux États-Unis. Mon oncle Jorge de la Serna avait trafiqué l'engin pour le remettre en état. C'était un excellent mécanicien. Ernesto avait également reçu le soutien financier de mon oncle Ernesto « El Pato » Moore (le mari d'Edelmira de la Serna et père de notre cousin Guillermo, chez lesquels mes parents s'étaient mariés) qui avait ouvert son coffre-fort pour l'occasion. Comme je l'ai déjà dit, Ernesto était très aimé. Les aventuriers de la famille, et il y en avait quelques-uns, semblaient se reconnaître en lui. Sauf que l'histoire allait prouver qu'il était plus fou, plus téméraire, déterminé et idéaliste que n'importe lequel d'entre eux.

Ernesto et Alberto partirent de Córdoba dans un bruit de pétarade un matin de janvier 1952. Nous avions fêté le départ d'Ernesto quelques jours plus tôt. J'avais huit ans. Pour moi, cette histoire de voyage à moto était fabuleuse. Je me demandais comment ils allaient réussir à atteindre les États-Unis, ce pays si lointain où était née notre grand-mère. Cela me rappelait les aventures de Mancha et Gato d'Aimé Tschiffely, qu'Ernesto m'avait conseillé de lire. Le livre racontait l'histoire de deux chevaux qui partent de Buenos Aires à destination de Washington avec leur propriétaire, le professeur suisse Tschiffely. Celui-ci a entrepris ce voyage délirant pour prouver que les montures argentines sont plus résistantes que les autres. Dans le livre, le cavalier disparaît derrière les deux animaux : l'histoire est racontée depuis leur point de vue. Gato meurt en route mais Mancha atteint le but. Ernesto avait dû lui aussi penser à ces chevaux lorsqu'il avait décidé de pousser l'aventure jusqu'aux États-Unis.

Mes parents avaient supplié Mial de veiller sur leur fils, de l'empêcher de se fourrer dans des situations périlleuses. Ce nouveau périple ne leur disait rien qui vaille. Ils se raccrochaient à l'idée que Mial pouvait freiner ses folies, le cas échéant. Il avait six ans de plus qu'Ernesto. L'ironie fut bien sûr que, au fur et à mesure que se déroula le voyage, Ernesto devint le maître et Mial le disciple. Ernesto avait fini par être celui qui montre le chemin. Quant à l'empêcher de faire quoi que ce soit, c'était tout simplement impossible. Lorsqu'il décida par exemple de traverser le fleuve Amazone à la nage, Alberto fut incapable de l'arrêter : « Tu es fou à lier. Le fleuve est rempli de piranhas ! Ils vont te bouffer tout cru ! » essaya-t-il de le prévenir. Ernesto fit la sourde oreille, plongea et nagea jusqu'à l'autre rive. « Je me suis promis à moi-même que j'allais le faire. Je devais respecter ma promesse », expliqua-t-il ensuite à un Alberto médusé.

Ma mère était triste et mon père furieux. Il ne comprenait pas qu'Ernesto ait décidé d'abandonner ses études, même s'il avait promis de les terminer en rentrant. Sans doute mon père n'accordait-il aucun crédit à cette promesse à cause de sa propre histoire. Du reste, qu'avait-il lui-même accompli pour exiger la constance de ses enfants ? Il ne faisait que passer à la maison tout en s'y comportant en maître. Ma mère et lui continuaient de se quereller et moi de fuir dans la rue pour ne pas les entendre. Leurs disputes étaient féroces. Mon père vivait avec une autre

femme sans le reconnaître. Ma mère souffrait de la séparation. Elle en souffrirait plus encore quand Roberto et mes sœurs quitteraient à leur tour la maison. Comme d'habitude, nos finances étaient au plus mal. Je ne me souviens plus bien de l'activité professionnelle de mon père à cette époque. Il est clair cependant qu'il ne gagnait pas d'argent, ou pas assez, ou qu'il le dépensait ailleurs. Quoi qu'il en soit, ma mère vivait des moments très difficiles. Elle fut bientôt obligée de travailler. Elle qui était si simple trouva d'abord un emploi dans une bijouterie de l'Alvear, l'un des plus beaux hôtels de Buenos Aires, puis dans une librairie qui faisait aussi office de fleuriste. Elle fit également des traductions en anglais et en français. Elle ne se plaignait jamais et essayait comme de coutume de voir le côté positif des choses. Malgré tout, elle était en train de sombrer dans une profonde dépression. Son bouillonnement légendaire et son engagement politique avaient décliné. Elle était abattue. L'ablation des seins, les infidélités de son mari et l'absence de son fils adoré étaient plus qu'elle n'en pouvait supporter. La seule chose qui lui apportait un peu de réconfort était les lettres d'Ernesto. Elles étaient sporadiques, il s'en excusait, il manquait d'argent pour acheter des timbres. Parfois il n'avait même pas de quoi manger.

Je ne vais pas raconter le périple d'Ernesto avec Granado. Mon frère a tenu un journal publié sous le titre *Voyage à motocyclette*, adapté au cinéma par Walter Salles avec Gael Garcia Bernal et Rodrigo de la Serna – un cousin éloigné – dans les rôles principaux. Ce que je peux dire en revanche est que, au fil des mois, nous avons remarqué une évolution dans sa correspondance. Au fur et à mesure qu'il avançait dans son voyage, il se transformait. Le ton devenait plus réfléchi, plus sérieux, moins touristique, plus engagé dans la réalité et les problèmes sociaux qu'il découvrait en chemin. Il parlait de plus en plus de politique, se lançait dans des analyses économiques.

À la fin du voyage, il se sépara de Mial, qui avait décidé de rester travailler dans une léproserie au Venezuela. Ernesto rentra en Argentine pour finir ses études comme promis. Il n'avait qu'une parole. Il quitta Mial en l'assurant de son prochain retour. À Caracas, il prit un avion affrété par mon oncle Marcelo Guevara pour transporter des chevaux de course. Le vol devait faire une escale d'une durée indéterminée à Miami. Ernesto s'y retrouva coincé pendant deux semaines, fauché. Nous n'avons

pas connu tous les détails de sa villégiature forcée en Floride. Il a déclaré plus tard qu'il y avait passé les « pires semaines de sa vie ». Nous avons spéculé que la ségrégation raciale l'avait scandalisé. Le mouvement des droits civiques américain était à peine naissant. Entre autres iniquités, souvenons-nous que les Noirs n'avaient pas le droit de s'asseoir dans les bus. Ernesto a dû en être profondément scandalisé.

Son retour fut une nouvelle occasion de faire la fête. Ma mère semblait reprendre un peu de force et d'entrain. La présence de ce fils suffisait à son bonheur. Ernesto reprit les cours à la faculté de médecine. Il lui restait quinze matières. C'était beaucoup pour une année scolaire mais il était déterminé à en finir une fois pour toutes avec ses études. Cela nous semblait impossible, surtout après un intermède de huit mois. Les gens oubliaient qu'Ernesto avait appris très jeune à étudier par intermittence. Il avait développé une méthode. Il lisait à une vitesse infernale. Il travaillait sans chercher à approfondir ce qu'il apprenait. Il voulait le diplôme qui achèterait sa liberté.

Un jour, il nous téléphona de chez ma tante Beatriz et annonça : « Appelez-moi docteur. » Il avait remporté son incroyable pari. Fier comme un coq, mon père raconta à tout le monde que, si Ernesto n'avait pas été le meilleur étudiant de la faculté de médecine, il avait en revanche battu tous les records de brièveté pour obtenir son diplôme.

Ernesto n'avait cependant aucune intention d'exercer la médecine, en tout cas pas à ce moment-là, même si le professeur Pisani lui avait proposé un poste dans son laboratoire. N'importe quel jeune praticien aurait été flatté de se voir offrir une telle place. Ernesto avait d'autres projets. Il voulait repartir.

Le soir du 7 juillet 1953, la maison était remplie d'invités. Une fois de plus, nous fêtions le départ d'Ernesto. Mais cette fois, il partait sans garantie de retour. Rien ne le retenait plus à Buenos Aires. Chichina avait refusé sa deuxième demande en mariage et ils avaient rompu. Mial était toujours au Venezuela. Ernesto comptait aller le retrouver en flânant en route.

Il partait avec son ami Calica Ferrer. Première étape : cette Bolivie dont lui avait tant parlé Sabina Portugal. Objectif : se familiariser avec le peuple aymara et les mineurs dont les conditions de vie et de travail étaient réputées inhumaines. Les mineurs étaient les seuls ouvriers syndiqués de Bolivie. Ernesto voulait comprendre, ou plutôt observer, leur

combat. Mais le soir du 7 juillet, il ne pensait pas à cela. Il profitait de ces dernières heures en famille. La musique était à fond. Nous dansions et tout le monde riait : Ernesto gesticulait sans harmonie et sans grâce.

Ma mère lui avait fabriqué un complet. Maintenant qu'il était officiellement médecin, il en aurait sûrement besoin pour se présenter à des entretiens professionnels. Elle l'avait confectionné avec tout l'amour dont elle était capable pour Ernesto. Médiocre femme d'intérieur, elle savait tout de même coudre et était particulièrement fière de son œuvre. Malheureusement, quelques mois plus tard, Ernesto lui écrivit de Guayaquil (Équateur) pour annoncer une triste nouvelle : « Je suis désolé de t'apprendre que ton œuvre d'art, la prunelle de tes yeux, est morte héroïquement dans une braderie… » Il avait vendu le complet pour cause de manque d'argent et pour se délester.

L'ultime départ se déroula le 8 juillet sur une plateforme de la gare Retiro General Belgrano. Ce nouvel envol fendait le cœur de ma mère. Maintenant qu'il n'avait plus aucune limite de temps ni aucune obligation, qu'allait faire ce fils vagabond et rebelle si loin de sa protection ? Elle faisait pourtant bonne figure car elle n'était pas le genre de mère à culpabiliser ses enfants. Toute la famille était sur le quai. Lorsque le train s'ébranla, Ernesto prononça en riant cette phrase prémonitoire qui prendrait tout son sens plus tard : « Aquí va un soldado de América » (Ici va un soldat d'Amérique) tandis que mes parents couraient sur le quai comme dans les films.

Ernesto n'est jamais revenu de cette aventure qui l'a conduit jusqu'à la Sierra Maestra cubaine en passant par la Bolivie, le Pérou, l'Équateur, la Colombie, le Panama, le Costa Rica, le Nicaragua, le Honduras, le Salvador, le Guatemala et le Mexique. Je ne vais pas davantage décrire ce voyage. Pour commencer, je n'y étais pas. Ensuite, la correspondance de l'époque a été publiée. Je peux néanmoins parler de l'effet de cette absence sur ses proches.

Ernesto nous envoyait des lettres, certaines adressées à toute la famille, d'autres à une seule personne. Tout dépendait des petits boulots qu'il obtenait en chemin et de l'argent dont il disposait pour acheter des timbres.

Qu'il nous écrive personnellement ou pas, le résultat était le même. Chaque lettre était un événement autour duquel se réunissait la famille.

Les efforts de tous étaient requis : son écriture était illisible et il fallait parfois des heures pour la déchiffrer. L'un d'entre nous, généralement mon père ou ma mère, lisait la lettre à haute voix et butait sans arrêt sur les mots, cherchant à en deviner le sens. Les communications téléphoniques étaient hors de question en raison de leur coût. De plus, obtenir une ligne longue distance était une gageure dans n'importe quel pays d'Amérique latine. Pour cette raison, nous n'avons pas entendu la voix d'Ernesto pendant de longues années.

Ses lettres étaient un savant mélange d'humour, d'ironie, de questions sur la famille et de dissertations économiques, historiques ou philosophiques. Au contact du terrain et des pauvres qu'il était amené à rencontrer en chemin, sa conscience politique et son indignation devant l'injustice éclataient. On sentait la transformation, les préoccupations humanistes. Il constatait l'exploitation des faibles par les puissants : il devenait communiste.

En Bolivie, il découvrit le misérable destin des mineurs, l'abominable manière dont ils étaient traités, la répression sanglante dont ils étaient victimes en cas de rébellion. Au Pérou, il vit les populations indigènes qui peinaient à survivre, privées des droits humains les plus élémentaires. Et ainsi de suite. Chaque pays offrait l'exemple d'une impitoyable domination de l'empire américain. À ce propos, il refusait – et j'en fais de même – d'appeler les États-Unis l'« Amérique ». L'Amérique, disait-il, est tout le continent. Tous les peuples du continent sont américains.

Son mépris et sa révolte contre les États-Unis allaient s'amplifiant. Il s'en prenait à mon père qui avait toujours défendu la terre natale de sa mère. Il lui adressait des cartes dures et sérieuses dans lesquelles il citait ses « amis les Yankees ». Il traitait ma mère et ma tante Beatriz un peu mieux en maniant l'ironie : il leur reprochait d'appartenir à la classe opprimante, même si elles n'y étaient pour rien. Pourtant, dans une lettre datée de mai 1959 envoyée au directeur de la revue cubaine *Bohemia*, il déclara : « Je ne suis pas communiste non plus. »

Quelques mois après son départ il écrivit à Beatriz : « En dépit de mon vagabondage, de ma légèreté endémique et d'autres défauts, j'ai des convictions profondes et définies. » Il ajoutait, avec son humour habituel qu'il mêlait à des propos plus sérieux : « Arrête de m'envoyer de l'argent, ça te coûte une fortune alors que je n'ai qu'à me pencher pour ramasser tous les billets de banque qui jonchent ici le sol, à tel point que j'en ai

attrapé un lumbago. Du coup, je ne me penche plus qu'une fois sur dix, pour maintenir l'hygiène publique, parce que tant de bouts de papier volant et recouvrant le sol représentent un danger public. » En avril 1954, il écrivit à ma mère : « L'Amérique sera le théâtre de mes aventures et aura pour moi un caractère beaucoup plus important que ce que j'avais imaginé au départ. Je crois que je l'ai enfin comprise et je me sens membre du peuple américain, un peuple qui a des caractéristiques distinctes de n'importe quel autre peuple de la Terre. » Il devenait de plus en plus clair pour nous qu'il tenait à être pris au sérieux, que son engagement mûrissait. Il continuait en même temps à errer sans mission précise. Il cherchait l'exutoire, la cause qui lui donnerait l'impulsion de s'engager à fond, d'y consacrer son existence. En attendant, il prit une décision : celle de prolonger son vagabondage pendant une dizaine d'années. L'un de ses grands rêves était de visiter Paris : « C'est une nécessité biologique, un objectif auquel il m'est impossible de renoncer, dussé-je traverser l'Atlantique à la nage, » nous écrivit-il en 1955.

Avec la longue absence d'Ernesto, la dépression de ma mère revint en force. Elle avait arrêté de travailler et passait ses journées en peignoir à faire des parties de solitaire en fumant cigarette sur cigarette. C'était une période noire. Mes frères et sœurs avaient quitté le foyer familial. Je vivais désormais seul avec elle. Je passais de plus en plus de temps dans la rue. À l'époque, notre quartier pourtant central était presque champêtre. Le laitier vendait ses produits depuis une charrette tirée par un cheval. Mon père continuait de passer régulièrement. Ernesto envoyait plus de lettres à ma mère qu'à lui, alors il venait les lire à la maison. Je jonglais avec plusieurs vies. Mon existence était compartimentée. Je passais de la compagnie des gars des rues à celle des grands de l'Argentine. Mon père insistait en effet pour que je l'accompagne dans les visites protocolaires de ses puissants amis. Peut-être s'imaginait-il que la proximité de ce beau monde me donnerait envie de faire des études et une brillante carrière. Nous rendions par exemple régulièrement visite à la famille de José Alfredo Martínez de Hoz, plus tard ministre de l'Économie de Jorge Videla pendant la dictature militaire. Avec des types pareils comme relations, il n'était pas étonnant qu'Ernesto raille mon père !

La situation politique de l'Argentine était instable. Juan Perón était au pouvoir pour un second mandat. Sa femme, la très populaire Evita, était

morte en 1952. Le pays était profondément divisé et secoué par une série d'attentats meurtriers. La mésentente entre le péronisme de gauche et le péronisme « orthodoxe » de droite s'intensifiait. Le 15 avril 1953, un groupe terroriste composé de jeunes privilégiés étudiants et professionnels antipéronistes déposa une bombe sur la fameuse place de Mai, faisant sept morts et des dizaines de blessés tandis que Perón prononçait un discours du balcon de la Casa Rosada, le palais présidentiel. Ses partisans réagirent en mettant le feu au siège du Parti socialiste, du Parti radical et de l'élégant Jockey Club.

Devant le chaos, les forces armées s'impatientaient. Perón s'était en outre mis l'Église catholique à dos en voulant supprimer l'éducation religieuse dans les écoles et en proposant une légalisation du divorce.

Mon père était un antipéroniste fervent. À cette époque, je n'avais que dix ans et j'étais tiraillé entre sa vision réactionnaire et antipopulaire et celle des familles plus humbles, plus ouvrières, de mes copains du quartier. Depuis, j'ai évolué. Avec ce que je sais aujourd'hui, ma vision a changé. Je considère le péronisme (au-delà et indépendamment de Perón) comme un mouvement très important, transcendant et complexe pour notre pays.

Toujours est-il que, comme n'importe quel Argentin, mon père avait intériorisé l'éternelle violence politique de notre pays, une violence à la fois verbale et physique. Il ne sortait plus qu'armé, convaincu que nous nous dirigions vers un coup d'État militaire. Ma mère nourrissait la même crainte. Farouchement antimilitariste, elle expliquait que l'armée avait toujours soutenu la droite réactionnaire. Elle avait beaucoup réfléchi à la question de comprendre ce que signifiaient les forces armées en Amérique : la défense ou au contraire l'offensive ? Le 16 juin 1955, nous obtînmes une réponse malheureusement on ne peut plus claire à cette question. Ayant interprété une déclaration du Vatican à son endroit comme une excommunication, Perón appela à un rassemblement de soutien sur la place de Mai. Tandis que la foule était réunie, la Marine envoya plusieurs avions qui, volant en rase-mottes, lâchèrent leurs bombes sur la place. Trois cent soixante-quatre personnes trouvèrent la mort tandis que des centaines d'autres furent blessées. Les jours de Perón semblaient désormais comptés. Les militaires étaient arrivés à saturation. Perón s'enfuit le 16 septembre et se réfugia en Espagne *via* le Paraguay.

Au moment de ces funestes événements, Ernesto se trouvait à Mexico. Il y était arrivé en septembre 1954 en compagnie d'une Péruvienne de sept ans son aînée rencontrée un an plus tôt au Guatemala : Hilda Gadea, une femme « avec un cœur de platine, au mininum », nous avait-il écrit. Réfugiée politique, Hilda était un être exceptionnel : elle était la première femme à avoir dirigé les finances du Comité exécutif de l'Alianza popular revolucionaria americana (APRA – Alliance populaire révolutionnaire américaine). Le Mexique était à cette époque une terre d'asile d'exilés chassés de leur pays par la répression.

Ernesto s'était installé avec Hilda dans un petit appartement. Il avait d'abord gagné sa vie comme photographe dans une agence de presse. Il était maintenant médecin allergologue dans un hôpital public. Son engagement s'était durci après huit mois passés au Guatemala. Ses lettres étaient plus agressives, plus indignées encore qu'auparavant. Au Costa Rica, il avait traversé les territoires dominés par la United Fruit, l'entreprise bananière qui, plus que toute autre, personnifiait l'impérialisme yankee. Il nous avait raconté avoir « traversé des régions où les pays ne sont pas de véritables nations mais des ranchs – ou plantations – privés ». Les méthodes barbares employées par la multinationale pour maintenir son hégémonie en Amérique centrale avaient fini de le dégoûter du capitalisme. Le 10 décembre 1953, il avait écrit à tante Beatriz : « J'ai eu l'opportunité de passer par les territoires de la United Fruit, ce qui m'a convaincu une fois de plus de l'infamie de ces pieuvres capitalistes. J'ai juré devant un portrait du vieux et éploré camarade Staline de ne pas me reposer tant que ces pieuvres capitalistes ne seront pas annihilées. Je me perfectionnerai au Guatemala jusqu'à devenir un vrai révolutionnaire. »

La United Fruit Company était à l'époque une machine répressive féroce qui maintenait ses employés dans la servitude et les gouvernements dans l'assujettissement avec l'aide de la CIA. La traversée du Costa Rica avait marqué un tournant décisif dans la vie d'Ernesto et par extension, dans la nôtre. À partir de ce moment, l'existence de chaque Guevara allait être influencée par les activités politiques d'Ernesto.

Lorsqu'il arriva au Guatemala en janvier 1954, le petit pays d'Amérique centrale était une jeune démocratie gouvernée par le fils d'un pharmacien suisse, Jacobo Arbenz Guzmán. Militaire de carrière, Arbenz était cependant socialiste. Il avait participé au renversement du dictateur Jorge

Ubico, il était d'abord devenu ministre de la Défense avant d'être élu président de la République en 1951. Son élection avait été la première élection au suffrage universel de l'histoire du Guatemala.

Le gouvernement d'Arbenz se distingua immédiatement par une série de réformes progressistes. Il soutint le droit de vote pour tous et la législation du travail. Il promulgua une réforme agraire consistant à saisir les terres non cultivées pour les redistribuer aux paysans. Plus important propriétaire terrien du pays, la United Fruit Company vécut mal ces réformes. La menace ne tarda pas à être lancée par le secrétaire d'État américain John Foster Dulles – qui était aussi un actionnaire de la United Fruit – au cours d'une conférence réunissant plusieurs ministres des Affaires étrangères : « Communistes ! » s'époumona-t-il en parlant du gouvernement d'Arbenz. C'était le cri de l'hallali.

La United Fruit, le département d'État américain et la CIA fomentèrent une invasion. Le Guatemala était isolé, abandonné par ses voisins. Pendant que se tramait le drame, Ernesto et Hilda visitaient les ruines mayas de Petén. Ils ne prirent connaissance des événements qu'à leur retour à Guatemala City. Initialement, Ernesto ne crut pas à l'invasion américaine. Et si invasion il y avait, il était convaincu que le président résisterait. Or Arbenz avait en vain essayé d'acheter des armes à l'Europe de l'Ouest. Une fin de non-recevoir l'avait obligé à se tourner vers la Tchécoslovaquie. En abordant les côtes guatémaltèques, les armes de fabrication tchèques avaient été saisies par les Américains qui avaient à présent un excellent prétexte pour déclarer le Guatemala « allié de l'Union soviétique ». Les bombes américaines se mirent alors à pleuvoir sur la capitale. L'optimisme d'Ernesto se transforma en révolte. Il se mit immédiatement à l'action en sortant dans la rue. Il tenta d'organiser la résistance auprès de groupes divers : syndicalistes, partis politiques, etc. Il déclara à Hilda avoir un « plan infaillible » consistant à « s'emparer de lieux stratégiques de la ville, prendre possession des communications et tendre des embuscades à ceux qui tentent d'entrer »[1]. Il se fit remarquer pour la première fois des services américains, qui le fichèrent.

À Buenos Aires, mes parents se faisaient du souci. Ils suivaient de près les événements, persuadés qu'Ernesto avait pris part à la lutte. Le ton de ses dernières lettres ne laissait aucun doute sur son désir d'en découdre avec les autorités. Le 10 mai 1954, il nous envoya une lettre qui disait : « Je pourrais devenir très riche au Guatemala, mais en passant par la

laborieuse procédure de validation de mon diplôme, et l'ouverture d'une clinique pour me consacrer aux allergies […]. Faire cela serait la plus horrible trahison aux deux "je" qui se livrent bataille en moi, le socialiste et le voyageur. »

Nous étions sans nouvelles depuis plusieurs semaines (dans sa dernière lettre, il m'avait envoyé des timbres et encouragé à manger de la viande argentine : « Profite bien petit-frère d'être dans le pays d'Amérique où l'on mange le mieux »). Mes parents sentirent qu'à partir de ce moment leur fils aîné allait devenir une source constante de préoccupations. Ma mère épluchait non seulement la presse à la recherche de la moindre dépêche sur la situation guatémaltèque, mais aussi la littérature, l'histoire, bref, tout ce qui se rapportait à ce pays. Elle voulait tout savoir, tout comprendre. Quel péril courait Ernesto ?

Des dangers assez réels pour que l'attaché d'affaires argentin de l'ambassade de Guatemala City, un certain Nicasio Sánchez Toranzo, se lance désespérément à la recherche de cet Ernesto Guevara dans les rues de Guatemala City pour le prévenir du péril qui pesait sur lui. Il avait en effet entendu prononcer le nom de ce compatriote par l'un de ces heureux hasards qui sauvent parfois des vies. Il courut partout : aux sièges des syndicats, dans les bars, les centres étudiants. Lorsqu'il lui mit enfin la main dessus, il parla sans détour : « Partez immédiatement. Ils ont l'intention de vous éliminer », dit-il à Ernesto. « Qui et pourquoi ? » demanda mon frère, qui n'en revenait pas. « Ne vous offusquez pas, mais sachez que l'ambassade américaine est au courant de vos moindres mouvements. Vous êtes marqué. Il ne vous reste qu'à sauver votre peau. Je suis venu vous avertir. » Ernesto resta interdit : « J'ignorais que j'étais si important ! Mais je ne crois pas que cette histoire soit terminée. Si mon plan fonctionne… »

Aucun plan ne fonctionna. Cerné et écrasé par la force de frappe américaine, Jacobo Arbenz démissionna le 27 juin et s'enfuit au Mexique. La déception d'Ernesto fut énorme. Il se cacha quelques jours avant de trouver refuge à l'ambassade argentine. On lui offrit le rapatriement. Il choisit d'aller au Mexique.

1. GAMBINI Hugo, *El Che Guevara*, Stockcero, 2002.

Découvrir le monde ou le changer

Ernesto était au Mexique depuis une dizaine de mois. Il semblait s'y plaire. « Le pays du pot-de-vin m'a reçu avec toute l'indifférence d'un grand animal, sans me faire de caresses ni me montrer les dents », avait-il écrit à ma tante Beatriz à son arrivée dans le pays de Pancho Villa. Il avait établi un contact régulier avec Ulyses Petit de Murat, un poète et scénariste ami intime de mon père, ce qui permettait à mes parents de recevoir parfois des nouvelles indirectes.

Les lettres d'Ernesto trahissaient un malaise. Il semblait tiraillé entre deux impulsions contradictoires : s'engager dans un combat ou poursuivre son errance. En octobre 1954, en réponse à une nouvelle prière de mes parents de rentrer en Argentine pour reprendre sa carrière de médecin, il écrivit à ma mère (qu'il appelait tendrement « ma mère, ma petite mère ») : « …au fond (et en surface), je suis un incorrigible vagabond et je n'ai aucune envie de voir cette carrière-là interrompue par une discipline sédentaire. Ma foi dans le triomphe final de ce en quoi je crois est totale, cependant je ne sais toujours pas si j'en serai un acteur ou un simple spectateur intéressé par l'action. Les notes d'amertume que certains d'entre vous semblent avoir détectées dans mes lettres viennent sans aucun doute de cette situation ; la vérité est que mon vagabondage va toujours à l'encontre de tout et que je ne me décide pas à y mettre fin. » Ce tiraillement lui posait de toute évidence un problème moral, comme le confirma cette lettre envoyée à son amie Tita Infante en novembre 1954 : « …il serait hypocrite de me poser en exemple : la seule chose dont je puisse me targuer est d'avoir fui tout ce qui m'importunait, et aujourd'hui, alors même que je suis sur le point de m'engager dans la lutte (particulièrement sur un plan social), je continue tranquillement mes pérégrinations au gré des événements sans envisager de venir faire la guerre en Argentine. Je vous confie que là est mon casse-tête principal, car

je suis pris dans un terrible dilemme entre la chasteté (ici) et le désir (vagabonder, surtout en Europe) et je vois que je suis prêt à me prostituer avec une terrible effronterie à chaque fois que l'occasion s'en présente. »

Je l'ai déjà dit : Ernesto avait une capacité d'autocritique exemplaire. Il était capable d'analyser ses moindres défauts, faiblesses et actes avec une lucidité étonnante. En quête d'un exutoire pour ses idéaux, il était impatient de le trouver et d'en découdre avec les impérialistes, les exploiteurs et les tortionnaires du monde entier. Ou, pour commencer, de l'Amérique. Découvrir le monde ou le changer, vivre ou sacrifier son existence, telles étaient les questions fondamentales qui le tourmentaient. À cette époque, elles pouvaient paraître grandiloquentes, peut-être même extravagantes. Au regard de ce qu'il a ensuite accompli, elles prennent tout leur sens. Ernesto est mort pour ses idées. C'est aussi simple que cela.

Ce conflit intérieur, qui ne lui laissait aucun répit, trouva une résolution définitive : Ernesto fit la connaissance de Raúl Castro, le benjamin de Fidel. Il devait la rencontre à Hilda Gadea. La compagne d'Ernesto se mouvait avec aisance dans les cercles d'exilés politiques. Ernesto et elle assistaient ainsi régulièrement à des réunions et soirées organisées par des meneurs politiques du Pérou, du Guatemala, d'Argentine et de… Cuba. Raúl et Ernesto ne se quittèrent plus dès leur première rencontre.

Le 26 juillet 1953, les frères Castro avaient attaqué la caserne Moncada de Santiago de Cuba[1]. L'assaut, dont l'objectif était de déstabiliser la dictature en place, s'était soldé par un cuisant échec. Les membres du groupe rebelle avaient été sommairement exécutés ou arrêtés par les troupes de Fulgencio Batista. Lors de son procès, Fidel avait lui-même assuré sa défense : il était avocat, et quel avocat ! Sa fervente et magnifique plaidoirie en faveur du peuple cubain opprimé, intitulée *L'histoire m'absoudra*, avait duré trois heures. Elle avait tant ému le pays qu'en mai 1955, sous la pression populaire, Batista avait fini par l'amnistier en échange de la promesse – qu'il ne comptait évidemment pas tenir – de ne pas recommencer. Après sa libération, il était parti au Mexique avec l'objectif de préparer son retour à Cuba. Il avait reconstitué son groupe rebelle qu'il avait baptisé le Mouvement du 26 juillet.

Ernesto croisa Fidel pour la première fois le soir du 7 juillet 1955 chez une amie d'Hilda, une certaine Maria Antonia. Un hasard infernal avait voulu que ces deux hommes exceptionnels se rencontrent au moment

précis où ils avaient besoin l'un de l'autre ! Ils s'apprécièrent immédiatement et passèrent la nuit entière à discuter. Ernesto fut totalement séduit. Quant à Fidel, il ne lui fallut que quelques heures pour reconnaître la valeur et le potentiel d'Ernesto. « Il me faut ce type-là », dut-il se dire. Car il lui proposa de devenir le médecin de campagne de son mouvement. À l'aube, Ernesto était enrôlé. Finis les tergiversations et les dilemmes. Il avait enfin trouvé sa vocation. Je pense qu'il accepta le poste de médecin par défaut. Son dernier voyage l'avait mené à une conclusion : la médecine ne suffisait pas à panser les plaies de l'humanité.

Il n'avait cependant aucune formation militaire puisqu'il s'était fait exempter du service en Argentine. Son diplôme de médecin allait donc au moins lui servir de passeport pour la guérilla. L'entraînement commença quelques semaines plus tard sous le commandement d'un colonel cubain de soixante-trois ans, Alberto Bayo. Élevé en Espagne, Bayo avait formé les troupes républicaines de la guerre civile espagnole. Pour préparer leurs quatre-vingt-deux hommes à la guérilla sans attirer l'attention, Castro et Bayo choisirent une *hacienda* du district montagneux de Chalco à une trentaine de kilomètres de la capitale mexicaine. Le vaste ranch était la propriété d'un vieux compagnon de Pancho Villa. Mêlant théorie et pratique, l'entraînement dura trois mois, à l'issue desquels Bayo déclara Ernesto l'élève le plus prometteur du contingent. Il était impressionné par son intelligence, sa discipline, sa détermination, son courage, sa grande culture et son esprit de camaraderie.

Dans la montagne, Ernesto était devenu le Che, baptisé ainsi, comme on l'a dit précédemment, par ses compagnons à cause de sa manie d'ajouter *che* à toutes ses phrases, en digne Argentin qu'il était. Cela ne le dérangeait pas, au contraire : il aimait qu'on lui rappelle ses racines. *Che* et le maté étaient ses deux « argentismes ». *Che* avait un autre sens : il venait de *Mapuche*, qui signifie « peuple de la terre » et désigne les peuplades indigènes du sud du Chili et du Sud-Ouest argentin.

Ernesto ne nous avait rien dit de ses nouvelles activités. Il nous écrivait pourtant régulièrement. Je me souviens en particulier d'une lettre reçue en octobre 1955 – après le départ de Perón en exil – à cause de la réaction de mon père. Ernesto y déplorait les événements, non parce qu'il était péroniste mais parce qu'il pensait que Perón avait au moins l'avantage de s'opposer aux impérialistes yankees et d'être un moindre mal, comparé

aux militaires. Toujours est-il que mon antipéroniste de père arriva furieux rue Aráoz en agitant la lettre d'Ernesto dans l'air. « Mais écoutez un peu ce qu'il écrit ! » s'exclama-t-il.

Le ton de ses lettres avait changé. Il maniait toujours l'humour et la dérision et demandait des nouvelles de tout le monde. Mais tout en y faisant allusion, il ne nous exposait pas franchement ses projets. Il donnait des indices en noyant le poisson. Il parlait « d'amis cubains » et de ses articles dans une revue médicale ; de sa « maison ambulante » et de la naissance imminente de son premier enfant, sa fille Hilda Beatriz ; de son ascension du second plus haut sommet mexicain, le volcan Popocatépetl (5 426 mètres – « j'ai pris le Popo d'assaut », nous écrivit-il) et de ses travaux scientifiques. Mon père se plaignait du côté énigmatique et cabalistique de ses missives. Il fallait déchiffrer non seulement son écriture mais le sens de ses mots ! Nous avons réalisé bien plus tard que la périlleuse escalade dont il était revenu les pieds gelés et le visage en feu était en fait l'un des exercices de l'entraînement militaire imposé par le colonel Alberto Bayo. Il fallait en effet une excellente condition physique pour crapahuter dans la Sierra Maestra cubaine.

Il nous annonça en revanche que, ayant un jour « abusé de la tequila », il avait été conduit à « un geste d'une chevalerie absurde », en demandant Hilda en mariage[2]. Il évoqua également sa participation prochaine à un congrès médical au Venezuela. Il était sur le point d'être père et semblait prendre son travail au sérieux. Peut-être allait-il enfin poser cette maison ambulante. De préférence en Argentine, auprès des siens. Mes parents, pourtant, restaient soucieux. Sans doute leur instinct…

Nous fûmes informés de sa détention dans la prison pour immigrés Miguel Schultz au cours de l'été 1956. La cellule cubaine du Mouvement du 26 juillet avait été repérée par la direction fédérale de la Sécurité mexicaine. Il ne faisait aucun doute pour elle que ce groupe s'apprêtait à frapper à Cuba. Dans une lettre datée d'avril 1956, Ernesto avait effectivement parlé de son intérêt grandissant pour « la doctrine de San Carlos » (Karl Marx), « bien plus intéressante que l'étude de la physiologie ». Mais de là à se retrouver en prison ! Sans nouvelles depuis un bon moment, inquiet, mon père avait remué ciel et terre pour savoir ce qui avait bien pu arriver à son fils. Son cousin germain, l'amiral à la retraite Raúl Lynch, était ambassadeur argentin à Cuba. Il avait la possibilité de se renseigner par voie diplomatique. Au Mexique, il y avait

Ulyses Petit de Murat et l'ambassadeur argentin Fernando Lezica, qui était l'oncle de la femme de Roberto. Mon père avait alerté tous ces gens pour obtenir des informations fiables. C'est ainsi que nous apprîmes l'existence de Fidel Castro.

Ernesto pouvait enfin s'ouvrir et nous dire la vérité. Dans une lettre à la famille, il parla de Fidel pour la première fois : « Fidel est un jeune leader cubain qui m'a demandé de me joindre à son mouvement il y a déjà un moment, un bon moment ». Nous fûmes informés par des tiers que, de tous les membres du groupe cubain arrêtés, Ernesto s'était montré le plus insolent. Il avait été le seul à avoir fièrement revendiqué son marxisme-léninisme. Il avait conclu sa lettre en disant : « Je triompherai avec elle [la révolution cubaine] ou je mourrai là-bas. Si pour une raison quelconque que je ne peux prévoir, je suis dans l'impossibilité d'à nouveau écrire, et si plus tard la chance me quitte, considérez ces lignes comme un adieu non tant grandiloquent que sincère. À partir de maintenant, je ne considérerai pas ma mort comme une frustration. »

Effrayée, connaissant le caractère entier de son fils, ma mère se mit à dévorer tout ce qu'elle pouvait lire sur ce Fidel Castro dont elle n'avait jamais entendu parler. Elle voulait savoir dans quels bras Ernesto s'était jeté. Ce qu'elle lut ne la rassura pas. Bien au contraire. L'inquiétude profonde de mes parents, une inquiétude quotidienne, prit racine à cette époque. Mon père tenta de faire intervenir ses relations en leur demandant d'aller voir Ernesto en prison. Ernesto réagit en lui demandant de cesser immédiatement de lui envoyer « des types de ce genre ». Lorsque Petit de Murat lui rendit visite, Ernesto rejeta toute aide dont ses compagnons cubains ne pouvaient eux aussi bénéficier. Il refusait tout traitement de faveur. Petit Murat nous décrivit alors son « attitude morale magnifique ». Il semblait très impressionné par la probité d'Ernesto.

La nouvelle de la détention du « médecin argentin » s'était propagée dans toute l'Amérique latine. Notre famille et nos amis étaient stupéfaits par ses « projets insensés ». Ils ne se privèrent pas de dire leur manière de penser à mes parents. Le téléphone se mit à sonner sans discontinuer rue Aráoz. Nos proches nous conseillaient de sévir, de taper du poing sur la table pour remettre Ernesto dans le droit chemin. Moi, je trouvais toute l'histoire formidable, géniale. Quel type exceptionnel que mon frère !

La période que je pourrais appeler « l'avant-Che » était en train de se conclure pour entrer dans l'époque « après-Che », conflictuelle pour notre

famille. Nous allions en effet porter le poids de l'engagement d'Ernesto, de sa popularité naissante et, surtout, de son affrontement avec les pouvoirs en place.

Je venais d'avoir treize ans et mon éducation politique était déjà bien avancée. Ma mère et moi conversions beaucoup. Notre relation était plus amicale qu'uniquement mère fils. Je parlais en revanche peu de politique avec mon père car nous étions rarement d'accord. Dans ce domaine, mes références étaient ma mère et ma sœur Celia. Et Ernesto, bien entendu, mais il était loin. Ses lettres continuaient à nous parvenir régulièrement.

Je me souviens encore de la première fois qu'il a signé « El Che ». C'était une lettre destinée à ma mère datée du 15 juillet 1956. Comme elle était maintenant convaincue que Fidel Castro retenterait une invasion de l'île avec la participation de son fils, elle avait envoyé une lettre de réprimande à Ernesto, dans laquelle elle exprimait son incompréhension et ses doutes. Cuba n'était pas sa patrie. S'il voulait combattre l'injustice, pourquoi ne luttait-il pas plutôt contre notre tyran national au lieu d'aller mettre sa vie en danger à des milliers de kilomètres de là ? L'Argentine était alors gouvernée par Pedro Eugenio Aramburu, le général responsable de la Revolución Libertadora (Révolution libératrice), en d'autres termes du coup d'État de 1955 contre Perón. Aramburu n'était qu'un dictateur de plus qui persécutait les péronistes, les emprisonnait ou les assassinait. Son sectarisme était même allé jusqu'à la promulgation d'une loi rendant illégales la propagande péroniste, l'évocation des noms d'Eva et Juan Perón, ainsi que la possession d'images, de symboles ou de sculptures, etc., les représentant. Cette persécution allait produire le premier durcissement du mouvement Montoneros naissant.

Ma mère tremblait pour son fils. Morte d'inquiétude, elle essayait pour la première fois de lui mettre une corde au cou, malgré ses vingt-huit ans. De son côté, Ernesto était accoutumé à ce que ma mère le soutienne en tout. Je suppose qu'il fut très surpris d'être admonesté si fermement. Je reproduis ici une partie de sa réponse car cette lettre essentielle a marqué un tournant dans notre vie :

> Je ne suis ni le Christ ni philanthrope, *vieja*, je suis même tout le contraire d'un Christ et la philanthropie me paraît une chose de [mot illisible], pour les causes auxquelles je crois, je lutte avec toutes les armes dont je dispose et j'essaie de laisser l'adversaire à terre plutôt

que de me laisser moi mettre en croix. En ce qui concerne la grève de la faim, tu te trompes complètement : on l'a entamée deux fois ; la première, ils ont libéré vingt et un des vingt-quatre détenus de notre groupe et la seconde, ils ont annoncé la libération de Fidel Castro, le leader du Mouvement, qui doit avoir lieu demain. Ainsi seules deux personnes, dont moi, resteront en prison. Je ne veux pas que tu penses, comme l'insinue Hilda, que les deux personnes en question sont sacrifiées, nous sommes simplement celles qui n'ont pas leurs papiers en règle, c'est la raison pour laquelle nous n'avons pas accès aux mêmes ressources que nos camarades. Mon intention est d'aller chercher asile dans le pays le plus proche, chose difficile à accomplir vue la réputation interaméricaine [*sic*] dont on m'a affublé, et d'attendre là-bas qu'on fasse appel à mes services. Je vous répète qu'il est probable que je ne puisse pas vous écrire pendant une période plus ou moins longue.

Ce qui m'atterre le plus est ton manque de compréhension et tes conseils sur la modération, l'égoïsme, etc., autrement dit les défauts les plus exécrables qu'un individu puisse avoir. Non seulement je ne suis pas modéré mais j'essaierai de ne jamais l'être et si je réalise un jour que l'appel sacré a fait place à une flamme débile, il ne me restera plus qu'à vomir sur ma propre merde. En ce qui concerne ton appel à un égoïsme modéré, c'est-à-dire à un individualisme vulgaire et poltron, et aux *vertus* de X [ami de la famille][3], je dois te dire que je me suis efforcé de le liquider en moi ; je ne parle pas précisément de ce type d'individualisme, inconnu et pusillanime, sinon de l'autre, bohème, indifférent aux autres et nourri d'un sentiment d'autosuffisance toxique pour la conscience, et non pas de ma propre force. Depuis ces journées passées en prison et à l'entraînement, je m'identifie complètement à mes compagnons de lutte… […] Une de tes graves erreurs est de croire que de la modération ou d'un « égoïsme modéré » sortent les grandes inventions et les chefs-d'œuvre. Les grandes œuvres ont besoin de passion et la révolution ne peut se faire sans grandes doses de passion et d'audace, qualités généralement présentes dans les groupes d'humains. Autre chose étrange que j'ai remarquée : tu répètes le nom de Tata Dieu, j'espère que ça ne veut pas dire que tu retournes à ta cage juvénile[4]. Je tiens aussi à te dire que la série de SOS que vous avez lancés ne sert strictement à rien. Petit [de

> Murat] a pris peur, Lezica s'est dérobé et a délivré un sermon à Hilda (contre ma volonté) sur les obligations de l'asile politique. Raúl Lynch s'est bien comporté, à distance, et Padilla Nerva a dit qu'il s'agit de ministères différents. Ils voulaient tous m'aider à condition que j'abjure mes idéaux ; je ne crois pas que tu préférerais un fils vivant et scélérat à un fils mort n'importe où mais en accomplissant ce qu'il considérait comme son devoir. […] De plus, il est certain qu'après m'être fait redresseur de torts à Cuba, je partirai ailleurs et il est non moins certain que je serais foutu si j'étais enfermé dans un bureau ou une clinique de maladies allergiques. Cela étant dit, il me semble que cette douleur, une douleur de mère qui semble te saisir dans la vieillesse et exige que ton fils reste vivant, est respectable et que j'ai l'obligation – et la forte envie – de la reconnaître pour ce qu'elle est, j'aimerais te voir, non seulement pour te consoler, mais aussi pour me consoler moi-même de mes inavouables et épisodiques nostalgies. *Vieja*, je t'embrasse et te promets ma présence s'il n'y a pas de nouveau. Ton fils, Le Che.

Cette lettre, que nous avons déchiffrée en famille, a convaincu mes parents qu'il n'y avait rien à faire sinon soutenir les décisions de mon frère. Nous connaissions sa détermination. Il allait suivre ce Fidel Castro que, du reste, ma mère commençait à admirer. Elle avait lu sa plaidoirie, bijou de lyrisme qui dénonçait la tyrannie de Fulgencio Batista et détaillait la misère du peuple cubain. Il était difficile d'y trouver à redire. Quant à Ernesto, il parlait de venir nous voir et nous nous accrochions à cette idée. En réalité, il n'est jamais revenu à Buenos Aires, sauf en août 1961 pour un passage éclair de quelques heures à la suite d'un séjour à Punta del Este. La famille entière, tante Beatriz comprise, le rejoignit alors à la station balnéaire uruguayenne à cette occasion. Ce fut la dernière fois que nous le vîmes. À l'époque, en 1961, Ernesto était ministre de l'Industrie du gouvernement cubain et nous n'avions aucune raison de croire qu'il pensait à se battre loin de Cuba. Une autre lettre à ma mère, datée de novembre 1956, soit trois mois après la précédente, était pourtant prémonitoire. Il écrivait : « Quand la maladie dont je souffre prend possession de vous, il me semble qu'elle va en s'exacerbant avec le temps et qu'elle ne lâche prise que dans la tombe. » Cette maladie était son désir résurgent, ou plutôt son besoin, d'aller combattre l'injustice.

Peu après avoir posté la lettre du 15 juillet 1956, Ernesto s'embarqua avec quatre-vingt-un hommes (dont Fidel et Raúl Castro, Camilo Cienfuegos, Juan Almeida, Ramiro Valdés) sur le *Granma*, le vieux yacht de dix-huit mètres acheté par Fidel pour quinze mille dollars quelques semaines plus tôt. La traversée, entamée tous feux éteints dans le port mexicain de Tuxpan dans la nuit du 25 novembre, fut une odyssée de dix jours. Un terrible mal de mer saisit immédiatement ces hommes endurcis. Le mieux est de laisser Ernesto raconter : « La fouille frénétique pour retrouver nos médicaments antihistaminiques dans nos affaires a commencé derechef ; nous avons chanté l'hymne national cubain, puis celui du Mouvement du 26 juillet pendant peut-être un total de cinq minutes et, juste après, le bateau a présenté un aspect ridiculement tragique, peuplé d'hommes qui se tenaient le ventre et dont les visages reflétaient l'angoisse. Certains avec la tête dans un seau et d'autres échoués dans les positions les plus étranges, immobiles avec les vêtements couverts de vomi[5]. » Au bout de quatre ou cinq jours, les vivres vinrent à manquer.

Le *Granma* aborda Cuba le 5 décembre avec à son bord des hommes extrêmement affaiblis. Le débarquement sur la plage de Las Coloradas tourna immédiatement au désastre. L'embarcation avait été repérée en approchant l'île et l'armée de Batista était prête à la recevoir avec son artillerie *made in USA*. Aussi, à peine les hommes de Fidel posèrent-ils un pied à terre que l'aviation les mitrailla, tuant soixante-dix des quatre-vingt-deux combattants embarqués au Mexique. Il ne restait que douze combattants et sept fusils pour affronter trente mille soldats et un armement ultra-sophistiqué comprenant des tanks, des canons, des avions, etc. Et pourtant, cette troupe famélique allait vaincre le féroce Fulgencio Batista. Ernesto expliquerait plus tard au journaliste argentin Jorge Ricardo Masetti, premier compatriote à l'avoir interviewé dans la Sierra Maestra, que le mouvement devait sa victoire à l'inébranlable foi de Fidel : « C'était un homme extraordinaire. Les choses les plus impossibles étaient précisément celles qu'il affrontait et résolvait. Il avait une confiance exceptionnelle dans le fait qu'une fois qu'il s'embarquerait pour Cuba, il y arriverait. Qu'une fois arrivé, il se battrait. Et qu'une fois qu'il se battrait, il vaincrait. » Alors que tant de ses hommes venaient d'être abattus et que l'armée cubaine continuait de mitrailler, Fidel s'était

exclamé : « Écoutez comment ils tirent. Ils sont terrorisés. Ils ont peur de nous parce qu'ils savent que nous allons en finir avec eux ! » Prémonition ou assurance, nul ne le saura jamais.

Au milieu de la déroute et du carnage, Ernesto se trouva confronté à un dilemme. Un compagnon porteur d'une boîte de munitions était tombé au combat, à ses pieds. Ernesto transportait une mallette de secours. À cet instant, il dut choisir entre les deux boîtes car il ne pouvait porter les deux. « Ou je suis médecin, ou je suis combattant », se dit-il (il raconta l'anecdote dans une lettre à ma mère). Il saisit la boîte de munitions et la glissa sous sa chemise. Quelques minutes plus tard, une balle l'atteignit à la poitrine. Il fut sauvé par la boîte et blessé au cou. Une autre fois, une balle perça sa joue pour sortir derrière son oreille.

La nouvelle du débarquement à Cuba ne nous parvint pas immédiatement, mais dès que les journaux s'en firent l'écho, le cauchemar commença pour nous. Nous ne savions même pas qu'il s'était embarqué ! Il nous avait parlé de son engagement avec Fidel Castro sans divulguer les détails de leur plan : il savait que les services de renseignements mexicains lisaient son courrier.

La presse argentine s'intéressa tout de suite au « jeune médecin argentin révolutionnaire ». Et pour la première fois, la nouvelle de la mort d'Ernesto fut annoncée en décembre dans *La Prensa*, un quotidien de droite. « Parmi les morts de ce combat, disait l'article, se trouvait le docteur Ernesto Guevara de la Serna. » Ce jour-là, mon père arriva à l'improviste à la maison. Il avait l'air fiévreux et consterné, ce qui m'alarma. Ma mère était absorbée dans une partie de solitaire. Mon père resta un moment planté là, sans rien dire. Il n'arrivait visiblement pas à lui donner la nouvelle. Ma mère finit par lever la tête et en le voyant, demanda aussitôt : « Que se passe-t-il ? Mon père répondit : Je suis sûr que ce n'est pas vrai. – Ernesto ? » s'écria-t-elle. En une seconde, elle était devenue livide. Il n'eut pas besoin d'en dire plus. Elle se leva d'un bond, lui prit le journal des mains et, après avoir lu le titre, se précipita sur le téléphone pour appeler l'Associated Press. L'agence ne savait rien de plus. Ma mère était abattue. Le téléphone se mit à sonner sans interruption. La famille et les amis voulaient savoir si c'était vrai, si nous avions des nouvelles. Les journaux du monde entier avaient annoncé l'anéantissement du groupe de Fidel Castro. Ils ne faisaient que répéter les mensonges de

Batista. Pour nous, c'était l'horreur pure. Une fois de plus, mon père mit son réseau de relations en branle.

Tandis que nous attendions nerveusement des nouvelles de l'ambassade argentine à La Havane, une lettre d'Ernesto envoyée du Mexique avant son départ nous parvint. Elle annonçait sa décision irrévocable de lutter pour l'indépendance de Cuba. Nous étions désemparés, ne sachant que penser. Était-il vivant ou mort ? L'incertitude était atroce. Et puis le 31 décembre, alors que nous étions tous réunis rue Aráoz, une enveloppe apparut sous la porte. Le cachet de la poste indiquait « Manzanillo, Cuba ». C'était un mot très court d'Ernesto qui disait simplement : « Chers *viejos*, je vais parfaitement bien, je n'en ai dépensé que deux et il m'en reste cinq [il parle de ses vies]. Je continue de faire le même travail, les nouvelles sont et vont continuer d'être sporadiques, mais soyez certains que Dieu est argentin. Une grande embrassade à tous. Teté[6]. » La joie que nous avons ressentie à ce moment-là ! La soirée tourna à la fête, une fête mémorable.

Après cet épisode, la presse internationale annoncera sa mort à cinq reprises. Les journaux argentins se faisaient les porte-voix du régime de Batista. Ils racontaient mensonge sur mensonge, par exemple que les *guajiros* (paysans cubains) s'opposaient à la révolution, que l'armée du dictateur avait neutralisé les membres du Mouvement du 26 juillet, etc. La désinformation fonctionnait à plein régime. La réalité était tout autre. Les *guarijos* présentaient leurs candidatures au Mouvement par milliers. S'ils ne pouvaient grossir les rangs de la guérilla, c'est qu'elle n'avait pas d'armes à leur donner. Pourtant, ses troupes enflaient au fur et à mesure que l'Ejercito Rebelde arrivait à organiser des sabotages et tendre des embuscades pour s'approprier l'arsenal de l'ennemi. Tandis que Batista était occupé à désinformer, l'armée révolutionnaire se structurait et s'organisait dans la Sierra Maestra. Au cours des mois, Ernesto allait non seulement combattre, mais fonder des écoles, des hôpitaux de campagne, des boulangeries, une fabrique de bombes et une autre de chaussures. Il allait en outre monter une radio et créer un journal, le *Cubano Libre*, diffusé grâce à un vieux photocopieur, dans lequel il signait ses articles « le Franc-tireur ». Il y appliquait déjà les principes déontologiques qu'il formulera plus tard comme suit : « Tout ce que nous demandons, c'est que le narrateur soit sincère ; que jamais, pour clarifier une position personnelle ou faire croire qu'il s'est trouvé en tel ou tel lieu, il ne dise quelque chose de faux ; nous demandons qu'après avoir écrit quelques

pages selon ses possibilités, son niveau d'instruction, son talent, le narrateur se livre à une autocritique aussi sérieuse que possible pour rayer tous les mots qui ne se rapporteraient pas à un fait strictement véridique, ou sur la véracité duquel il n'aurait pas une certitude totale. » Comme s'il n'était pas déjà assez occupé, Ernesto alphabétisait les paysans, les instruisait, écoutait patiemment leurs doléances et les soignait. Il avait même supervisé la construction d'une piste d'atterrissage pour les avions qui transportaient des armes pour la révolution. Il semblait avoir le don d'ubiquité : il était partout à la fois et réglait simultanément des problèmes multiples et variés.

Le Che fut le premier des combattants de l'Ejercito Rebelde à être nommé *Comandante* par Fidel, avant même Raúl. La célèbre guérillera Celia Sanchez cousit la fameuse étoile rouge sur son béret.

Les nouvelles de sa mort nous laminaient – et si elles étaient vraies ? – mais elles étaient à chaque fois démenties. Nous essayions d'y faire de moins en moins attention et restions à l'affût de la moindre info positive. La plus rassurante nous parvint fin février 1957 sous la forme d'une série d'articles publiés dans le *New York Times*. Le journaliste américain Herbert Matthews avait rencontré Fidel dans la Sierra Maestra. Son reportage, publié sur trois jours, eut un énorme impact et remit les pendules à l'heure. Castro n'était pas un fou furieux démoralisé prêt à déposer les armes, mais tout le contraire. Ce n'était pas davantage un communiste, mais un patriote cubain qui voulait débarrasser son pays d'un tyran sanguinaire qui le terrorisait. L'armée révolutionnaire de Castro était organisée, déterminée et grandissante. C'est une cousine de ma mère en villégiature à New York qui nous appela pour signaler le reportage. Sa lecture fut pour nous l'occasion de faire une nouvelle fête à la maison. Quelques jours plus tard, cette même cousine nous rappela pour nous dire que, cette fois, elle avait vu Ernesto à la télévision, dans un reportage de CBS, en uniforme, barbu, très souriant et absolument confiant en la victoire de l'Ejercito Rebelde ! Après les indicibles tourments, nous étions en pleine euphorie.

Un an plus tard, ce fut au tour de Jorge Ricardo Masetti de se rendre dans la Sierra Maestra, dépêché par Radio El Mundo, une antenne argentine. Lorsqu'il arriva au campement du Che après d'éreintantes et périlleuses journées de marche dans les montagnes[7], il eut cette vision de mon frère, qu'il raconta plus tard dans son reportage : « Il est arrivé à dos

de mule, les jambes pendantes, le dos voûté, les guiboles prolongées d'un Beretta et d'un fusil à longue-vue télescopique, qui paraissaient ainsi deux poteaux soutenant un corps apparemment longiligne. Quand la mule s'est approchée, j'ai pu voir que de la ceinture pendaient une cartouchière de cuir remplie de cartouches, et un pistolet. Des poches de la chemise dépassaient deux magazines, du cou pendait un appareil photo et du menton quelques poils qui voulaient être une barbe. […] Le célèbre Che Guevara me paraissait un jeune homme argentin typique de la classe moyenne. »

Radio Rebelde, la station radiophonique installée en haut d'une colline dans le maquis, permit à Masetti de diffuser ses reportages et interviews. Après un long séjour clandestin dans la Sierra Maestra, il envoya ses enregistrements exclusifs en Argentine. Malheureusement, de retour à La Havane, il apprit qu'ils n'étaient jamais arrivés. Il repartit donc vers la Sierra Maestra dans des conditions plus difficiles encore que la première fois et y retrouva Fidel et le Che, qui semblaient ravis de le revoir. Ils avaient sympathisé. Ses reportages furent finalement diffusés en quatre épisodes. C'était la première fois que l'Argentine entendait la voix du Che et obtenait un témoignage direct de la révolution cubaine.

De retour à Buenos Aires, Masetti vint immédiatement nous rendre visite. Ce qu'il nous raconta nous redonna joie et espoir. Il nous remit des cassettes enregistrées pour nous par Ernesto. Entendre sa voix après de si longs mois fut un plaisir et un soulagement énormes.

Jorge devint non seulement un ami proche de la famille, mais un disciple d'Ernesto. Côtoyer Fidel, le Che et les autres guérilleros, entendre leurs arguments en faveur de la révolution et voir les atrocités commises par Batista avait tellement remué sa conscience qu'après avoir fondé l'agence Prensa Latina avec Ernesto – avec l'objectif de diffuser des informations fiables et honnêtes pour contrer la propagande yankee qui sévissait dans les pays d'Amérique latine – il abandonna la profession de journaliste pour devenir révolutionnaire. Il combattit d'abord en Algérie pour le FLN puis dans la province argentine de Salta sous le nom de guerre Comandante Segundo. Sa mission fut d'y préparer la venue du Che et l'expansion de la révolution sur le continent. Il disparut le 21 avril 1964. Masetti est l'auteur du meilleur récit jamais écrit sur l'Ejercito Rebelde[8].

L'armée révolutionnaire fermement implantée dans la Sierra Maestra, Ernesto réussit à nous donner des signes de vie quoique sporadiques. Il nous rassurait en affirmant que les choses se stabilisaient. En apprenant l'existence de Radio Rebelde, mes parents avaient immédiatement acheté une radio équipée d'une énorme antenne capable de capter les ondes courtes sur lesquelles étaient diffusés les nouvelles de la révolution et les démentis aux mensonges de Batista.

Après avoir entendu la nouvelle de la mort d'Ernesto une fois de plus, nous fûmes un jour réconfortés par un message de Radio Rebelde qui annonçait : « Pour rassurer ses parents en Amérique du sud ainsi que la population cubaine, nous tenons à vous assurer qu'Ernesto Guevara est non seulement bien vivant, en première ligne, mais qu'il s'apprête à conquérir la ville de Santa Clara. »

D'autres journalistes, comme l'Uruguayen Carlos María Gutiérrez, venaient maintenant nous rendre visite. La rue Aráoz était devenue le passage obligé des reporters. Ils venaient à la demande d'Ernesto, qui souhaitait nous tranquilliser, mais ils commençaient également à s'intéresser à nous. D'où venait ce Che, qui étaient ses parents, ses frères et sœurs, ses cousins, ses oncles et tantes ? Un jour, ma mère confia à Gutiérrez, qui venait de lui raconter que le sac à dos d'Ernesto était rempli de livres et qu'il déclamait des poèmes de León Felipe du matin au soir, que deux choses l'empêchaient essentiellement de dormir : « La possibilité qu'ils le tuent et la certitude qu'il va tuer[9]. »

Les journalistes n'étaient pas les seuls à s'intéresser à nous. Mes parents avaient formé un comité de soutien à l'Ejercito Rebelde. La maison était ainsi devenue un centre révolutionnaire improvisé. Vers cette époque, mon père fut approché par un journaliste américain, un certain Jules Dubois, qui se posait en directeur de la revue *Diario de las Américas* basée en Floride, et prétendait soutenir la révolution. Dubois faisait de fréquents allers-retours entre Miami et Buenos Aires. Il ne manquait jamais d'appeler mon père et lui donnait rendez-vous dans des cafés lorsqu'il était dans la capitale. Il posait des questions sur Ernesto, sous couvert de vouloir le protéger. L'info qui semblait lui tenir le plus à cœur était de savoir où pouvait bien se trouver Ernesto dans la Sierra Maestra. Devant son insistance, mon père finit par le soupçonner d'être un agent de la CIA et rompit tout lien avec lui. Nous étions vulnérables. Le général Pedro Aramburu – et sa Révolution libératrice évoquée plus haut – était au

pouvoir. Il avait formé un gouvernement militaire et déclenché la répression mais ce n'était pas un ami des révolutionnaires cubains.

Début juin 1958, Ernesto nous appela brièvement *via* Radio Rebelde. Cet appel fut providentiel pour ma mère. Elle était très seule, très triste, très inquiète pour lui. Peu après, elle lui écrivit une longue lettre, je ne sais à quelle adresse. Sans doute l'avait-elle confiée à un journaliste en partance pour Cuba. J'en reproduis les extraits les plus touchants :

> Tete mon chéri,
>
> J'ai été profondément émue d'entendre ta voix au téléphone après si longtemps. Je ne l'ai pas reconnue. Tu paraissais une autre personne. Peut-être que la ligne était mauvaise ou que ta voix a changé. Ce n'est que quand tu as dit « *vieja* » que j'ai retrouvé le timbre du passé. Les nouvelles que tu m'as données sont merveilleuses. […] Ana a épousé Petit[10] le 2 avril et est partie à Vienne… Sergio leur a offert le billet d'avion. Ils pensent travailler là-bas pour gagner leur vie et profiter du voyage.
>
> Il semble qu'un bébé soit en gestation et il sera argentin.
>
> Quelle tristesse de voir mes enfants partir ! Leur départ a laissé un tel vide dans la maison. Tu sais à quel point Ana est papillonnante et bruyante. Celia est restée, elle s'est transformée en petite souris silencieuse, compréhensive en outre, depuis le départ de sa sœur.
>
> Roberto a deux petites filles blondes adorables de deux ans et un an. Il attend un héritier pour le mois d'août. Il travaille dur et bien pour entretenir sa famille nombreuse. Tu sais comme il est capable et fonceur. Il a l'air heureux…
>
> Celia vient de gagner un prix très important avec Luis Rodríguez Algarañaz, son mari, et Petit ; entre eux trois ils ont gagné deux ou trois millions de pesos. Il est certain que nos voyageurs de Vienne vont devoir revenir travailler ici. C'est une chance pour moi car je me sens perdue sans ma couvée.
>
> Je suis pétrie d'orgueil d'avoir des enfants si talentueux.
>
> Juan Martin, bien sûr, a de grands pieds : ce n'est pas qu'il soit grand, il continue d'être aussi petit que ses frères et sœurs, et il est devenu un adolescent vraiment charmant. Il attaque la vie à pleines dents et elle ne va pas l'abîmer. Les choses lui arrivent naturellement

et il les reçoit avec la même simplicité. Il est affectueux et sensible. Il a une voix comique qui me rappelle Roberto et une intelligence pénétrante, mais il n'a pas comme toi et Celia l'aiguillon de la curiosité. Je crois qu'il va être l'un de ceux qui s'envolent à peine ont-ils des ailes, il y a peu de jeunes gens qui, comme lui, ont une telle envie de découvrir de nouveaux horizons. Jusque-là, il sera mon compagnon.[…]

Quant à moi, je continue sur la même voie. Avec quelques années de plus et une peine qui n'est plus aussi vive mais qui s'est transformée en tristesse chronique, interrompue de temps à autre par de grandes satisfactions.

Le prix décerné à Celia en a été une, le retour de la patrie en sera une autre, entendre ta voix en a été une bien grande. Je suis devenue très solitaire.

Je ne sais pas comment t'écrire, ni que te dire, j'ai perdu l'habitude.

Je n'ai pas encore reçu l'héritage. Nous voulons à nouveau construire, nos plans ont été approuvés, mais nous devrons attendre encore un peu : les procès relatifs aux expulsions ont été interrompus. Heureusement que cet hiver a été plutôt clément jusqu'à maintenant. Nous allons devoir supporter cette vieille, froide et inconfortable maison encore quelques temps.

À ce propos, nous avons un nouvel occupant… Il est entré dans la maison de son propre chef sans y être invité… Les choses se sont sérieusement compliquées quand Juan Martin est rentré. Avec une grande autorité, j'ai annoncé : « En aucun cas je n'accepterai un chien ici. Emmène-le ailleurs, Juan Martin. » Cela fait une semaine que le chien dort dans la cuisine. Juan Martin l'appelle *Negrita*.[…]

Les travaux de la maison m'épuisent. Cela fait déjà longtemps que je suis ma propre cuisinière et tu sais à quel point je déteste les tâches ménagères.

La cuisine est mon quartier général et j'y passe le plus clair de mon temps.

Avec ton père, nous avons eu une énorme engueulade et du coup, il ne passe plus une tête à la maison…

Le 2 janvier 1959, Radio Rebelde annonça la victoire de Fidel Castro. Ernesto était sain et sauf à La Havane. Mon frère, « l'aventurier

argentin », comme ils l'appelaient, devint instantanément un héros national pour son pays. Pour notre famille, les avis furent tout de suite partagés.

---

1. Province du sud de l'île.
2. Le mariage est fêté le 18 août 1955 à Tepotzotlán.
3. Son identité a été masquée dès la première publication de cette lettre.
4. Il fait sûrement allusion au couvent du Sacré-Cœur où ma mère a passé son adolescence.
5. GUEVARA Lynch Ernesto, *Aquí va un soldado de América*, Plaza Janés, 2000.
6. Surnom connu uniquement de la famille.
7. Le régime de Batista assassinait les journalistes qui couvraient la guérilla.
8. MASETTI Jorge Ricardo, *Los que luchan y los que lloran*, Nuestra America, 2006.
9. CONSTENLA Julia, *Che Guevara La vida en juego*, Edhasa, 2006.
10. Surnom de Fernando Chaves, qui a reçu ce surnom en raison de sa petite taille.

Retour à Buenos Aires

Il y a eu un avant et un après le Che, un avant et un après la révolution cubaine, pour l'Amérique latine et pour nous. Au retour de Cuba, ma mère retrouva son énergie militante. Ce qu'elle avait observé dans l'île l'avait enchantée. Son fils était sorti sain et sauf de la Sierra Maestra auréolé de gloire, elle pouvait enfin se détendre et profiter de la victoire et de la paix. À peine délivrée de sa longue dépression, elle forma un comité de soutien du Mouvement du 26 de juillet et en devint l'un des membres les plus actifs. Elle était désormais passionnée, et même consumée, par les événements cubains.

Mon propre militantisme s'était consolidé pendant mon séjour dans l'île. Ma mère et moi avions été les premiers à accompagner mon frère dans son parcours politique de manière inconditionnelle. Il n'avait pas été facile pour ma mère de digérer qu'il ne reprendrait jamais sa carrière de médecin et qu'il ne reviendrait pas en Argentine. Mais à partir du moment où elle accepta la réalité, elle se consacra à le défendre. Elle abandonna une fois pour toutes ses parties de solitaire et se mit à disserter sur la révolution cubaine et ses objectifs. Elle publia une série de quatre articles titrés : « Cuba por dentro » (Cuba de l'intérieur), « La tierra para el guajiro » (la terre pour le paysan), « Vivienda para todos » (Logements pour tous) et « Desarrollo industrial » (développement industriel) dans le magazine argentin *La Vanguardia*. Elle y racontait son émerveillement de voir tant de jeunes dirigeants travailler inlassablement pour le bien commun : « Si les guérilleros ont appris à se battre en se battant, aujourd'hui ils apprennent à gouverner en gouvernant. Chacun d'eux a découvert en lui/elle des ressources insoupçonnées, qui sont montées à la surface depuis le fond dormant de leur personnalité, des ressources qui les ont rendus capables de remplir les tâches les plus diverses. »

Elle ne s'arrêta pas là. Lorsque le vice-président Alejandro Goméz démissionna du gouvernement Arturo Frondizi pour former le Movimiento nacional de defensa del petróleo y la energía (Mouvement national de défense du pétrole et de l'énergie) avec l'objectif d'empêcher les puissances étrangères d'exploiter nos ressources, elle commença à militer pour cette organisation. Quand l'intellectuel et fondateur de la revue *Contorno,* Ismael Viñas, lança son propre Movimiento de Liberación nacional (Mouvement de libération nationale), elle fut la première à le soutenir. Elle était passée d'un immobilisme morbide à une activité politique frénétique. Au cours des deux années suivantes, elle ira deux fois à Cuba pour de longues périodes de cinq mois. Le reste du temps, elle allait et venait entre l'Argentine et l'étranger pour donner des conférences sur la révolution cubaine, qui avait trouvé en elle sa porte-parole la plus dévouée.

Malgré mon refus de faire des études supérieures, je me suis inscrit en fac de journalisme. Ma mère avait insisté. Ernesto aussi et j'avais donc cédé. J'ai abandonné au bout d'un an. Je voulais être prolétaire et je le suis devenu. J'ai trouvé un emploi de camionneur.

Mon père, lui, continuait de vivre dans une autre dimension. Il persévérait dans ses entreprises mercantiles. Grâce au diplôme d'architecte de Celia, il a décroché un contrat pour construire une HLM à Buenos Aires, un énorme immeuble destiné à des employés municipaux. L'immeuble existe toujours. Il est au coin des avenues Rivadabia et Donisetti. Pendant deux ans, miracle, il a eu de l'argent.

Emporté par l'élan de ma mère et l'exemple d'Ernesto, je me suis mis à militer activement. La question que se posaient alors déjà les partis de gauche était de savoir s'ils devaient prendre les armes pour défendre leurs idéaux. Ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord. La révolution cubaine était responsable de cette rupture. Elle avait divisé les eaux. Ma mère et moi étions pour la lutte armée. Ernesto nous avait convaincus. Il nous avait déclaré que la seule possibilité était de se battre et « qu'il fallait continuer à se battre, car c'est la seule manière de gagner ». Mon père y était opposé.

Si nous étions fiers de la renommée d'Ernesto et de ses exploits, elle n'était pas sans conséquences pour nous. C'était une époque problématique – du reste, quelle époque n'a pas été problématique en

Argentine ? Mes parents avaient cessé d'être de simples Guevara Lynch de la Serna, pour devenir les parents du Che. Un fossé s'était creusé au sein de la famille. La révolution cubaine avait au départ paru bien sympathique. Mais au fur et à mesure de son virage à gauche, des proches ont commencé à manifester leur opposition, malgré la grande tendresse qu'ils éprouvaient pour Ernesto. Une chose, cependant, faisait l'unanimité : l'exemplaire probité du Che. *Ponia el cuerpo*, autrement dit, il avait prouvé qu'il était prêt à mourir pour ses idéaux. Sa bravoure avait forcé le respect de tous, y compris de ses détracteurs. Cependant, si tous les membres de la famille sans exception s'étaient vantés de leur parenté quand il était devenu un héros aux proportions mythiques, il n'en était plus de même dans les années 60. D'une part parce que le Che était soupçonné de communisme, d'autre part parce que le simple fait de le connaître était devenu risqué. Les poltrons et les traditionalistes parlaient mal de lui, le critiquaient. Deux sœurs de mon père, Suzana et Marta, étaient particulièrement virulentes. Pas une seule parole généreuse ne sortait jamais de leur bouche. Tout ce qu'elles disaient était hostile. Elles avaient bien entendu épousé des hommes puissants. Le mari de Marta était un grand chirurgien. Je ne sais plus ce que faisait celui de Suzana. Quand ma mère est morte, Marta eu le culot de se présenter à la veillée funèbre. C'était une période très dure pour nous. Nous ignorions où était Ernesto et ma mère s'était éteinte dans l'angoisse. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait là et l'ai invitée à partir immédiatement. Les Guevara étaient réactionnaires, sauf peut-être mes tantes Beatriz et Maria Luisa. Ma grand-mère avait pourtant été une femme anticonformiste. La plus grande ironie ? L'ambassadeur argentin en poste à Cuba quand le Che était entré victorieux à La Havane était le cousin germain de mon père, mentionné plus haut, Raúl Guevara Lynch, celui qui nous avait aidés à avoir des nouvelles d'Ernesto, c'est cet homme en personne qui avait signé l'acte de naissance d'Ernesto. Et ce n'était pas un sympathisant de la révolution !

Le vide s'est fait autour de nous. Du côté des de la Serna, mon oncle Jorge est resté fidèle et attentif. Mais aucun de ses enfants ne venait plus chez nous. Mon oncle Córdova Iturburú et ma tante Carmen de la Serna nous ont gardé leur amitié, mais Cayetano se consacrait maintenant presque exclusivement à la poésie et à la critique d'art.

À Cuba, Fidel, Ernesto, Raúl, Camilo et les autres tentaient d'asseoir la révolution et d'organiser leur gouvernement. Tout était évidemment à faire. La tâche était titanesque. L'une des plus grosses difficultés était l'hostilité des États-Unis. Fidel déclara être favorable à une entente cordiale avec son puissant voisin. Il n'était pas communiste. Sa révolution était avant tout patriotique et nationale. Elle n'avait pas de vocation internationale. Cependant, ses déclarations ne parvinrent pas à calmer les impérialistes. Le sanguinaire Batista avait été leur homme, leur pantin. Et ils n'appréciaient pas qu'on éjecte leurs hommes. Eux seuls avaient le droit de faire et défaire des gouvernements, particulièrement en Amérique latine où ils avaient une longue tradition d'oppression et d'opposition à la démocratie.

La première attaque frontale survint le 4 mars 1960. Sa cible ? *La Couvre*, un navire français ancré dans le port de La Havane qui transportait des munitions belges en provenance d'Anvers. L'explosion causa la mort de soixante-seize innocents. Fidel y vit l'œuvre de la CIA. Il dénonça les États-Unis. Les hostilités entre la grande puissance et la petite île sans défense étaient donc déclarées. Avant de fuir, Batista avait vidé la Banque nationale de Cuba et déposé 424 millions de dollars dans des banques américaines, somme qui n'a jamais été restituée au peuple cubain. Les coffres du pays étaient donc vides. Dirigée par Ernesto, la BNC sollicita un emprunt pour soutenir la monnaie cubaine. Il fut refusé par le Conseil national de sécurité des États-Unis. Fidel décida alors d'accélérer la réforme agraire et de mettre en place des mesures sociales. Il nationalisa toute propriété de plus de 420 hectares pour les redistribuer aux paysans, aux locataires et aux sans-terre. Il nationalisa également tous les actifs étrangers et expropria les compagnies américaines. À partir de ce moment, le gouvernement de Dwight Eisenhower n'eut de cesse d'entraver la marche de la révolution cubaine. Il riposta avec des mesures économiques, commençant par une réduction drastique des importations de sucre cubain, puis par un embargo partiel en octobre 1960 et enfin par un embargo total en février 1962. Or le sucre était un élément central de l'économie cubaine.

En août 1961, le Che fit l'analyse suivante de la situation dans un article publié dans une revue – qui n'existe plus – du ministère de l'Industrie :

Naturellement, il n'existe pas de pouvoir militaire capable de contrarier les Nord-Américains sur le continent américain ; ce qui les inquiète est l'apparition soudaine de pouvoirs populaires et la possibilité que ces pouvoirs acquièrent une telle force qu'ils puissent se permettre, comme dans le cas de Cuba, de défier leurs ordres et d'appliquer une politique économique et sociale dont les USA perdraient le contrôle ; logiquement, ils n'admettent pas davantage une politique extérieure qui échappe à leur contrôle. C'est la raison pour laquelle les impérialistes cherchent de nouveaux alliés, de nouveaux soutiens, mais sans renoncer aux vieilles méthodes de domination économique et politique.

L'alliance de l'impérialisme yankee avec les bourgeoisies locales signifie, sur le terrain économique, que les « nouvelles » méthodes d'exploitation des peuples latino-américains consistent, simplement, à transférer les capitaux nationaux provenant de la terre à des industries complémentaires de celles des États-Unis, ou en remplaçant les produits de consommation importés par d'autres produits nationaux dépendant de la technologie et des matières premières nord-américaines.

Il y a une autre formule selon laquelle la bourgeoisie nationale s'allie avec les intérêts étrangers ; ensemble, ils créent dans le pays en question de nouvelles industries, obtiennent pour ces industries des avantages tarifaires qui permettent d'exclure entièrement les compétences d'autres pays impérialistes ; les profits ainsi obtenus peuvent sortir du pays protégés par des réglementations avantageuses en matières d'échanges.

Moyennant ce système d'exploitation, nouveau et plus intelligent, le pays « nationaliste » se charge de protéger les intérêts des États-Unis, promulguant des tarifs préférentiels permettant de générer d'autres profits (que les mêmes États-Unis re-exporteront chez eux). Naturellement, les prix de vente des articles, sans rapport avec leur qualité, sont fixés par les monopoles.

Fidel Castro n'eut d'autre alternative que de signer un accord commercial avec l'URSS. Cuba avait besoin d'un allié. Les États-Unis refusèrent toutes les propositions. Les relations diplomatiques entre les deux pays furent définitivement rompues. Ernesto était alors ministre de

l'Industrie. Il travaillait d'arrache-pied dans le bureau monastique d'un immeuble que le journaliste Rogelio García Lupo a bien plus tard décrit ainsi : « Son bureau était dans un immeuble de quatorze étages encore en construction. […] Les murs, en béton brut, suaintaient et notre rencontre se déroula dans un climat d'intimité qui ne pouvait s'expliquer, au milieu de cette situation politique si dangereuse, que par la confiance que le nom de Tita Infante sembla inspirer au Che à peine fut-il prononcé par son frère Carlos Infante. J'ai presque tout oublié de la rencontre mais je me souviens du maté passant des mains de Guevara à celles de Carlos, et d'une carte Bemporad de la République argentine ornant l'un des murs nus, sans aucune décoration, des murs prêts à s'effondrer et que l'on imagine mal comme paysage quotidien[1]. » La routine, la bureaucratie et l'atmosphère étouffante dans laquelle il devait mettre en marche la révolution semblaient effectivement peser à Ernesto. Lors d'un voyage officiel en Algérie en 1963, il écrivit à ma tante Beatriz : « Depuis Thèbes, première capitale du rêve, ce poète qui n'écrit pas de poésie et s'est converti en digne bureaucrate au ventre respectable et aux habitudes si sédentaires qu'il marche nimbé de nostalgie, de pantoufles, et de gosses, t'envoie un souvenir. »

En 1960, mon cousin Guillermo Moore de la Serna fut approché par le groupe FIAT-Someca qui venait de s'installer en Argentine. Guillermo était propriétaire terrien. Il était aussi ingénieur agronome et partageait ses activités entre l'Argentine et le Nicaragua. Il venait d'obtenir son brevet de pilote. Ernesto et lui avaient passé de nombreux étés ensemble à Galarza dans leur jeunesse, chez mon oncle Ernesto Moore et ma tante Hedelmira. Le groupe FIAT-Someca était alors représenté par Aurelio Peccei, le P.-D.G. du groupe Italo-consult, un pool d'entreprises italiennes installées en Argentine. Lorsqu'il apprit que Guillermo était sur le point d'acheter un avion aux États-Unis, Peccei lui dit : « Puisque tu peux voler, pourquoi ne passes-tu pas voir ton cousin à Cuba au retour ? » Guillermo comprit que la mission qu'on voulait lui confier était de convaincre Ernesto de combler le vide laissé par la rupture avec les États-Unis en s'alliant à l'Europe plutôt qu'à l'Union soviétique. Il contacta Ernesto pour l'informer de son prochain passage à Cuba. En apprenant qu'il comptait venir avec un avion immatriculé aux USA, Ernesto s'exclama : « Tu ne peux pas venir avec cet avion, ils vont te descendre ! » Il ne faut

pas oublier que Camilo Cienfuegos était mort dans un mystérieux accident d'avion non élucidé le 28 octobre 1959 et Ernesto se méfiait désormais de ce moyen de transport. Guillermo s'embarqua donc à bord d'un vol commercial. Il se trouvait que ma mère était justement à La Havane à ce moment-là. La perspective d'accueillir son neveu et de lui servir de guide la ravissait. Guillermo visita Cuba avec l'œil affûté d'un ingénieur agronome. Ce qu'il vit ne lui plut guère, il anticipa un désastre. D'énormes portions de terre étaient en friche, elles avaient été abandonnées par les propriétaires terriens. Quand il s'en ouvrit à Ernesto, le Che lui répondit : « Qu'ils partent. Ceci est une révolution. Et dis à tes amis que c'est trop tard pour l'Europe. Les dés sont déjà jetés. »

Guillermo resta deux semaines à Cuba. De retour à Buenos Aires, il nous raconta qu'Ernesto vivait dans une maison très simple avec Aleida, qu'elle était terriblement jalouse et possessive, particulièrement de ceux qui avaient été proches de son mari avant elle, qu'il était donc parfois difficile d'approcher Ernesto ; qu'il travaillait beaucoup, ne portait plus qu'un uniforme vert olive impeccable et parfaitement repassé, ce qui lui avait paru amusant en regard des tenues vestimentaires de sa jeunesse ; qu'il se levait vers 9 heures du matin et buvait un grand café noir ; que le soir venu, il jouait souvent aux échecs, aimait manger du flan, son dessert préféré, boire du vin coupé avec de l'eau – une coutume argentine de l'époque – et prendre des bains pour se détendre ; et que ce qui l'avait le plus intéressé quand il était avec Guillermo avait été de le faire parler de la famille et de l'Argentine. Cela faisait maintenant sept ans qu'il n'y était pas retourné.

La jalousie d'Aleida était probablement justifiée. Le Che était très courtisé. Des personnalités venaient du monde entier pour le rencontrer, du couple Simone de Beauvoir-Jean-Paul Sartre en passant par l'acteur Gérard Philipe, le journaliste du *New York Times* Herbert Matthews et une armée de femmes séduisantes qui accouraient sous divers prétextes à La Havane pour s'entretenir avec le beau révolutionnaire.

Tandis que le jeune gouvernement cubain se débattait avec les États-Unis, l'activisme politique de ma mère et ses séjours à La Havane ne passaient pas inaperçus en Argentine. Nous étions désormais fichés comme communistes. Le passage chez nous de Fidel Castro, venu assister à la Conférence des vingt et un en mai 1960, n'arrangea rien. Fidel

connaissait et appréciait beaucoup ma mère. Il en parlait à son entourage comme d'une femme exceptionnelle, intelligente et cultivée. De son côté, ma mère l'admirait. Nous l'admirions tous. Qu'on partage ou non ses idées, c'est un homme extraordinaire, absolument génial. Qui aurait pensé à l'époque qu'il résisterait aux États-Unis pendant cinquante-quatre ans, sans que cette grande puissance ne parvienne à lui tordre le bras !

Bref, par amitié pour Ernesto et par courtoisie envers ma mère, il nous avait annoncé sa visite quelques jours auparavant. Une chose très cocasse s'était alors produite. Pour commencer, mon père refusa catégoriquement de laisser la visite se dérouler dans notre maison délabrée d'Aráoz. Ma mère s'en fichait mais le laissa faire. Elle vivait d'une façon très austère et savait que Fidel n'y prêterait aucune attention. Fidel s'en balançait sûrement, mais mon père non ! Il avait donc organisé les festivités chez sa sœur Hercilia. Elle vivait dans un appartement luxueux rue Republica de la India, dans la zone chic du quartier de Palermo, près du parc. Ma tante et son mari étaient farouchement anti-révolutionnaires, mais pour rien au monde ils n'auraient laissé passer l'occasion de recevoir Fidel Castro chez eux ! Ils pétaient d'orgueil ! C'était un honneur extraordinaire ! Toujours est-il que l'appartement se remplit d'une trentaine de personnes : oncles, tantes, cousins et amis pour la plupart opposés à l'esprit de la révolution cubaine.

Fidel arriva en bas de la rue en digne chef d'État avec escortes, gardes du corps et tout le tintouin, mais il monta seul. En entrant, il annonça en souriant : « Je suis dans la maison de mon frère. » Puis en saluant ma mère : « Vous êtes comme ma mère. Nous avons tant parlé "de la maman" avec le Che ! Dans toutes nos aventures, il parlait de vous avec tant d'amour que je vous aime autant que lui. » Ma mère était radieuse.

Fidel fut accueilli comme un héros et pris d'assaut par les invités. Chacun voulait lui parler, l'écouter, avoir un entretien privé avec lui. Les femmes semblaient vouloir le manger tout cru. Il fallait voir comment elles le dévoraient des yeux ! Fidel était Fidel ! Un révolutionnaire victorieux, légendaire, de trente quatre ans, portant un bel uniforme, séduisant, extrêmement charismatique et tout à fait charmant et affectueux. Révolutionnaire ou non, les regards féminins avaient l'air de dire « quel homme appétissant, comme il serait bon de se retrouver dans ses bras puissants » ! Mais les seules femmes que Fidel regardait fixement

étaient une cousine et ma sœur Celia. Elles étaient belles toutes les deux. Ce fut une soirée inoubliable.

Les représailles occasionnées par cette visite ne tardèrent pas à pleuvoir. Notre maison fut un jour mitraillée. Guevara de la Serna était devenu un nom difficile à porter. Qu'importe. Je partageais maintenant les idées de mon frère, je comprenais et soutenais son combat. Je n'étais peut-être pas bon élève mais je lisais énormément. J'accumulais des connaissances. Et j'allais bientôt avoir l'occasion de montrer à Ernesto que je n'étais pas qu'un cancre.

En effet, courant juillet 1961, Ernesto nous informa qu'il serait à Punta Del Este début août pour l'Assemblée de l'Organisation des États Américains (OEA). La famille au complet partit pour l'Uruguay.

Les retrouvailles à Punta del Este furent très émouvantes et intenses. Ma tante Beatriz, à laquelle il avait terriblement manqué toutes ces années, le regardait avec une telle adoration ! Elle voulait le ramener à Buenos Aires. Nous avions tous le sentiment diffus que cette rencontre pouvait être la dernière. Malheureusement, nous avions raison, seule ma mère le reverrait à La Havane quelques mois plus tard. Ernesto représentait Cuba à l'Assemblée. Il était donc très difficile d'arriver à le coincer seul. Il prenait cependant tous ses repas avec nous, toujours assis entre ma mère et ma tante Beatriz, un bras protecteur sur chacune de leurs épaules.

Le journaliste Rogelio García Lupo a raconté que Punta Del Este grouillait d'hommes des services secrets, d'espions, d'agents de sécurité camouflés, d'Américains, de Cubains, de Russes, de femmes qui voulaient voir le Che. C'était un enfer. L'épisode de la baie des Cochons venait juste de se produire[2].

Mais personnellement, j'étais trop vert pour avoir conscience de ce méli-mélo digne d'un livre d'espionnage. J'avais cependant assez mûri pour désirer avoir des conversations sérieuses avec Ernesto. Je voulais parler du socialisme, des changements intervenus dans le monde, de l'avenir du continent américain et de Cuba. Il répondait à mes questions de bonne grâce. Mais il insistait encore au sujet de mes études. Nous tournions en rond avec ça. De guerre lasse, il me donna un livre écrit à l'époque de Staline, le *Manuel d'économie politique*, de l'Academie des sciences de l'URSS, en me demandant de m'y plonger. Ce qui est drôle c'est qu'il deviendra très virulent à l'égard de ce livre trois ans plus tard :

« Il y a de nombreuses affirmations dans ce livre qui ressemblent à la formule de la Sainte Trinité ; elles sont incompréhensibles mais la foi les résout… Le chapitre “Construction de l’économie socialiste des pays européens de démocratie populaire” paraît avoir été écrit pour des enfants ou des imbéciles. Et l’armée soviétique dans tout ça ? Elle se gratte les couilles ? »

En 1961 cependant, il avait encore foi en l’URSS. Et j’étais ingénu. Après, il cessera d’y croire, s’en méfiera et la critiquera même durement. Lors de son dernier séjour à Prague en février 1966 avant le départ pour la Bolivie, il ne parlera jamais de choses délicates dans sa chambre d’hôtel avec ses visiteurs. Il pensait être sur écoute. L’URSS ne voulait finalement pas plus que les USA d’un agitateur fomentant des révolutions et dérangeant l’ordre établi. Je soupçonne d’ailleurs certains agents du KGB d’avoir collaboré avec la CIA pour éliminer le Che en Bolivie, sans en avoir évidemment la preuve.

Quelques jours après notre retour à Buenos Aires, nous avons appris par le quotidien *La Nación* qu’Ernesto était passé en coup de vent dans la capitale avant de repartir pour Cuba *via* le Brésil. Il ne nous avait rien dit de cette visite éclair. Il était devenu une tombe avec nous. Deux missions l’avaient attiré à Buenos Aires : la grave maladie de ma tante Maria Luisa Guevara Lynch et une audience avec le président Arturo Frondizi.

Il avait quitté Montevideo le matin du 18 août pour San Fernando, une banlieue proche de la résidence présidentielle argentine Quinta de Olivos, en compagnie de l’ex-député Jorge Carretoni. La réunion avec le président devait rester confidentielle. Il était impératif que les militaires ignorent que Frondizi était sur le point d’accorder une audience au révolutionnaire marxiste. Aussi, pour ne pas attirer leur attention, Carretoni avait-il d’abord reçu l’ordre de ne pas prendre le même avion que le Che à Montevideo. Mais, craignant un guet-apens de la CIA, Ernesto avait refusé de s’envoler seul. Carretoni avait cédé. Quand ils atterrirent à l’aérodrome de San Fernando, ils furent accueillis par deux militaires de la brigade Helicanes. En voyant le Che, les soldats ouvrirent des yeux ronds : ils n’étaient pas au courant de sa venue. Sa présence sur le sol argentin était complètement inattendue et problématique. Ne sachant que faire, ils appelèrent leur supérieur. Celui-ci donna le feu vert. Le Che fut alors escorté vers Frondizi. Les deux hommes conversèrent pendant trois

heures. Personne n'a jamais su ce qu'ils s'étaient dit. La réunion terminée, Ernesto partit chez ma tante à San Isidro. Il en profita pour manger un *choripan*[3].

Les derniers événements liés au Che et à Cuba en avaient apparemment énervé plus d'un. Ma mère reçut plusieurs menaces de mort. Un matin en arrivant à la maison, notre employée Sabina Portugal découvrit une bombe dans l'escalier. Elle courut dans ma chambre me prévenir qu'une drôle de boîte avec une mèche fumante était posée sur une marche. J'attrapai ma mère et une paire de ciseaux au vol dans la cuisine. Nous descendîmes les escaliers quatre à quatre et je coupai la mèche. Dans la rue, ma mère découvrit qu'elle avait oublié son dentier et se précipita vers la maison pour aller le chercher. Ne sachant pas si la bombe avait été ou non désactivée, je lui fis remarquer que remonter serait dément. Peine perdue ! Elle insista et finit par se diriger vers la porte. Ma mère était comme ça, têtue, valeureuse. Elle était prête à mourir pour récupérer son dentier ! Je ne l'ai évidemment pas laissée remonter : j'y suis allé à sa place. On a appelé la police. C'était du TNT. Jamais les coupables n'ont été arrêtés.

J'avais un cousin issu de germain, un fasciste du nom de Juan Martin Guevara Lynch. On me confondait parfois avec lui. Du coup, nous recevions des appels anonymes d'adversaires et de sympathisants d'Ernesto. Certains disaient : « Fils de pute nazi. » D'autres : « Communiste de merde. » C'était une époque ultra-politisée.

Ma mère était très discrète tout en faisant beaucoup de bruit. Dans les réunions ou conférences auxquelles elle assistait ou participait, elle ne révélait jamais qu'elle était la mère du Che. Elle se faisait simplement appeler Celia et omettait à dessein son nom de famille. Certains le savaient, d'autres le devinaient, d'autres encore ne faisaient pas le rapprochement. Elle ne voulait en aucun cas profiter de sa parenté pour obtenir des privilèges ou un traitement spécial. Au contraire. Elle se sentait plus à l'aise dans les lieux populaires, entourée de gens simples. Mais elle faisait en même temps beaucoup de tapage autour de la révolution cubaine.

Le 23 avril 1963, alors qu'elle revenait d'un séjour de six mois à Cuba, en Europe et au Brésil, elle fut arrêtée à Concordia, un village de la frontière uruguayenne. Elle avait été signalée comme « dangereuse ». Elle avait voulu rentrer à Buenos Aires par la route depuis Rio de Janeiro pour

« voir l'Amérique de près ». Elle avait cinquante-sept ans et une santé fragile. Placée sous le contrôle du pouvoir exécutif, elle fut accusée d'avoir violé le décret supérieur 8161/962 en introduisant de la propagande communiste dans le pays. En guise de propagande communiste, ma mère avait dans ses bagages une photo du Che, quelques livres, un manuscrit d'Ernesto et un petit drapeau de Cuba.

Ma tante Carmen, mon père, mon frère Roberto, ma sœur Celia, son mari Luis et moi partîmes immédiatement pour Concordia. L'arrestation de ma mère faisait déjà les gorges chaudes de la presse à sensation : elle était passée par la Tchécoslovaquie et certains journaux l'accusaient d'espionnage. Le juge demanda sa libération, qui lui fut accordée. Mais le président argentin José Maria Guido, de l'Unión cívica radical intransigente, annula la décision et ordonna son transfert à la prison de femmes Reformatorio del Buen Pastor du quartier San Telmo à Buenos Aires.

Pour le délit de procréation du Che, elle resta deux longs mois en prison. Elle aurait pu y passer dix mois ou dix ans car les peines étaient complètement arbitraires. Nous allions la voir pratiquement tous les jours. Elle ne se plaignait jamais. De sa cellule insalubre, qu'elle partageait avec d'autres détenues, elle écrivit à Ernesto : « C'est un merveilleux *déformateur*[4]. Tant pour les détenues de droit commun que pour les prisonnières politiques. Si tu es tiède, tu deviens actif, si tu es actif tu deviens agressif et si tu es agressif, tu deviens implacable. » Au bout de quelques mois, le pouvoir exécutif lui donna le choix : rester en prison ou quitter le pays. Elle opta pour la deuxième solution.

Nous l'escortâmes à la frontière uruguayenne mais elle ne resta pas longtemps en Uruguay : un énième changement de gouvernement lui permit bientôt de rentrer à Buenos Aires.

À cette époque, j'avais commencé à travailler pour la librairie La Bohemia. Son propriétaire me l'avait léguée. Je l'avais rebaptisée La Pulga (la puce). J'y vendais toutes sortes de livres engagés et de publications comme *Pekin Informa (Pékin informe)*, *Lenguas extranjeras de Moscu (Langues étrangères de Moscou), El Obrero Monthly Review (La revue mensuelle de l'ouvrier),* la *Monthly Review* de Huberman et Paul Sweezy, les œuvres de Jorge Alvarez. La Pulga était vite devenue un lieu de rencontres et de réunions d'organisations révolutionnaires de l'époque. Les gens venaient y lire les magazines et les livres qu'ils ne trouvaient pas

ailleurs. Ils s'installaient dans la librairie pendant des heures entières. Je lisais beaucoup moi aussi. C'est à ce moment-là que je suis entré en contact avec le militantisme marxiste. Et puis je me suis marié, à dix-neuf ans, et j'ai commencé moi aussi à avoir des enfants. Si j'avais sérieusement envisagé de rejoindre Ernesto à Cuba, l'illusion s'était éteinte. J'étais bien enraciné en Argentine.

---

1. « Un mate en La Habana, y la Argentina en los sueños », Rogelio García Lupo, *Clarín*, 15 novembre 2002.
2. « Trece días entre espías y traficantes de armas », Rogelio García Lupo, *Clarín*, 19 août 2001.
3. Sandwich typique argentin composé d'un steak ou d'une saucisse servis dans une baguette, généralement vendu dans la rue.
4. « Deformatorio » en espagnol. Il s'agit d'un jeu de mots avec « reformatorio ». « Deformatorio » n'est pas un mot du dictionnaire.

« Il se peut que cette lettre soit la dernière »

J'ai appris la mort d'Ernesto dans le journal le 10 octobre 1967. J'étais camionneur-livreur de produits laitiers. Le jour ne s'était pas encore levé sur Buenos Aires et je venais d'arriver sur mon lieu de travail. Le titre du quotidien *Clarín,* accompagné d'un portrait d'Ernesto fumant le cigare, s'étalait devant moi, dévastateur : « La Bolivie annonce que le Che est mort. » La page deux du journal s'ouvrait sur la fameuse photo du Che figé, torse nu, les yeux ouverts, les bras le long du corps et les cheveux en bataille reposant sur la chape de ciment du lavoir de l'hôpital de Vallegrande. Ce fut un choc atroce. Tout le monde commentait l'événement. Mes collègues ignoraient qu'il était mon frère. Je n'ai rien dit.

Je n'ai pas douté un instant que ce corps inanimé et ce regard fixe étaient bien ceux d'Ernesto, même si j'ignorais qu'il était en Bolivie, si proche. La famille avait perdu sa trace depuis qu'il avait quitté Cuba. Personne ne savait où il était, à l'exception de Fidel et de ceux qui combattaient avec lui dans la région de Ñancahuazú. Deux ans et demi plus tôt, le 18 mai 1965, ma mère s'était éteinte d'un cancer dans l'angoisse de sa disparition. Quelques semaines avant de mourir, sans révéler qu'elle était condamnée, elle avait informé Ernesto de son désir de retourner à Cuba le plus vite possible. « C'est impossible, lui avait-il répondu dans une lettre. Tu vas devoir t'armer de patience. Je pars couper de la canne à sucre pendant un mois. » Il avait ajouté qu'il avait quitté le ministère de l'Industrie pour consacrer les cinq prochaines années de sa vie à diriger une entreprise. Ma mère connaissait mon frère mieux que personne. Cette réponse l'avait profondément déconcertée : loin de l'empêcher de venir, Ernesto insistait généralement au contraire pour qu'elle vienne à Cuba. Elle était convaincue qu'il dissimulait quelque

chose. Personne n'avait pu lui enlever cette idée de la tête. Elle ne croyait pas une seconde à cette histoire de démission, ni pour prendre la tête d'une entreprise, et encore moins pour couper de la canne à sucre, même s'il lui avait un jour confié qu'il adorait « participer à la récolte qui représente une évasion, un repos mental en plus d'un exercice physique ». Le Che avait lancé le système du travail volontaire. Il consistait à envoyer les citadins travailler dans les plantations ou les usines une fois par semaine pour se ressourcer. En outre, chacun – lui compris – devait contribuer à la construction de la société révolutionnaire qu'il voulait solidaire, altruiste et généreuse. Le bénévolat était l'une des pièces qui permettrait l'accouchement de l'homme nouveau, un être humain reconstitué dont la conscience, les coutumes, les habitudes et les valeurs seraient radicalement transformées par l'abnégation, pour le bien de tous. Pour donner l'exemple, Ernesto participait régulièrement aux durs travaux des champs ou de manufacture le dimanche. Il consacrait même quelques heures chaque soir à travailler bénévolement dans une usine. De là à consacrer tout son temps à la canne à sucre alors que tant de choses essentielles restaient à faire… Elle s'était souvenue avec terreur d'une chose qu'Ernesto lui avait dite à Punta del Este lorsqu'elle lui avait demandé de faire attention : « Sois assurée, *vieja*, que je ne mourrai pas dans un lit. » La réponse négative d'Ernesto quant à un quatrième séjour à Cuba lui était parvenue début avril. À partir de ce moment, elle avait essayé de le joindre frénétiquement par tous les moyens, en vain. Elle était extrêmement affligée. C'était une période douloureuse.

La naissance de mon fils Pablo le 2 avril n'avait rien fait pour égayer sa grand-mère. Elle ne comprenait pas le silence d'Ernesto qui l'obnubilait. Cela ne lui ressemblait pas. Il était toujours si plein d'égards pour elle. Comment pouvait-il la laisser ainsi dans l'ignorance de ses mouvements ? La désinformation véhiculée par la presse argentine et internationale contribuait à augmenter son tourment. Les rumeurs les plus folles ou calomnieuses circulaient. Certaines affirmaient que le Che souffrait d'une grave maladie cardiaque due à son asthme ; qu'une rupture irrémédiable avec Fidel l'avait obligé à se réfugier à l'ambassade du Mexique pour éviter d'être exécuté ou emprisonné ; que les critiques acerbes de Fidel à son endroit l'avaient rendu fou et qu'il était enfermé dans un asile de La Havane ; qu'il avait été fusillé pour ses prises de positions prochinoises et antisoviétiques ; que, très malade, il était parti pour l'URSS pour se

faire opérer et qu'il y avait été liquidé pour ses positions trotskistes ; enfin, qu'il avait vendu pour dix millions de dollars de secrets militaires aux États-Unis, qu'il était du reste un agent de la CIA et que Fidel l'avait condamné à mort…

Cuba vivait une époque difficile. Avant sa mystérieuse disparition, les critiques d'Ernesto contre l'Union soviétique s'étaient intensifiées. Son dernier discours prononcé à Alger le 24 février 1965[1] avait fait l'effet d'un énorme pavé dans la mare. Il reprochait à l'URSS de se comporter comme un pays capitaliste, d'avoir fait du matérialisme une carotte pour ses citoyens. « Tout commence avec la conception erronée qui cherche à construire le socialisme avec les éléments du capitalisme sans en changer effectivement le sens. C'est ainsi qu'on arrive à un système hybride qui mène à une impasse difficile à percevoir dans l'immédiat, mais qui oblige à de nouvelles concessions aux éléments économiques, c'est-à-dire à un retour en arrière[2] », avait-il écrit. Or, l'URSS était la principale alliée de Cuba. Il n'était donc pas avisé de s'en faire une ennemie. Fidel n'était pas foncièrement opposé à Ernesto, mais il était sous pression. C'était lui le chef d'État. Au retour de son ultime tournée officielle à l'étranger, Ernesto et lui avaient eu une longue conversation. Ernesto lui avait annoncé son désir de partir faire la révolution ailleurs.

Dans sa biographie *El Che Guevara*, l'auteur argentin Hugo Gambini raconte que Fidel tenta de convaincre Ernesto de rester. Le Che lui aurait répondu : « La révolution cubaine a besoin de pouvoir compter sur un allié en Amérique latine pour avoir un autre point de soutien et se consolider. L'allié dont je parle ne peut se trouver qu'en faisant la révolution ailleurs, et pour ça, il faut mettre un chef à sa tête, un chef avec une solide expérience de la guérilla ayant le prestige nécessaire pour assurer le leadership du mouvement politique. Ce chef, c'est moi. Tu ne peux pas faire la révolution ailleurs car tu dois continuer à la tête de celle-ci. Moi, je peux et je vais le faire, bordel ! »

Il restait à définir dans quel pays d'Amérique latine se ferait cette prochaine révolution. Le foyer insurrectionnel lancé dans la province argentine de Salta par Jorge Masetti, qui devait servir de point de départ à un mouvement plus large, avait été demantelé. Masetti était entré dans le maquis en septembre 1963. Sept mois plus tard, il était porté disparu. Personne ne l'avait jamais revu.

Sans nécessairement croire aux absurdes rumeurs, ma mère avait vécu ses dernières semaines dans une inquiétude continuelle. Elle s'était demandé si Ernesto n'était tout simplement pas fâché contre elle. S'était-il braqué suite à la lettre qu'elle lui avait écrite le 14 avril 1965, lui faisant d'amers reproches et qu'elle avait confiée à Ricardo Rojo, un compatriote qu'Ernesto connaissait de longue date ? À cette époque, les relations diplomatiques entre Cuba et l'Argentine étaient rompues. On confiait donc notre correspondance à des messagers sûrs. Rojo devait remettre la lettre à un intermédiaire en partance pour Cuba, mais son voyage avait été annulé à la dernière minute et la lettre était restée à Buenos Aires. Ernesto n'en avait donc pas pris connaissance. Cette lettre a été remise à la famille bien plus tard, après la mort de ma mère.

Début mai, j'avais emmené ma mère chez ma grand-mère à Portela, croyant la soulager. Au bout de quelques jours, son état de santé s'était brutalement aggravé. Elle souffrait le martyre. Je l'avais donc ramenée à Buenos Aires où elle avait été hospitalisée. Elle ne pensait qu'à une chose : revoir Ernesto, ou au minimum, lui parler.

Après de multiples tentatives, elle avait enfin réussi à avoir Aleida March au téléphone. Ma belle-sœur avait tenté de la rassurer en lui disant de ne pas s'inquiéter : Ernesto n'était pas à La Havane, elle ne pouvait pas révéler où il se trouvait, mais il allait bien, il travaillait. Cette explication énigmatique n'avait pas réconforté pas ma mère. Elle est morte torturée, se demandant où était Ernesto et pourquoi un tel silence.

À son enterrement, on a recouvert son cercueil d'un drapeau argentin, d'un drapeau cubain et de la banderole du Movimiento de liberación nacional (Mouvement de libération nationale).

Le mystère de la disparition du Che restait entier, y compris à Cuba. Personne ne l'avait revu depuis son dernier voyage qui l'avait mené à New York, puis au Mali, au Ghana, en Algérie, au Dahomey, en Guinée, au Congo et en Tanzanie. Les Cubains avaient été particulièrement surpris par son absence aux funérailles d'Aníbal Escalante, un important membre du gouvernement. Le monde ignorait alors que le Che avait remis à Fidel une lettre de démission et d'adieu lors de son dernier passage clandestin à Cuba, lettre que je reproduis ici et que le *Líder Máximo* lira publiquement le 3 octobre 1965 :

Fidel,

Tant de choses me reviennent en mémoire en cet instant : le jour où j'ai fait ta connaissance chez Maria Antonia, où tu m'as proposé de t'accompagner et toute la tension qui a entouré les préparatifs.

Un jour, on nous a demandé qui devait être prévenu en cas de décès, et la possibilité de la mort nous a soudain frappés comme la foudre. Par la suite, nous avons appris qu'elle était bien réelle et que dans une révolution (si elle est authentique) il faut vaincre ou mourir. Nombreux sont nos camarades qui sont tombés sur le chemin de la victoire.

Aujourd'hui, notre ton est moins dramatique, car nous sommes plus mûrs ; mais les faits se répètent. J'ai l'impression d'avoir accompli la part de devoir qui me liait à la révolution cubaine sur son sol, et je prends congé de toi, de mes compagnons, de ton peuple qui est maintenant aussi le mien.

Je démissionne formellement de mes fonctions à la direction du Parti, de mon poste de ministre, je renonce à mon grade de commandant et à ma condition de Cubain. Aucun lien juridique ne me lie plus aujourd'hui à Cuba. Ce qui m'y rattache sont des liens d'une autre nature, profonds, qui ne se rompent pas comme un titre ou un grade.

En passant ma vie en revue, je crois avoir travaillé avec suffisamment d'honnêteté et de dévouement à la consolidation du triomphe de la révolution. La seule faute peut-être grave que j'ai commise est de ne pas avoir eu plus confiance en toi dès les premiers moments dans la Sierra Maestra et de ne pas avoir su discerner plus tôt tes qualités de révolutionnaire et de meneur d'hommes. J'ai vécu des journées magnifiques et j'ai éprouvé à tes côtés la fierté d'appartenir à notre peuple en ces journées lumineuses et tristes de la Crise des Caraïbes. Rarement un chef d'État n'a été aussi brillant dans de telles circonstances, et je me félicite de t'avoir suivi sans hésiter, d'avoir partagé ta façon de penser, de voir et d'apprécier les dangers et les principes.

D'autres terres du monde réclament le concours de mes modestes efforts. Je peux faire ce qui t'est refusé en raison de tes responsabilités à la tête de Cuba. L'heure est venue de nous séparer.

Tu dois savoir que je le fais avec un mélange de joie et de douleur ; je laisse ici les plus pures de mes espérances de constructeur et les plus chers de tous les êtres aimés… et je laisse un peuple qui m'a adopté

comme fils. J'en éprouve un déchirement. Sur les nouveaux champs de bataille je porterai en moi la foi que tu m'as inculquée, l'esprit révolutionnaire de mon peuple, le sentiment d'accomplir le plus sacré des devoirs : lutter contre l'impérialisme où qu'il soit ; une telle mission réconforte toujours et guérit les plus profondes blessures.

Je répète une fois de plus que je délivre Cuba de toute responsabilité, sauf celle de montrer l'exemple. Si un jour sous d'autres cieux arrive pour moi l'heure ultime, ma dernière pensée sera pour ce peuple et plus particulièrement pour toi. Je te remercie pour tes enseignements et ton exemple ; j'essaierai d'y rester fidèle jusqu'aux ultimes conséquences de mes actes. J'ai toujours été en accord total avec la politique extérieure de notre révolution et je le reste. Partout où je me trouverai, je sentirai toujours peser sur moi la responsabilité du révolutionnaire cubain, et je me comporterai comme tel. Je ne laisse aucun bien matériel à mes enfants et à ma femme, et je ne le regrette pas ; au contraire, je suis heureux qu'il en soit ainsi. Je ne demande rien pour eux, car je sais que l'État leur donnera ce qu'il faut pour vivre et s'instruire.

J'aurais encore tellement à te dire, à toi et à notre peuple, mais je sens que c'est inutile, car les mots ne peuvent exprimer ce que je ressens, et il est inutile de noircir du papier en vain.

Jusqu'à la victoire, toujours. La Patrie ou la Mort !

Je t'embrasse avec toute ma ferveur révolutionnaire.

Ainsi, au lieu de couper de la canne à sucre, le Che s'entraînait au combat et planifiait l'étape suivante de son existence. À mes parents, il avait écrit la lettre d'adieu suivante le 1er avril 1965 :

Chers vieux : une fois de plus je sens sous mes talons la démangeaison de l'errant ; je reprends mon chemin avec mon bouclier sous le bras. Il y a presque dix ans, je vous ai envoyé une autre lettre d'adieu. Si je me souviens bien, je me lamentais alors de ne pas être meilleur soldat et meilleur médecin ; le deuxième ne m'intéresse plus, et je ne suis pas un si mauvais soldat. Rien n'a changé en essence, sauf que je suis beaucoup plus conscient, mon marxisme est enraciné et épuré. Je crois en la lutte armée comme seule solution pour les peuples qui luttent pour leur libération et je suis cohérent dans mes

convictions. Beaucoup me traiteront d'aventurier et je le suis, seulement d'un genre différent et de ceux qui risquent leur peau pour démontrer leurs vérités.

Il se peut que cette lettre soit la dernière. Je ne cherche pas la mort mais elle fait partie du calcul logique de probabilités. S'il en est ainsi, que cette lettre soit une dernière étreinte : je vous ai beaucoup aimés, seulement je n'ai pas su exprimer mon affection, je suis extrêmement rigide dans mes actes et je crois qu'il vous est arrivé de ne pas me comprendre. Il n'était pas facile de me comprendre. D'un autre côté, ne me croyez qu'aujourd'hui. Désormais, une volonté que j'ai peaufinée avec la délectation d'un artiste soutiendra des jambes flasques et des poumons fatigués. Je vais le faire. Souvenez-vous de temps à autre de ce simple *condottiero* du XX^e^ siècle. Un baiser à Celia, à Roberto, à Ana Maria, à Patatín, à Beatriz, à tous. Une grande embrassade d'un fils prodigue et récalcitrant.

Bloquée à La Havane, cette lettre sentimentale n'arriva pas davantage à destination avant le décès de ma mère. Ernesto apprit la terrible nouvelle au Congo le 20 mai et en son hommage, écrivit le magnifique texte *La Piedra* dont je reproduis ici un court extrait :

Il me l'a apprise [la mort de ma mère] comme ces choses doivent se dire à un homme fort, à un homme responsable et je l'ai remercié […] Que sais-je ? Vraiment, je ne sais pas. Je sais seulement que je ressens une nécessité physique de voir ma mère apparaître, de poser ma tête sur son maigre giron et qu'elle me dise « mi viejo » avec une tendresse sèche et comblée, et de sentir dans mes cheveux sa main maladroite me caressant par coups saccadés comme une marionnette, comme si la tendresse débordait de ses yeux et de sa voix, parce que, endommagées, les cordes ne lui permettent pas d'en atteindre les extrémités. Et les mains tremblent et touchent plus qu'elles ne caressent mais la tendresse sort des pores et les enveloppe et je me sens si bien, si petit et si fort. Il n'est pas nécessaire de lui demander pardon ; elle comprend tout et on le sait quand on l'entend dire son « mi viejo ».

Le Che s'était envolé pour l'Afrique fin avril-début mai 1965[3] sous l'identité de Ramón Benítez. Il était arrivé au Congo-Kinshasa trois semaines plus tard[4] avec douze compagnons cubains – une centaine d'autres le rejoindraient plus tard – avec l'objectif de prêter assistance au mouvement rebelle Simba dirigé par Laurent-Désiré Kabila. Le Congo était en proie à une guerre civile depuis son accès à l'indépendance. Sur le terrain, le chaos était terrible. Les armes arrivaient endommagées ; les informations manquaient de précision ; les hommes dépensaient une partie de l'argent de la révolution avec des prostituées et souffraient de maladies vénériennes ; l'alcoolisme était latent ; la logistique pratiquement inexistante. Pour un combattant ultra-discipliné comme mon frère, une telle désorganisation était difficile à tolérer. Quant à Laurent-Désiré Kabila, l'un des leaders révolutionnaires, il avait d'abord impressionné puis déçu Ernesto. Il manquait de sérieux, n'était jamais là où il était attendu. C'était un dilettante. Désenchanté, Ernesto avait quitté le Congo en novembre avec le sentiment de n'avoir accompli rien de vraiment concret et avec une santé fragilisée par le climat. Il avait perdu une vingtaine de kilos. Estimant qu'il ne pouvait retourner à Cuba maintenant que Fidel avait publiquement lu sa lettre d'adieu, il avait passé les six mois suivants sous une fausse identité à Dar es-Salaam en Tanzanie, où Aleida était allée le retrouver, elle aussi sous une fausse identité, puis à Prague où il avait rétabli le contact avec Tania Bunke, une révolutionnaire argentine d'origine allemande[5] basée à La Paz, en Bolivie. « Jamais je ne me suis senti si seul sur mon chemin », avait-il alors écrit dans son journal.

À Buenos Aires, nous étions toujours sans nouvelle et morts d'inquiétude. Plus tard, nous avons appris que Fidel avait fini par le convaincre de revenir incognito à La Havane en attendant de repartir. L'histoire est connue. Rentré à Cuba sous le nom de Ramón Benítez, *via* la Suisse, probablement Paris (certains ont raconté l'avoir vu se balader du côté de la Sorbonne coiffé de son fameux béret sans se soucier d'être reconnu), l'Allemagne et Moscou, où, pour confondre d'éventuels espions, Ernesto s'était rasé la barbe, coupé ses cheveux et laissé pousser la moustache. Il s'était rendu méconnaissable en adoptant le profil d'un représentant de commerce respectable. Le travestissement avait d'ailleurs été si efficace que ses enfants Hilda (dix ans), Aleida (six ans), Camilo (quatre ans), Celia (trois ans) et Ernesto (un an) ne l'avaient pas reconnu

lorsqu'il leur avait rendu une dernière visite avant de partir pour l'Amérique du Sud. Il s'était présenté comme un ami de leur père et ils l'avaient cru.

Quand j'ai appris la terrible nouvelle de la mort d'Ernesto, je me suis rendu chez mon père rue Paraguay, journal en main. Nous nous sommes immédiatement réunis chez Celia. Seule Ana Maria manquait : elle vivait à Tucumán et avait cinq enfants en bas âge. Son amie Olga était présente. Nous avons examiné ensemble la photo du journal. Personne ne voulait croire qu'il s'agissait d'Ernesto. Celia répétait : « Et toi, qu'en penses-tu ? C'est à coup sûr un montage. » Mon père pensait la même chose. C'était trop atroce. J'étais convaincu que c'était bien lui, qu'il n'y avait pas de trucage. Olga pensait la même chose sans oser le dire. Elle regardait fixement les mains de la photo et les reconnaissait. Nous avions tous les mêmes mains. Nous avions aussi tous la même démarche, disait-elle tout le temps. Celia ne pouvait accepter qu'Ernesto soit mort. L'idée lui causait une douleur terrible. Mon père scandait : « Je vous dis que la photo est truquée, ce n'est pas Ernesto. »

L'un de nous devait partir en Bolivie immédiatement pour en avoir le cœur net. Nous avons débattu pour déterminer qui, d'entre nous, irait. Mon père et Celia étaient trop affectés. Il ne restait que moi, ou Roberto. C'est lui que l'on choisit, il avait 35 ans et était avocat,

Aller reconnaître la dépouille du Che en Bolivie n'était pas sans conséquences pour lui. C'était pratiquement un acte de rébellion en plus d'être extrêmement douloureux. L'Argentine vivait alors sous la dictature militaire de Juan Carlos Onganía. Il fallait du cran et Roberto n'en manquait pas.

Mon frère s'envola dans un petit avion privé pour Vallegrande le matin du 11 octobre, soit deux jours après la mort d'Ernesto, accompagné de deux journalistes du magazine *Gente*. Il pleuvait des cordes sur Buenos Aires et la visibilité était nulle. La majorité des vols avaient été annulés à cause de la météo. Le voyage de Roberto ne pouvait néanmoins attendre. Il était urgent d'arriver en Bolivie et de savoir. Ernesto était-il vraiment mort ?

Le simple périple se transforma vite en épopée. L'avion dut d'abord atterrir à Salta où Roberto, le pilote et les deux journalistes furent forcés

de passer la nuit. Il était déjà 17 heures et les aéroports boliviens cessaient de fonctionner dès la nuit tombée. À Salta, Roberto donna son nom à l'employé de l'hôtel qui s'empressa d'alerter la presse, en conséquence de quoi une nuée de journalistes se présenta bientôt. La nouvelle de la mort du guérillero le plus recherché de la planète avait bien sûr fait le tour du monde.

Les unes des journaux montraient toutes la même chose : le cadavre du Che. Roberto les regardait fixement, examinant chaque détail du corps meurtri, s'efforçant de ne pas y reconnaître son frère. Au journaliste qui lui demanda son opinion en le voyant lutter mentalement avec les photos, il répondit : « C'est effectivement très inquiétant et néanmoins non concluant. Quand je serai devant le corps, je vous confirmerai ma position. » Mais il ne pourrait pas voir la dépouille d'Ernesto en raison de la série d'obstacles que l'armée bolivienne allait mettre sur son chemin pour l'en empêcher.

En arrivant à Vallegrande le lendemain, Roberto demanda à voir l'homme responsable de la capture, le colonel Joaquín Zenteno Anaya. Il s'était absenté. Dans la rue, un vendeur de journaux criait la une du quotidien local : « Le Che a été enterré hier à l'aube. » Roberto était incrédule. Comment avaient-ils pu oser enterrer le Che si rapidement sans en informer sa famille ? Quand le colonel revint, il confirma l'histoire. L'enterrement du Che avait effectivement bien eu lieu dans le plus grand secret et il n'était pas autorisé à révéler le lieu de la sépulture. Seul le haut commandement de l'armée bolivienne le savait, selon une politique appliquée à tous les guérilleros. Zenteno Anaya affirma aussi avoir les preuves de l'identité d'Ernesto. L'armée avait trouvé son journal sur lui, les empreintes digitales correspondaient et, surtout, le Che avait confessé son identité avant de mourir. Roberto demanda l'exhumation du cadavre en arguant de son droit en tant que frère. Le colonel lui répondit qu'il n'était pas habilité à prendre ce genre de décisions. Il lui conseilla d'aller voir le chef de l'armée, le général Alfredo Ovando Candía à La Paz. Roberto partit donc pour La Paz et se rendit directement à la caserne en arrivant. Ovando Candía n'y était pas. Roberto alla frapper à la porte de sa résidence privée. Il commençait à croire qu'on se payait sa tête, que les chefs militaires boliviens l'évitaient délibérément. « Le général a pour principe de ne jamais recevoir de visite officielle chez lui », l'informa un lieutenant en ouvrant la porte. Roberto donna son nom et insista. Le

général vint l'accueillir avec ces mots : « Je suis vraiment désolé. J'aurais préféré qu'un héros comme votre frère sorte vivant du maquis bolivien. » Roberto réitéra sa demande d'exhumation du cadavre. Et là, le général inventa une autre histoire : « Je vous autorise à retourner à Vallegrande mais vous arriverez sûrement trop tard. Je ne serais pas étonné qu'il ait été incinéré. »

Le vol commercial à destination de Santa Cruz, l'aéroport le plus proche de Vallegrande, ne partait que le matin suivant. Roberto passa donc la nuit à l'hôtel Crillon. Coïncidence, on lui donna la chambre occupée quelques mois plus tôt par les parents du philosophe français Régis Debray lorsqu'ils étaient venus voir leur fils en prison. Debray avait été arrêté en sortant du maquis de Ñancahuazú en compagnie du guérillero Ciro Bustos, qui venait de déserter avec l'accord du Che.

Roberto croyait de moins en moins à la mort d'Ernesto. Chaque histoire semblait contredire la précédente. L'armée bolivienne gagnait du temps en lui faisant faire des allers-retours inutiles. Pour quelle raison ? ll avait beau se creuser la tête, il ne comprenait pas. Il venait aussi de lire le rapport qui affirmait que la dentition du « guérillero mort » était parfaite, qu'il ne lui manquait qu'une molaire, ce qui était faux. Dans la famille, nous avions tous des dents pourries. À trente-six ans, Roberto avait déjà un dentier. Les dents d'Ernesto avaient commencé à se gâter à partir de l'âge de dix ans. Tout était confus.

Roberto ne réussit pas à réserver son vol pour Santa Cruz. Tout se liguait contre lui. À l'aube, il se présenta à l'aéroport de La Paz. Le personnel de la compagnie aérienne affirma d'abord que l'avion était plein, et ensuite qu'il ne l'était pas mais qu'il était trop tard pour acheter un billet. Quelle qu'en soit la véritable raison, il était apparemment impossible de prendre ce vol. Sauf qu'une fois que Roberto eut l'idée de proposer de payer presque le triple du prix, des places se libérèrent miraculeusement. De Santa Cruz, il prit un autre vol pour Vallegrande. La piste était gardée par une armée de deux cents soldats. En sortant de l'avion, Roberto se trouva nez à nez avec Zenteno Anaya qui déboulait sur la piste dans une Jeep. Le colonel sembla surpris et contrarié de le revoir. Il pensait s'être débarrassé une fois pour toutes de cet autre Guevara. Ne pouvant guère l'ignorer, il l'invita à la caserne pour y rencontrer le général Juan José Torres, qui confirma le mensonge de son collègue Ovando

Candía de La Paz, à savoir que le corps du Che avait été incinéré le matin même. Le général conseilla à Roberto de rentrer en Argentine.

Cinq guérilleros avaient réussi à échapper au piège et étaient toujours en vie quelque part dans la région : Harry « Pombo » Villegas Tamayo, Daniel « Benigno » Alarcón Ramírez, Leonardo « Urbano » Tamayo Núñez, David « Dario » Adriazola et Guido « Inti » Peredo Leigue. Roberto était maintenant convaincu qu'Ernesto n'était pas mort, qu'il était passé entre les mailles du filet avec eux. Sa fin avait été annoncée si souvent pour être ensuite démentie ! Et puis les Boliviens lui avaient raconté trop d'histoires contradictoires. Il trouvait aussi que le nez d'Ernesto sur la photo était trop fin et pointu. Ernesto avait un nez épaté.

À court d'idées et de soutien, il quitta la Bolivie indécis. Plutôt que de rentrer directement à Buenos Aires, il prit la décision de passer voir ma sœur Ana Maria à Tucumán. Elle avait évidemment vu les photos et ne se faisait pas trop d'illusions.

Le voyage en Bolivie n'avait servi à rien. Roberto n'en savait guère plus qu'avant son départ. À son retour, la famille se réunit à nouveau. Nous ne savions que penser. Certains indices indiquaient qu'Ernesto était mort, d'autres que non. C'est Fidel qui mit fin à nos doutes en nous appelant le lendemain pour confirmer son décès. Il voulait nous montrer les preuves. Roberto s'envola donc pour La Havane. Il fut reçu par ces mots de Fidel : « Pardonne-moi, mais nous ne pouvons nier l'évidence. Nous avons toutes les preuves qui démontrent qu'il s'agit bien de lui. » Un militaire bolivien avait envoyé le journal intime et les mains du Che à Cuba. Elles avaient été amputées pour conserver ses empreintes digitales. Roberto s'effondra. Cette fois, il rentra à Buenos Aires convaincu que notre frère était bien mort. La nouvelle bouleversa mon père. Dans la foulée, nous fûmes informés qu'Ernesto n'était pas tombé au combat le 8 octobre comme l'armée bolivienne l'avait d'abord affirmé, mais qu'il avait été assassiné le 9 (les photos de lui prisonnier dans l'école de La Higuera ne seront publiées que bien plus tard). Personne ne croyait à l'histoire de l'incinération. C'était une fable destinée à empêcher les fouilles. L'armée bolivienne avait refusé d'attendre l'arrivée de la police fédérale pour identifier le corps. Elle avait même envoyé promener le secrétaire d'ambassade argentin de La Paz, Miguel Cremona.

Nous étions tous dans un état de choc terrible. Sans qu'un seul mot soit échangé, une décision silencieuse fut prise : jamais nous n'arborderions

Ernesto autrement qu'entre nous. Celia et Roberto ont tenu parole. Jusqu'à sa mort, Ana Maria a répété qu'elle ne parlerait jamais du Che. Quant à moi, j'expliquerai plus loin les raisons qui m'ont finalement poussé à parler.

À Cuba, la mort du Che fut annoncée par Fidel le 15 octobre. Trois jours de deuil national furent déclarés. Trois jours plus tard, sur la place de la Révolution, Fidel prononça une longue homélie à son ami disparu devant un million de Cubains, un vibrant hommage qui se terminait ainsi :

> Si nous devons dire qui nous voulons que deviennent nos combattants révolutionnaires, nos militants, nos hommes, nous dirons sans aucune hésitation : qu'ils soient comme le Che ! Si nous voulons exprimer comment nous souhaitons que soient les hommes des générations futures, nous déclarons : comme le Che ! Si nous voulons dire comment nous désirons que soient éduqués nos enfants, nous devons dire sans hésitation : nous voulons qu'ils s'éduquent dans l'esprit du Che ! Si nous voulons un modèle d'homme qui n'appartienne pas seulement au temps présent mais à l'avenir, en vérité, je vous dis que ce modèle sans tache dans sa conduite exemplaire, dans ses attitudes, dans sa manière d'agir, ce modèle est le Che ! Et de tout notre cœur d'enthousiastes révolutionnaires, nous souhaitons que nos fils soient comme le Che !

Nous avons finalement appris la vérité sur la sépulture d'Ernesto fin 1995 grâce au journaliste américain Jon Lee Anderson[6]. Il avait eu l'idée de s'entretenir avec le général bolivien à la retraite Mario Vargas armé d'une bouteille de whisky. Quelques rasades avaient effectivement aidé le militaire à s'épancher : il avait révélé la vérité. Anderson avait ainsi appris que le Che n'avait pas été incinéré mais jeté dans une fosse commune proche du cimetière et de l'aérodrome de Vallegrande avec les six compagnons arrêtés avec lui : Orlando Pantoja Tamayo, Aniceto Reinaga Gordillo, René Martinez Tamayo, Alberto Fernandez Montes de Oca, Juan Pablo Chang Navarro et Simeon Cuba Sarabia. Seuls deux témoins avaient assisté à « l'enterrement » clandestin nocturne : le chauffeur du camion chargé de transporter le corps et celui du tracteur chargé de creuser le trou. Sous le coup d'une menace de mort, ils avaient juré de garder le secret.

Le gouvernement bolivien a autorisé l'exhumation quelques jours après la révélation du général. Les langues se sont soudain déliées. Une surprenante quantité de témoignages contradictoires ont alors été rendus publics. Les excavations ont commencé. Des équipes argentines et cubaines de géologistes et de médecins légistes sont arrivées à Vallegrande, précédées d'un peloton de cent dix soldats qui avaient pour consigne de surveiller leurs moindres faits et gestes. Les fouilles ont duré plus d'un an. Les restes de sept cadavres ont été déterrés le 28 juin 1997. L'un d'eux avait les mains coupées. Le colonel du peloton nous a alors appelés pour nous informer de la découverte. Les médecins légistes qui se sont mis au travail ont identifié tous les restes, y compris ceux du Che.

À Cuba, l'homme chargé de traiter l'affaire et de vérifier l'ADN d'Ernesto était Ramiro Valdés, le vieux compagnon du *Granma* et de la Sierra Maestra. Il nous a téléphoné pour nous demander ce que nous voulions faire des restes d'Ernesto. Il s'agissait d'une question strictement rhétorique destinée à nous montrer que nous étions pris en compte. Malheureusement, il n'y avait pas moyen de faire venir Ernesto en Argentine. Cela n'avait pas de sens. Le pays n'était pas prêt à le recevoir comme il le méritait. Sa dépouille a donc été transférée à La Havane le 12 juillet 1997, puis à Santa Clara, le lieu de sa victoire, où il a été enterré officiellement en présence des membres de sa famille : ses quatre enfants vivants (Hilda Beatriz était morte deux ans plus tôt), Aleida March, sa femme, Roberto, Celia, mes demi-frères Guevara Erra et moi.

À la douleur causée par la mort de mon frère s'est ajoutée celle de la faillite d'une révolution. Certains ont parlé de la campagne de Ñancahuazú comme d'une mission suicide. Selon eux, le Che était nihiliste, il avait prononcé cette phrase : « Je suis ici maintenant et on ne me sortira d'ici que les pieds devant. » Ils se trompaient. La Bolivie n'était pas une fin en soi. Elle devait être un point de départ, le tremplin vers une nouvelle révolution qui devait s'étendre à toute l'Amérique latine pour libérer les nations sœurs de l'impérialisme yanquee. Sa position géographique en faisait une région stratégique « pour irradier la révolution aux pays voisins », disait-il (la Bolivie a cinq frontières : avec le Chili, l'Argentine, le Pérou, le Brésil, et le Paraguay).

Rien dans le journal d'Ernesto ne permet de croire qu'il se jetait sciemment dans la gueule du loup. Il a gardé l'espoir d'une victoire

jusqu'à la fin. Certains, dont moi, comme je l'ai dit précédemment, ont pensé que le KGB avait collaboré avec la CIA pour le capturer. L'URSS n'aimait pas les révolutionnaires. On a dit aussi que les mineurs boliviens n'étaient pas venus à son secours et que le Parti communiste bolivien l'avait abandonné. Il est certain que son secrétaire général Mario Monje voulait rompre avec le Che malgré ses promesses initiales d'assistance. Lorsqu'il alla le trouver dans le maquis et qu'il exigea le leadership de l'Ejercito de liberación nacional de Bolivia (ELN – Armée de libération nationale Bolivienne) sous prétexte que le Che était étranger et que l'ELN avait besoin d'un Bolivien à sa tête, il savait très bien que le Che n'accepterait jamais. Monje n'avait aucune expérience de la guérilla. Pour se permettre de trahir le Che sans paraître trahir la cause du communisme, il fallait trouver une excuse et c'était l'excuse de Monje. Guido « Inti » Peredo, un des compagnons du Che, a plus tard expliqué que la désertion du PC avait coupé les rebelles des villes et d'une éventuelle assistance logistique cruciale pour la survie du mouvement.

En Bolivie, le Che était venu pour créer un foyer insurrectionnel, développer ce qui était déjà latent. Toute l'Amérique latine était en effervescence à cette époque, avec des organisations contestataires actives dans plusieurs pays. Ernesto avait, on le sait, un attachement particulier pour la Bolivie à cause de notre employée de maison Sabina Portugal. Il avait visité le pays pour la première fois en 1953, en pleine époque révolutionnaire, pendant le gouvernement de Víctor Paz Estenssoro. Il nous écrivait alors de longues lettres décrivant ce qu'il observait de la mobilisation du peuple dans les rues et des mesures progressistes adoptées, comme les nationalisations ou la réforme agraire. Il croyait en la capacité de rébellion des Boliviens.

On peut supposer qu'Ernesto a surestimé le soutien des paysans. La plupart étaient pauvres et d'origine indigène. Ils s'exprimaient en quechua ou aymara plutôt qu'en espagnol, qu'ils ne parlaient presque pas. Ils n'avaient qu'une idole, la Pachamama (la Terre nourricière) et vivaient dans une autre dimension. Coupés du monde, ils manquaient de perspective pour apprécier une révolution. Tout Hispanique était pour eux un étranger dont ils se méfiaient. Ils n'avaient évidemment jamais entendu parler de Che Guevara, dont la renommée n'avait pas atteint leurs contrées. Il était très difficile dans ce contexte de s'en faire des alliés.

C'est du reste un paysan qui a alerté l'armée de la présence des guérilleros dans la Quebrada del Yuro. Les rebelles traitaient pourtant les *campesinos* avec respect et affection. Ernesto soignait leurs enfants malades, leur apprenait à lire et à écrire. Il avait monté des écoles itinérantes et désigné ses combattants les plus instruits qui, chaque jour de 16 à 18 heures, donnaient des cours de grammaire, d'arithmétique, d'histoire et de géographie. Ernesto participait lui-même à l'effort scolaire et donnait en supplément des leçons de français aux intéressés. Ses cours d'économie politique étaient obligatoires. Après la victoire, disait-il, il faudrait des gens instruits pour assumer le pouvoir. Aussi répétait-il que le guérillero ne pouvait être un « simple tireur » : il devait avoir une culture générale.

Le Che remettait en liberté les prisonniers de l'armée bolivienne après avoir pansé leurs blessures. Mon frère était un grand humaniste. « Au risque de paraître ridicule, avait-il un jour déclaré, j'affirme que le vrai révolutionnaire est avant tout guidé par de grands sentiments d'amour. Il est impossible de penser à un authentique révolutionnaire qui serait dénué de ces qualités. […] Il faut de grandes doses d'humanisme, de justice et de vérité pour ne pas tomber dans le dogmatisme, dans une froide scolastique, et dans un isolement des masses[7]. » Avant son départ, il avait donné à Aleida une liste des livres qu'il voulait emporter. Y figuraient des œuvres de Sophocle, Démosthène, Hérodote, Platon, Plutarque, Euripide, Aristophane, Aristote, Dante, Racine, Goethe, Shakespeare et Pindare.

La campagne de Ñancahuazú dura onze mois. Quarante-cinq semaines harassantes, en constant mouvement. Ernesto souffrait de crises d'asthmes de plus en plus fréquentes qui l'affaiblissaient même s'il ne se laissait pas ralentir. Il ne permit jamais aux autres de le traiter avec plus d'égards ou de lui donner plus de nourriture.

Il était arrivé à La Paz dans le plus grand secret début novembre 1966 dans son fameux déguisement de représentant de commerce. Le 27, le révolutionnaire bolivien Guido « Inti » Peredo avait posé les yeux sur lui pour la première fois dans le maquis et décrit ainsi ce contact initial dans son livre *Ma Campagne avec Le Che* : « Le Che était assis sur un tronc d'arbre. Il fumait en se délectant visiblement du parfum du tabac. Il portait son béret. Lorsque nous sommes arrivés, ses yeux ont étincelé de joie. L'homme le plus recherché par l'impérialisme, le guérillero

légendaire, stratège et théoricien de projections d'envergure internationale, l'étendard de la lutte et de l'espoir, était bien là, tranquillement assis au cœur de l'un des pays les plus exploités et opprimés du continent. […] Son voyage en Bolivie était l'un des secrets les plus fascinant de l'histoire[8]. »

Les premiers affrontements avec l'armée bolivienne ne furent pas souhaités par l'armée rebelle. Elle fut contrainte de les initier après voir été démasquée. Elle n'était forte que d'une cinquantaine d'hommes. Mais étant parvenue, dans les premiers mois de 1967, à gagner quelques batailles, elle bluffa l'armée bolivienne, qui l'imagina plus importante qu'elle n'était en réalité. En réponse, celle-ci renforça les moyens de la combattre. Alertée, la CIA s'installa dans le palais du président fantoche René Barrientos et donna l'ordre aux pays limitrophes de fermer leurs frontières aux rebelles et d'empêcher que ne leur parvienne une aide quelconque.

Fin septembre, l'ELN était réduite à une colonne de dix-sept hommes exténués, tourmentés par la faim et la soif, en carence de protéines. Le matin du 8 octobre, il faisait très froid dans la Quebrada del Yuro. Parce qu'il se savait cerné, le Che envoya trois groupes de deux sentinelles localiser les positions de l'armée bolivienne. C'est ainsi que certains de ces hommes échappèrent au guet-apens.

Je ne peux pas entrer dans une analyse de l'échec de la campagne de Ñancahuazú. La seule certitude que j'ai est qu'elle s'est soldée par une déroute. Je ne suis pas capable d'en définir les raisons, elles me dépassent. Chacun les cherche dans ses propres convictions. Certains avancent qu'elle serait une trahison de Fidel Castro, d'autres que les mineurs n'ont pas soutenu le Che, ou qu'il s'est leurré avec les paysans, ou que les combattants capturés et les déserteurs ont parlé. Il est un fait avéré que le guérillero capturé Ciro Bustos a admis avoir produit un portrait-robot de « Ramón Benítez » lors d'un interrogatoire et que ce portrait a fini de convaincre les militaires que Ramón était effectivement le Che, ce qu'ils soupçonnaient depuis quelques mois et cherchaient à confirmer. La leçon la plus importante est que nous avons vécu une défaite continentale du projet révolutionnaire représenté par le Che. Pour moi, l'échec de la Bolivie est une énigme très difficile à résoudre.

Une autre certitude est qu'il y a eu cinq survivants, nommés plus haut. Malgré la présence massive de l'armée, Guido « Inti » Peredo est l'un de ceux qui ont réussi à sortir du maquis pour se réfugier à Cochabamba. De sa planque, Inti a contacté un type du PC bolivien. Et que lui a dit ce type ? Qu'il ne devait en aucun cas révéler sa présence à Cochabamba au leader du PC car celui-ci le trahirait. Inti est resté dans la clandestinité pendant plusieurs semaines. Il a été assassiné en 1969 par les forces de sécurité. A-t-il effectivement été trahi par un membre de son cercle ?

---

1. Voir Annexe I.
2. GUEVARA Ernesto, *El socialismo y el hombre en Cuba*, essai envoyé à Carlos Quijano, directeur de la revue uruguayenne Marcha, 12 mars 1965.
3. Les dates diffèrent.
4. Pour désorienter les services secrets, ils étaient passés par plusieurs pays.
5. Soupçonnée d'avoir été un agent de la Stasi est-allemande et du KGB soviétique.
6. Auteur de la biographie *Che Guevara, A Revolutionary Life*, Grove Press, 1997.
7. GUEVARA Ernesto, *El socialismo y el hombre en Cuba*, *op. cit.*
8. PEREDO Guido, *Mi campaña junto al Che y otros documentos*, Paraninfo Universitario, 2013. Première publication en 1970 sous forme de pamphlet.

Huit ans, trois mois et vingt-trois jours

Je marchais tranquillement dans une rue de Córdoba la première fois que j'ai été arrêté par des hommes en uniforme, le 3 mai 1974. Je rentrais de La Havane où j'étais allé déposer ma femme Maria Elena et nos trois enfants. Je craignais pour leur sécurité en Argentine. Le climat politique y devenait malsain et alarmant pour les militants que nous étions, sans parler de ma parenté avec le Che. Nous venions d'entrer dans l'une de ces périodes maudites où porter le nom de Guevara n'était pas chose facile. Malgré le péril, j'avais décidé de rentrer au pays, déterminé à poursuivre mes activités politiques et militantes. J'avais poussé mon père à émigrer à Cuba l'année précédente. Sachant mes proches à l'abri, je pouvais m'impliquer davantage.

Je militais activement pour le Partido revolucionario de los trabajadores (PRT), une importante organisation politico-syndicaliste englobant plusieurs mouvements. J'appartenais à l'aile Frente anti-imperialista por el Socialismo (Front anti-impérialiste pour le socialisme). Juan Perón était très affaibli physiquement, mais il continuait quand même de gouverner. Il devait son retour d'exil à un accord passé avec le gouvernement militaire d'Alejandro Agustín Lanusse qui l'avait laissé rentrer au pays pour bloquer l'avance des révolutionnaires. Mais les jours de Perón étaient comptés. Il avait soixante-dix-neuf ans et souffrait d'une maladie cardiaque. Il s'éteignit le 1er juillet 1974 et fut remplacé à la tête de l'État par sa troisième épouse Isabel[1], une ancienne danseuse de cabaret qui n'avait été à l'école que pendant cinq ans mais occupait malgré tout le poste envié de vice-présidente. Incapable de gouverner seule, elle était secondée, ou plutôt dominée par un personnage néfaste, un policier de haut vol féru d'ésotérisme, José López Rega alias « El Brujo » (le sorcier).

López Rega avait manigancé pendant des années pour se rapprocher d'Isabel. Il avait dépensé une énergie considérable à consolider leur amitié. L'effort avait payé : il avait été invité à rejoindre le couple Perón dans son exil espagnol en qualité de secrétaire particulier.

À la mort du général, il prit naturellement le rôle de conseiller d'Isabel. Désormais veuve, celle-ci ne prit plus aucune décision sans le consulter. Aussi l'influence de Rega augmenta-t-elle considérablement. Il profita de son pouvoir pour fonder l'escadron de la mort Alliance anticommuniste argentine – plus connue sous le nom de Triple A – avec l'objectif « d'extirper l'infiltration marxiste du péronisme », incarnée entre autres par le mouvement Montoneros, les Fuerzas armadas revolucionarias (FAR) ou encore l'Ejercito revolucionario del pueblo (ERP). Mon pays s'acheminait une fois de plus vers une nouvelle ère de répression connue aujourd'hui sous les noms de « sale guerre » et « années de plomb ». Il convient de préciser que le contexte politique de l'époque était d'une extrême complexité. Si je ne prends pas la peine de l'expliquer, il est impossible de comprendre mes deux détentions et l'exil progressif de tous les Guevara à Cuba.

À la base, le péronisme était un mouvement populaire et syndicaliste. « Ni yankees, ni marxistes. Péronistes ! » chantaient ses partisans. Plus qu'un parti, c'était un mouvement permettant à chacun de trouver ce qu'il cherchait. Juan Perón était une espèce d'idole des masses tiraillé entre des partisans de tous bords. Qu'ils soient de droite ou de gauche, ils avaient du mal à exister sans sa bénédiction, y compris et surtout lors de son exil. Le péronisme avait ainsi accouché de deux tendances adverses : une mouvance de gauche, représentée par les jeunes montoneros, la Juventud Peronista (JP) et la CGT des Argentins[2] sous la houlette d'Agustin Tosco, et une mouvance « orthodoxe » de droite représentée par le puissant syndicat CGT[3]. Les deux tendances étaient l'une et l'autre persuadées d'incarner le péronisme authentique et se disputaient l'amour de son leader. Mais chaque fois que le péronisme avait la possibilité de virer vers la gauche, Perón tuait l'initiative dans l'œuf. Quand Héctor José Cámpora, alias El Tío (l'oncle), fut élu président en mars 1973, Perón l'obligea à démissionner deux mois après son intronisation alors qu'il l'avait lui-même désigné comme le candidat péroniste[4]. El Tío avait commis trois erreurs impardonnables : amnistier les membres d'organisations révolutionnaires ; restaurer les relations diplomatiques avec Cuba ;

nommer de jeunes socialistes à des postes gouvernementaux. Autrement dit, il avait favorisé des éléments gauchistes.

Les péronistes cessèrent de scander : « Cámpora au gouvernement, Perón au pouvoir. » La démission le 13 juillet de Cámpora – qui avait obéi sans sourciller – permit au général d'organiser de nouvelles élections et de remporter le scrutin. Il reprit le pouvoir le 12 octobre et nomma Isabel vice-présidente. Le processus de « droitisation » de la base était mis en place.

Certains péronistes ont tenté de prendre leur distance avec les événements tragiques qui ont secoué notre pays, qu'il s'agisse des coups d'État militaires de 1955 ou de 1976, en faisant porter le chapeau à d'autres. Pourtant, une partie de la responsabilité de ces drames leur appartient. Quand Perón partit en exil trois mois après le bombardement de la place de Mai du 16 juin 1955, il trouva mille justifications pour expliquer qu'il abandonnait le navire. Il était foncièrement opposé à un vrai processus de transformation de la société. Il se méfiait par exemple profondément de la jeunesse représentée par Montoneros. Après avoir courtisé les deux tendances et cultivé l'ambiguïté, il finit par abattre ses cartes en rentrant d'exil : il méprisait l'aile gauche du mouvement.

La rupture définitive avec Montoneros fut consommée dans le sang le 20 juin 1973, le jour du retour d'Espagne. Pour accueillir Perón en grande pompe, ses fidèles des deux bords avaient prévu de se rassembler à une intersection de la route reliant Buenos Aires à l'aéroport international d'Ezeiza (leur nombre fut plus tard estimé à trois millions et demi de personnes). Certains partisans étaient venus armés tant l'animosité mutuelle des deux tendances était forte. Elles n'étaient pas parvenues à s'entendre sur leurs emplacements respectifs sur la route qu'emprunterait le général pour rejoindre Buenos Aires après dix-huit ans d'exil. Sans consulter Montoneros, les « orthodoxes » avaient monté une estrade à la hâte. Ils avaient l'avantage de la hauteur. Lorsque les montoneros s'en approchèrent, des snipers tirèrent sur eux, faisant treize morts et trois cent soixante-cinq blessés. Loin de dénoncer la tuerie, Perón déclara : « Ce n'est pas en hurlant qu'on forme une patrie. Nous, les péronistes, devons reprendre la direction de notre mouvement, le mettre en marche et neutraliser ceux qui prétendent le déformer depuis la base ou le sommet. »

Le massacre marqua le début des vraies hostilités. Les montoneros avaient été trahis par leur idole, et la jeunesse argentine avec eux.

Isabel avait donc hérité d'un régime propice à l'action révolutionnaire. Certains ont insinué que Perón avait été ensorcelé par López Rega[5]. Rien n'est plus faux. C'est une invention visant à dissimuler le fait que Perón était profondément réactionnaire et vendu à l'impérialisme. C'était un capitaliste nationaliste de droite et un populiste qui ne voulait en aucun cas du marxisme, du communisme, du socialisme ou d'une révolution. Vers la fin de sa vie, c'est cette tendance qui dicta ses actes. Il se rapprocha des militaires et orchestra l'intérim de son épouse au pouvoir pour donner aux forces armées le temps de préparer le coup d'État du 24 mars 1976.

Sous l'influence de López Rega, Isabel intensifia la répression. En plus de pratiquer l'ésotérisme et l'anticommunisme, « le sorcier » obéissait à des ordres visant à débarrasser le péronisme de ses militants de gauche et stopper les mobilisations ou les possibilités d'avance populaires et révolutionnaires. Pourchassé par la Triple A qui séquestrait et assassinait ses membres en toute impunité, Montoneros se transforma peu à peu en groupe armé. La rébellion grondait. D'autres groupuscules s'étaient formés. Les attentats se multipliaient. L'une des autres cibles de la Triple A était le PRT. Face à la tournure des événements, nos réunions tournaient désormais autour d'une question centrale : devions-nous prendre les armes et si oui, était-ce le bon moment ? Nous étions divisés. Sur tout le continent, le climat était à la confrontation armée avec des mouvements révolutionnaires en Uruguay, en Bolivie, au Chili, au Venezuela, en Colombie et au Brésil. Leur modèle était Cuba, le berceau de la lutte victorieuse, le phare de l'Amérique. L'île représentait l'espoir d'un vrai changement de société.

En Argentine, le conflit droite-gauche se durcissait chaque jour davantage. Nous assistions à une énorme mobilisation ouvrière et syndicale. Les masses prolétaires, travailleuses et étudiantes se regroupaient en organisations. Elles étaient en butte à une alliance entre groupes économiques, services secrets d'Argentine et d'ailleurs, forces armées, et la droite syndicale et politique. L'ennemi principal était la gauche, l'objectif final sa disparition. Aussi nos compagnons commencèrent-ils à être avalés en nombre de plus en plus alarmants par les centres de détention et de torture clandestins qui avaient surgi dans

tout le pays. Ils disparaissaient sans laisser de trace ou réapparaissent parfois sous forme de cadavres mutilés. La situation était plus critique à Córdoba que dans le reste du pays. Depuis le coup d'État militaire du général Juan Carlos Onganía en 1966 et la promulgation de sa loi répressive anticommuniste, la ville s'était transformée en capitale argentine de la lutte. Une tradition déjà bien ancrée de contestation avait précédé l'apparition de l'escadron de la mort de López Rega. Le mouvement rebelle portait un nom : le Cordobazo. Il unissait étudiants, ouvriers et syndicalistes dans une série interminable de révoltes, manifestations et attentats et avait organisé sa première grande émeute en mai 1969. De son exil, Perón avait déclaré Córdoba « foyer d'infection ».

C'est à Córdoba qu'est née la Triple A et que s'est produite la rupture fatale avec la légalité institutionnelle en matière de répression. J'y étais arrivé quelques mois avant mon arrestation, juste avant le coup d'État régional du 28 février 1974. Ce jour-là, le colonel de l'armée et chef de la police Antonio Domingo Navarro prit d'assaut le palais du gouvernement et fit arrêter le gouverneur Ricardo Obregón Cano, son lieutenant gouverneur Atilio López, tous deux péronistes de gauche, ainsi que douze de leurs collaborateurs. Obregón Cano et son colistier avaient pourtant recueilli plus de 50 % des voix aux élections précédentes. Qu'importe : ils furent incarcérés. Il ne faisait aucun doute que l'ordre était venu des plus hautes sphères de l'État. D'ailleurs, la même chose s'était produite dans la province de Buenos Aires un mois plus tôt. Le gouverneur Oscar Raúl Bidegain avait été saqué de son poste par les péronistes de droite qui se méfiaient des jeunes progressistes de son gouvernement.

C'est dans ce climat délétère et explosif que je fus donc arrêté le 3 mai 1974. Deux types en uniforme que je n'avais pas vus venir surgirent soudain devant moi dans la rue. Ils me saisirent chacun un bras. Quand je tentai de me débattre, ils pointèrent une arme sur moi. Ils m'obligèrent à monter dans un fourgon de police. On partit en trombe à la préfecture. En route, ils m'expliquèrent que mon appartement avait été fouillé tandis que j'étais à l'usine. Ils y avaient trouvé des documents du PRT ainsi que des livres « compromettants ». J'étais ouvrier, membre actif du PRT, et je m'appelais Guevara. Même si j'avais sur moi de faux papiers pour échapper au risque que me faisait courir mon nom, j'avais été repéré. Mais

j'ignorais s'ils connaissaient ma véritable identité. J'avais peut-être été arrêté pour le simple fait d'appartenir au PRT.

Mes camarades du parti ignoraient qui j'étais vraiment. Pour eux, je n'étais le frère de personne, simplement Juan Martin. Je ne criais pas ma parenté avec le Che sur les toits : c'était trop dangereux non seulement pour moi, mais aussi pour mes copains et pour le PRT. Aujourd'hui, je souhaite répandre la pensée du Che. À l'époque, non. Nous avions en plus des doutes sur une possible infiltration du parti par la Triple A. Il fallait se méfier de tout. Plusieurs groupes armés, qui ont ensuite fusionné, sévissaient à Córdoba.

Je suis resté trois mois et dix-huit jours à la prison des condamnés de San Martin. À ses risques et périls, mon frère Roberto est devenu mon avocat dès qu'il a appris mon arrestation. Il est immédiatement venu à Córdoba et m'a défendu de toutes ses forces. Aussi ai-je été battu, malmené et interrogé mais pas torturé. On m'a accusé de « falsification de documents officiels », la seule charge qu'ils avaient réussi à lever contre moi. J'en ai déduit qu'ils connaissaient donc mon identité. Ils m'ont remis en liberté, conditionnelle. Néanmoins, j'étais désormais fiché. Des compagnons arrêtés le même jour que moi sont, eux, restés en prison. J'ai par la suite appris que d'autres avaient été fusillés ou torturés à mort. On ne savait jamais pourquoi un prisonnier était relâché ou un autre fusillé.

Après le coup d'État du 24 mars 1976, il n'y eut plus ni libérations ni même incarcérations : la mort devint la punition la plus commune, comme celle, par exemple, de José René Moukarzel, qui fut jeté nu dans la cour intérieure de la prison par un froid sibérien puis aspergé régulièrement d'eau glacée pour avoir reçu un sachet de sel d'un prisonnier de droit commun.

J'ai cru pouvoir échapper à la répression après ma libération, en août, en déménageant à Rosario, la capitale de la province de Santa Fe. Les choses y semblaient plus calmes, moins explosives qu'à Córdoba. J'y ai trouvé un emploi dans une usine *yerbatera*. C'est là que j'ai rencontré ma compagne Viviana Beguán, alias La Negra, la mère de ma fille Dolores. Viviana militait comme moi au PRT. Nous nous sommes mis à militer ensemble. Nous assistions aux réunions, allions dans les universités pour tenter d'unifier le mouvement devant le coup d'État militaire qui se profilait. Nous étions en effet persuadés que les forces armées allaient s'emparer du

pouvoir par la force. C'est ce qu'elles avaient fait à chaque période d'instabilité en Argentine – et au cours de l'histoire, nous en avions eu notre lot ! Au PRT, nos discussions continuaient de tourner autour de la stratégie à adopter. La direction du parti penchait de plus en plus en faveur de la lutte armée, mais certains membres y étaient opposés, convaincus qu'elle risquait de précipiter un coup d'État au lieu de l'empêcher. Au final, nous nagions dans le doute : nous n'étions ni sûrs d'être capables de le prévenir avec une simple mobilisation ni sûrs du moment approprié pour agir. La mort de Perón avait tout compliqué. Le gouvernement d'Isabel promulguait des mesures de plus en plus répressives qui limitaient notre marge de manœuvre.

Fin septembre 1975, sous la présidence d'Italo Luder, le Sénat autorisa la répression massive en adoptant la loi de sécurité nationale 20840, dite anticommuniste, antisubversive. Ses quatorze articles permettaient au gouvernement d'arrêter les gens sous le fallacieux prétexte qu'ils étaient en possession de documents subversifs – tract, journal, livre, etc. ; de criminaliser l'activité syndicale et les mouvements ouvriers ; d'interdire la publication de certains journaux et d'emprisonner quiconque était soupçonné d'endoctrinement. À la même époque, le gouvernement fédéral envoya à Córdoba un péroniste fasciste, le brigadier Raúl Oscar Lacabanne, pour organiser un « nettoyage idéologique ».

Un an après le coup d'État, le chef de la junte militaire et dictateur Rafael Videla n'hésitera pas à déclarer : « S'il le faut, vont mourir en Argentine tous ceux qui s'opposeront à l'obtention de la paix dans le pays. » Sous ses ordres, le groupe de répression militaire GT4 se spécialisa dans la chasse aux guévaristes et castristes. Heureusement pour moi si j'ose dire, j'étais déjà en prison lorsque la répression devint systématique.

Ma deuxième séquestration est survenue dans la nuit du 5 mars 1975 à Rosario. Viviana et moi étions en train de dormir chez des amis, rue Tucumán, lorsque quatre types en civil armés jusqu'aux dents nous ont réveillés en nous mettant un pistolet sur la tempe. Ils avaient enfoncé la porte. Viviana a été poussée vers un coin, menacée par les canons de plusieurs fusils-mitrailleurs Sten MKII. Moi, ils m'ont mis une cagoule sur la tête. On a entendu une fusillade dehors. J'ai pensé que c'était la fin, qu'ils étaient en train de monter une mise en scène dans la rue pour faire croire que nous étions armés et que nous résistions. C'était généralement

leur *modus operandi* : inventer un prétexte pour abattre les « subversifs » sans autre forme de procès. Ce n'est pas ce qui se passa. Ils nous firent grimper dans une voiture noire qui s'ébranla, les pneus crissant, vers un centre de détention clandestin. Je ne voyais rien mais j'entendais le silence des rues vides. Clandestine, la Triple A agissait généralement de nuit.

Arrivés à destination, ils m'ont jeté dans une pièce en bas d'un escalier, un sous-sol ai-je pensé, à l'odeur de moisi. Encapuchonné et désorienté, je savais juste que j'étais entre les mains de la police secrète. J'avais été séparé de Viviana et j'ignorais où ils l'avaient emmenée. Au bout de quelques minutes, des types sont venus m'interroger. J'ai été soumis à la torture psychologique. Ils m'ont menacé de m'abattre, de me casser, de me démolir. Ils voulaient connaître le nom de mes contacts et mes responsabilités au sein du PRT. Je n'ai rien révélé, rien de rien. Ils m'ont alors envoyé un officiel de la police fédérale. Devant ses questions, j'ai persisté dans le silence. Je n'ai même pas demandé à voir un juge. Me taire était ce que je pouvais faire de mieux pour sauver ma peau. Pendant plusieurs jours, ils se sont relayés pour m'interroger, sans succès. De guerre lasse, ils ont fini par me présenter devant un magistrat pour une audience éclair. La loi de sécurité nationale sanctionnait « les activités subversives dans toutes ses manifestations ». La définition de ces « activités subversives » était vague afin de faciliter l'arrestation de quiconque s'opposait au gouvernement d'Isabel Perón. Après le coup d'État et le Processus de réorganisation nationale lancé par la junte militaire, les généraux affublèrent les gens comme moi d'un sigle (ils adoraient les sigles) : BDS (*Banda de delincuentes subversivos*, « groupe de criminels subversifs »), ce qui leur permit de faire fi de la convention de Genève pour le traitement des prisonniers politiques : grâce à cette nouvelle appellation, nous devenions en effet des prisonniers de droit commun. Dans le même style orwellien, ils baptisèrent les centres de détention et de torture clandestins LRD (*lugar de reunión de detenidos* – lieu de rencontre de détenus).

La farce qui tint lieu de procès dura une demi-heure et fut complètement informelle. Devant les faits absurdes qui m'étaient reprochés, je me contentai de répondre que j'étais membre d'une organisation qui luttait contre l'injustice. Point barre. Ciao. Le juge me demanda si j'acceptais les chefs d'inculpation. Je répondis par la négative.

« Pourtant, dans votre appartement, nous avons trouvé… », insista-t-il. Je rétorquai : « Ce n'est pas mon appartement. »

Je fus ensuite transféré au pénitencier de Villa Devoto, rue Bermudez, dans la banlieue de Buenos Aires. C'était un lieu insalubre, une succession de hauts bâtiments en béton datant de 1927. J'eus la bonne surprise de croiser Viviana en arrivant. Nous n'en avions pas encore conscience mais nous avions la chance d'être désormais des prisonniers officiels, fichés. Une fois que nous étions dans le système, il devenait plus difficile – mais pas impossible comme nous le verrons – de nous faire disparaître. Nos proches savaient au moins ce qui nous était arrivé et où nous étions, au contraire des milliers de familles des futures victimes de la dictature qui ne sauraient rien et seraient tourmentées par l'incertitude pendant des années. Nous avions eu l'énorme chance d'avoir été arrêtés avant le coup d'État. Car la junte allait industrialiser la répression artisanale mise en place par la Triple A. Nous pensions avoir déjà vu l'horreur. Ce qui attendait l'Argentine à la fin des années 70 était bien pire encore.

En dépit des risques associés à notre nom et à mon statut de subversif, ma sœur Celia se précipita immédiatement à Devoto en apprenant mon incarcération. Quant à mon frère Roberto, il décida une fois de plus de devenir mon avocat. C'était périlleux. L'appareil répressif s'attaquait déjà aux proches des détenus. Depuis ma première détention, la terreur s'était intensifiée. Des avocats de prisonniers politiques avaient commencé à s'exiler ou à disparaître. Certains d'entre eux étaient abattus comme des chiens dans la rue ; d'autres étaient séquestrés. Les militaires se déchaîneront d'ailleurs tant et si bien contre eux pendant les années de plomb qu'il n'en restera bientôt plus un seul pour nous défendre. Deux des derniers à avoir eu le courage d'affronter la junte sont maître Broquen et maître Angel Gerardo Pisarello. Ce dernier fut séquestré le 24 juin 1976 puis s'ajouta au nombre des « disparus ». Son cadavre mutilé, mains attachées dans le dos, fut découvert quelques jours plus tard. Toujours est-il que Roberto s'associa avec une autre avocate de Rosario, Delia Rodriguez Araya, une femme d'un courage extraordinaire, pour préparer ma défense. C'était peine perdue. Un procès pouvait tout aussi bien durer mille ans ou ne pas avoir lieu du tout. Nous n'avions aucun recours, aucun droit. Nous n'étions plus personne.

Un jour, je vis Viviana. Des amis nous avaient désignés comme parrain et marraine de leur nouveau-né. Cela obligeait à le baptiser en prison et à nous réunir, ne serait-ce que quelques instants (ce genre de subterfuge cesserait bientôt d'être possible). Nous nous retrouvâmes donc sur les fonts baptismaux de la chapelle. Après ça, je ne revis plus Viviana pendant les huit ans, trois mois et vingt-trois jours que dura ma détention.

Les prisons argentines étaient dures. C'étaient des lieux de commerces nauséabonds. Les conditions de vie à Devoto étaient particulièrement épouvantables. L'une des principales causes de mort en prison était l'œdème pulmonaire. Les gardiens bastonnaient le prisonnier si brutalement que les coups créaient de profondes lésions dans les poumons. Nous étions plusieurs par cellule, mélangés avec les prisonniers de droit commun. La corruption était terrible. L'énorme budget que recevait la prison de l'État était censé couvrir les besoins des trois mille détenus, mais la hiérarchie se mettait l'argent dans les poches en nous affamant. La viande qui nous était destinée était revendue aux boucheries locales. Les homosexuels étaient vendus par les gardes et livrés aux viols des détenus fortunés. Les prisonniers politiques étaient révoltés par ces saloperies. Nous les dénonçâmes mais rien ne bougea. Alors nous prîmes la décision d'entamer une grève de la faim. Pour la casser, on nous transféra vers d'autres prisons. D'une certaine manière, les prisonniers politiques perturbaient ces juteux commerces. Nous faisions du bruit et nous avions encore des contacts à l'extérieur, qui pouvaient raconter et dénoncer la situation. Cela emmerdait le préfet corrompu et sa clique, qui préféraient les détenus de droit commun, plus malléables.

Je fus transféré avec d'autres compagnons en avion Hercules au pénitencier de Rawson, près de Trelew[6], en Patagonie. Ce « déménagement » marqua le début de ce que j'ai appelé mon tourisme carcéral. En huit ans, je fus transféré cinq fois : de Devoto à Rawson, de Rawson à Devoto, de Devoto à La Plata, de La Plata à Sierra Chica puis de Sierra Chica de nouveau à Rawson. Les conditions d'emprisonnement se dégradèrent à chaque transfert.

Rawson était un pénitencier réservé aux condamnés, une sorte de bagne perdu au fin fond d'une terre hostile battue par les vents glacés de l'océan Atlantique, à 1 100 kilomètres au sud de Buenos Aires. Son isolement rendait les visites difficiles, pour ne pas dire impossibles. Nous couper de

nos proches était précisément le but recherché, avec notre destruction psychologique, physique et mentale.

La religion était représentée à Rawson, mais de quelle manière ! Le chapelain – qui avait un grade militaire – était un sadique qui nous traitait de terroristes, d'assassins, de sales gauchistes et menait même des interrogatoires musclés… au nom de Dieu. Il fut heureusement remplacé par l'archevêque de Comodoro Rivadavia, monseigneur Moure, avec lequel je développai une grande amitié[7]. Argimiro Moure était un authentique chrétien. La première fois qu'il m'appela en confession, je lui avouai mon athéisme. Il me répondit que ce n'était pas important. Il ne venait pas en prosélyte mais en homme nous offrant la possibilité d'avoir un dialogue humain et agréable. La majorité des détenus se mirent à aller à la messe toutes les semaines pour l'entendre.

L'appareil répressif surveillait les visiteurs de plus en plus étroitement. Être proche d'un prisonnier politique suffisait à signer l'arrêt de mort de quelqu'un. Les parents de Viviana ne lui rendirent jamais visite. Elle n'avait pas été transférée comme moi (de fait, elle a passé ses huit ans de détention à Villa Devoto dans la cellule 90, au troisième étage, dans l'espace 5, sans jamais voir le soleil ni la lune). Avec le durcissement du régime et les échos des disparitions massives qui lui parvenaient en prison, elle s'effraya pour eux et leur demanda de quitter le pays immédiatement. Ils vivaient à Córdoba. Au lieu de s'exiler, ils déménagèrent secrètement à Avellaneda, une banlieue de Buenos Aires – elle ne sut jamais dans quelle rue – et passèrent dans la clandestinité. Un jour d'octobre 1977, une amie d'enfance et de cellule de Viviana, Stella, reçut la visite de ses trois jeunes enfants. Ils venaient d'Avellaneda, et lui racontèrent un cauchemar : leur père avait disparu, emporté par la répression, suivi quelques semaines plus tard de l'amie qui les avait recueillis. Un couple de retraités du quartier les avait alors pris en charge après la double tragédie. Quelques jours plus tard, ils avaient subi à leur tour le même sort. Traumatisés par cette succession de disparitions, les enfants avaient oublié le nom du couple. Mais en entendant l'histoire et les descriptions, Viviana eut un horrible pressentiment : ce couple dont ils parlaient était ses parents. Son avertissement n'avait donc servi à rien. Ils avaient la soixantaine et n'avaient jamais fait de politique de leur vie. À sa libération, Viviana fut informée qu'ils avaient été séquestrés, emmenés au centre de détention clandestin Campo de Mayo, puis torturés et jetés

vivants d'un avion dans le Rio de la Plata. Ces événements s'étaient déroulés en septembre 1977. J'en pris connaissance à ma sortie de prison.

Les souvenirs de mes différentes détentions se confondent aujourd'hui les uns les autres. Chaque journée était à peu de chose près identique à la précédente. Je me rappelle surtout certaines dates clés et quelques anecdotes marquantes. Le lecteur me pardonnera si je les jette sur la page dans le désordre.

Il y eut un avant et un après coup d'État. En 1975, nous avions des radios, des journaux, des visites, des heures de promenade dans la cour. À partir du 24 mars 1976, tous ces droits furent supprimés. On assista à un durcissement tangible du traitement des prisonniers politiques. Des groupes de militaires se tenaient désormais dans les cours et pointaient leurs armes sur les lucarnes des cellules. Les bastonnades, fouilles, menaces, insultes, s'intensifièrent.

J'ai fait deux séjours à Rawson. Je n'ai jamais compris ce que je faisais là, ni l'utilité de tant de transferts. Au deuxième séjour, ils m'ont enfermé dans une cellule glacée sans matelas et sans couverture, en conséquence de quoi j'ai attrapé un rhumatisme articulaire dont je souffre encore aujourd'hui et l'hépatite que j'avais contractée avant mon incarcération s'est aggravée.

J'ai passé en tout trois ans et demi au cachot. Ma plus longue période d'isolement total a duré six mois. Je marchais et je pensais, il n'y avait rien d'autre à faire. On m'alimentait si peu que je n'avais pas la force de faire de l'exercice. Je perdais la notion du temps et de l'espace et de ce qui se passait non seulement à l'extérieur de la prison, mais dans le couloir à quelques mètres de moi. De temps à autre, une information me parvenait. Quand un prisonnier était au cachot, isolé des autres, nous arrivions parfois à communiquer soit par les toilettes, soit par les fentes dans les murs, soit en morse. Si on comprenait le message, on frappait un coup sur le mur, sinon, deux coups. Ces interactions, même brèves et espacées, nous empêchaient de devenir complètement fous. J'ai quand même souffert d'hallucinations à un moment. Une des cellules où j'avais été enfermé était sombre avec des coins arrondis, et je n'étais pas autorisé à en sortir. Il y avait un soupirail au plafond qui permettait à peine de voir s'il faisait jour ou nuit. Dans certaines prisons, la nourriture entrait par une lézarde. On ne voyait pas qui l'apportait. Dans d'autres, un gardien

ouvrait la porte mais il valait encore mieux ne pas voir son faciès. Victor Hugo a dit quelque part que le dernier des hommes n'est pas le détenu mais son gardien. Il y en avait sans doute de moins mauvais que d'autres mais ils étaient tous épouvantables. Il fallait quand même avoir une mentalité tordue pour choisir ce métier !

Lorsque nous n'étions pas au cachot, nous étions entassés dans une cellule. Plus personne ne venait nous rendre visite à cette époque. Il n'y avait plus d'avocats. Certains pavillons avaient des salles communes où nous étions aléatoirement autorisés à passer du temps. Il arrivait parfois qu'un gardien oublie un journal dans les toilettes. Il s'agissait généralement d'un quotidien datant de plusieurs jours, mais cela nous permettait de glaner des bribes d'informations. Nous étions alertés des séquestrations massives par les nouveaux détenus eux aussi victimes d'enlèvements et qui atterrissaient de temps à autre en prison. Certains avaient la chance de devenir des prisonniers officiels. Ils nous racontaient les disparitions, les tueries. D'autres se volatilisaient. On ne les revoyait jamais plus. On commençait peu à peu à prendre conscience de l'échelle de la répression.

À intervalles réguliers, des tortionnaires entraient dans les cellules pour nous interroger. À moins qu'ils ne nous escortent vers une salle de torture. Nous avions une méthode pour éviter de parler : on l'appelait « Gueule impassible, de rien ». Ça voulait dire qu'on adoptait une expression vide. Car on ne savait jamais ce qui allait se passer. Quand ils nous demandaient : « Tu as lu ce livre ? », on répondait : « Non ». « Tu fais de la gym ? – Non. » « Quel fainéant. Tu ne fais rien ! », concluait le tortionnaire.

Un jour, un colonel en uniforme est entré dans la cellule que je partageais avec un autre détenu. Il lui a demandé : « Tu es montonero ? – Non, je suis péroniste », lui a répondu mon compagnon. La distinction était importante. Montoneros était un groupe armé tandis que le péronisme était un mouvement. L'interrogateur insistait lourdement. Mon codétenu maintenait son histoire de péroniste. Soudain, le type s'est tourné vers moi : « Et toi, tu es du PRT ? – Non, je suis socialiste », ai-je répondu, suivant l'exemple de mon camarade. L'astuce était de rester vague, de ne pas admettre l'appartenance à un parti.

Il arrivait aussi que les interrogateurs soulèvent la question de mon lien de parenté avec Ernesto. Ceux qui apprenaient que j'étais le frère du Che

venaient me voir. Cela avait l'air de leur en boucher un coin. Je devenais la bête curieuse. Cela pouvait jouer en ma faveur ou contre moi. Difficile d'anticiper les réactions. Cela dépendait du gardien ou du militaire.

Un jour que j'étais seul dans ma cellule de Sierra Chica, la porte s'est ouverte sur un type en uniforme, un gradé. Il a demandé au gardien de nous laisser seuls. Mon bat-flanc était une chape de ciment. On m'apportait un matelas à 22 heures qu'on me retirait à 6 heures du matin. Il faisait un froid de gueux. Quand un militaire ou un gardien entrait dans une cellule, le prisonnier devait se tenir debout contre le mur du fond, les mains dans le dos. Après m'avoir longuement dévisagé, le gradé m'a dit : « Détends-toi et assieds-toi. » Il a pris place à côté de moi. Il a lancé la conversation en me demandant si je faisais de l'exercice, ce que je pensais de la nourriture, etc. J'ai répondu « non » à chaque question, comme d'habitude. Je voulais qu'il sorte. Je n'avais rien à dire à ce sale type. Quand il a compris que j'allais persévérer dans mon mutisme, il a essayé de rompre la glace en s'exclamant : « Alors comme ça, tu es le frère du Che ! » Et il s'est mis à discourir longuement sur Ernesto. Il m'a parlé de l'art de la guérilla, de ce que représentait le Che et il a conclu en disant : « Quel type incroyable, génial que ton frère ! » J'étais stupéfait. Ce militaire était un spécialiste de la contre-insurrection, il savait que le Che avait consacré sa vie à lutter contre des brutes comme lui, bref, c'était un ennemi pour lequel il professait une grande admiration ! Une autre fois, lors d'un interrogatoire, le militaire m'a parlé d'entrée du Che. Il m'a dit : « Quel dommage que ton frère ait choisi le mauvais camp ! Parce que c'était un type de valeur. » Et il a continué en me racontant tout ce qu'il savait sur Ernesto, tout ce qu'il avait lu. On ne pouvait pas dire qu'il n'était pas informé sur la question…

Une nuit, lors de mon premier séjour à Rawson, ils sont venus chercher quatre d'entre nous. Ils nous ont dit qu'ils nous emmenaient à la base aéronavale Almirante Zar de Trelew pour un « transfert administratif ». Nous étions convaincus qu'ils allaient nous abattre. Sur cette base, seize prisonniers politiques gauchistes avaient été massacrés le 22 août 1972. L'une des méthodes utilisée par les militaires pour fusiller les prisonniers « légalement » était de simuler leur fugue. La junte avait en effet promulgué une loi sur les fugues pour justifier ce genre de tuerie. Un moment, le véhicule qui nous transportait vers la base s'est arrêté dans un

lieu complètement désert. Il y avait un autre véhicule sur le bas-côté tous feux éteints. On nous a fait descendre. On s'est regardés et on a compris. On était cuits. Ils allaient nous accuser d'avoir fui pour nous abattre.

En fait, on nous a donné l'ordre de monter dans l'autre voiture. Arrivés à la base, on nous a poussés vers un petit avion. Et je me suis retrouvé de nouveau à Villa Devoto. On m'a mis dans une cellule avec d'autres détenus. Avec les années, on avait appris que les militaires avaient divisé les prisonniers politiques en trois catégories : les récupérables, les difficilement récupérables et les irrécupérables. J'appartenais à la troisième. Il faut dire que je n'étais pas un prisonnier modèle. Je protestais sans arrêt. Que pouvais-je faire d'autre avec l'éducation que j'avais reçue et le frère que j'avais eu en exemple ! Je me retrouvai donc au cachot. Là, toutes les trois ou quatre heures, ils venaient me chercher, me mettaient sous une douche glacée jusqu'à ce que je crève de froid. Ils me ramenaient ensuite dans ma cellule, mouillé et à moitié nu. Entre-temps, ils m'avaient enlevé le matelas et ne me donnaient pas à bouffer. N'importe quelle broutille se soldait par un châtiment, généralement une bastonnade, pour te déséquilibrer et te casser. Mais pour la majorité d'entre nous, ça ne fonctionnait pas car nous avions des convictions bien ancrées : nous n'étions pas des criminels. Nous savions pourquoi nous étions emprisonnés. Et parce que nous parvenions à rester en contact. Ils n'ont jamais pu complètement empêcher la communication ou nous détruire. Nous étions organisés à l'intérieur de la prison. Nous arrivions même parfois à entrer en contact avec nos codétenus médecins.

À mon quatrième transfert, on m'a emmené à La Plata, qui se trouve dans la province de Buenos Aires. Je ne peux pas vraiment décrire l'extérieur de la prison : j'y suis arrivé de nuit dans un fourgon. Nous avons été accueillis par des coups. C'était une prison terrible, un lieu de torture et de détention de disparus. On m'a séparé des autres et conduit dans le bureau du directeur de la prison. Il m'avait sélectionné comme délégué des détenus pour me dire qu'il ne voulait pas de problèmes, qu'il allait respecter nos vies et certains de nos avantages – chose que les militaires ne feraient pas –, du moins si nous nous tenions à carreau. Il voulait arriver à sa retraite sans problème. En fait, il allait bientôt être remplacé par un militaire. Avec l'intensification de la répression, les prisons passaient progressivement sous le contrôle de l'armée. Un grand nombre de prisonniers politiques, comme les montoneros Horacio

Rapaport et Angel Georgiavis avaient été assassinés à La Plata, soi-disant en essayant de s'enfuir. Les pavillons 1 et 2 étaient réservés aux irrécupérables comme moi. C'était l'été, il faisait une chaleur torride et on devait porter d'épais uniformes en drap qui nous collaient à la peau. Il était évidemment interdit de les enlever. J'ai protesté et me suis retrouvé au cachot. Je commençais à avoir l'habitude. L'hiver suivant, ils ont fait le contraire. On nous a distribué des uniformes tout fins dans lesquels nous gelions.

La nuit d'un 22 août, des gardiens sont venus chercher cinq détenus dans le pavillon d'isolement. La date était symbolique à cause du massacre de Trelew que je viens d'évoquer. Nous en avons déduit une fois de plus que nous allions être fusillés, et nous avons perdu tout espoir lorsque le militaire qui nous escortait a demandé au gardien où étaient nos effets personnels et que celui-ci a répondu que nous n'en aurions désormais plus besoin. Nous venions de différentes cellules mais nous nous sommes reconnus. Nous avons pris conscience que nous étions tous très marqués politiquement. Il y avait un camarade brésilien, un leader montonero, un guérillero qui avait combattu avec Fidel à Cuba et un dirigeant du PRT. Ils nous ont mis dans un fourgon qui s'est arrêté en rase campagne. Une fois de plus, il y avait un véhicule, phares allumés, sur le bas-côté. Cette fois, on était sûrs de mourir. Pas du tout ! On nous a transférés à Sierra Chica. J'ai ensuite appris qu'il y avait eu une tuerie de prisonniers cette nuit-là et que notre petit groupe avait été sauvé à la dernière minute par des militaires pour une raison que j'ignore à ce jour. Nous n'avons jamais su pourquoi nous avions été épargnés, mais nous sommes parvenus à une conclusion : au moment où nous allions être fusillés, quelqu'un a reçu un contre-ordre. Les militaires avaient des zones d'influence, au nombre de quatre dans tout le pays, elles-mêmes divisées en 19 sous-zones et 117 secteurs et sous-secteurs. Chaque général était chef d'une zone et avait droit de vie ou de mort sur les prisonniers dépendant de cette zone.

J'ai passé trois ans à Sierra Chica (qui se trouve également dans la province de Buenos Aires). C'était une prison en forme d'éventail, très vieille et sinistre, avec douze pavillons de cent mètres de long chacun. Elle avait été construite en 1890, avant l'électricité, près d'une commune appelée Olavarria, au milieu de champs et de carrières de minéraux où travaillaient les détenus. Au centre de chaque pavillon se trouvait une cour

sur laquelle donnaient les fenêtres des cellules. L'une des particularités de la prison était que, pour empêcher que les détenus n'en liment les barreaux, les fenêtres étaient équipées de volets de fer qui faisaient un boucan pas possible et donnaient l'impression d'être au bagne. Les cellules étaient concaves, leurs murs avaient une épaisseur de 80 centimètres et leurs portes étaient en bois et percées d'un passe-plat. Elles étaient équipées d'un W.-C. et d'un robinet. On pouvait passer des semaines sans sortir de sa cellule. Je partageais la mienne avec le leader de la Juventud Peronista Juan Carlos Dante « El Canca » Gullo, qui devint plus tard député pro-Kirchner, et dont la mère, puis le frère, furent séquestrés et devinrent des « disparus » pendant notre détention.

Le pavillon 12 était le « pavillon des châtiments ». Il était complètement isolé des autres. Le 11 était le « pavillon de la mort ». Nous n'avions plus de noms : nous devenions de simples numéros. J'étais le 449. Pendant un temps, on nous a permis de sortir dans la cour centrale trois fois par semaine. Nous n'avions cependant pas le droit de marcher en groupes, de nous approcher d'une fenêtre ou d'arrêter de marcher. Quand un détail faisait dérailler la machine, les gardiens entraient dans la cellule, saccageaient tout, bastonnaient les détenus et les arrosaient d'eau glacée, les seuls « bains » auxquels nous avions droit à Sierra Chica. Un 24 ou un 31 décembre de je ne sais plus quelle année, je partageais une cellule avec d'autres détenus. Les gardiens sont passés nous voir. Ils ont trouvé des friandises. Je ne me souviens plus comment elles étaient arrivées en notre possession. Cela les a rendus fous et on s'est évidemment retrouvés au cachot.

À l'extérieur, la sale guerre battait son plein. Certains groupes armés comme Montoneros s'étaient radicalisés, la trahison était punie de mort. Par trahison ils entendaient par exemple la délation, même sous la torture. L'Argentine vivait une période d'atrocités, une spirale infernale où chaque mort en appelait d'autres. Un jour, ils ont amené un disparu, membre d'un groupe armé. Il avait parlé sous la torture. L'organisation à laquelle il appartenait l'avait condamné à mort. Les militaires l'ont lâché dans la cage aux lions, au milieu des détenus, pour qu'ils le tuent. Il est devenu une loque humaine, entre la torture des uns et la menace des autres. Un groupe de prisonniers dont je faisais partie a trouvé cela d'une telle cruauté que nous avons décidé de le protéger en le maintenant à l'écart, en

lui servant de bouclier. Les gardiens attendaient avec impatience que les autres l'assassinent. Mais nous étions vigilants. Nous ne le laissions jamais seul. Petit à petit, il a repris des forces. Et un jour, il s'est suicidé en se tailladant la jugulaire. Un codétenu psychiatre nous a expliqué qu'il avait été nécessaire pour lui de se requinquer avant de décider que sa vie ne valait plus la peine d'être vécue. Sa mort nous a ébranlés.

Ma santé déclinait. J'ai eu une hernie et une appendicite en plus du rhumatisme articulaire. On m'a opéré deux fois, une fois à Sierra Chica et une autre à Rawson. J'ai eu un infarctus pendant que j'étais à l'hôpital.

On se passait des messages entre détenus en écrivant des lettres minuscules sur des bonbons qu'on gardait dans la bouche. Ces messages étaient souvent échangés à l'infirmerie. On attendait le moment propice où personne ne nous regardait et on se passait les bonbons. La communication était lente mais elle fonctionnait. Quand ils m'ont emmené à l'infirmerie pour m'opérer la première fois, j'avais un de ces bonbons dans la bouche. J'étais très faible. On m'a anesthésié. Quand je me suis réveillé, entouré de deux gardiens, la première chose que je me suis demandée n'était pas si l'opération s'était bien passée mais si j'avais toujours le bonbon dans la bouche. Il était sous ma langue !

J'ai été transféré une nouvelle fois à Rawson, dernière et plus longue étape de mon tourisme carcéral. Nous étions en 1979 et les militaires avaient ordonné un transfert massif de prisonniers entre Sierra Chica et Rawson. L'avion Hercules qui nous transportait a atterri une nouvelle fois à la fameuse base Almirante Zar de Trelew. Quand nous sommes arrivés à la prison, un gardien s'est exclamé : « Ah, je vois qu'ils vous ont bien traités à Sierra Chica ! » C'était une bien cruelle raillerie : nous étions faméliques.

Pourtant, malgré tous les mauvais traitements, nous avons commencé à croire que nous allions un jour échapper à l'enfer. La question était de savoir quand. Le purgatoire pouvait se prolonger encore longtemps mais les choses étaient en train d'évoluer dans le bon sens. Grâce à l'activisme de ma sœur Celia en Europe, j'ai reçu trois visites coup sur coup, celle du consul autrichien de Buenos Aires, celle d'une organisation de défense des droits de l'homme et celle de la Croix-Rouge. Si l'ampleur et la barbarie de la répression semblaient échapper à la sagacité de la presse nationale, il n'en était pas de même à l'étranger. Des Argentins en exil se démenaient sans relâche pour notre cause, accusaient les conditions de vie inhumaines

dans les prisons. À tel point que la junte a finalement été acculée à autoriser l'inspection partielle de ses prisons. Les militaires pensaient faire d'une pierre deux coups. La détention de tant de prisonniers politiques prouverait, pensaient-ils, que les rumeurs de séquestrations illégales étaient fausses. Bien entendu, notre présence n'expliquait en rien les disparitions de dizaines de milliers de gens que personne n'avait jamais revus et qui n'étaient fichés dans aucune prison. Les disparus avaient précisément disparu.

La guerre des Malouines – lancée le 2 avril 1982 – a marqué le début de la fin pour la junte. Tout allait de mal en pis dans le pays. La politique du ministre de l'Économie de la dictature José Alfredo Martínez de Hoz se soldait par un désastre. Les généraux ont prétendu réveiller la fibre patriotique des citoyens en les ralliant derrière une invasion imbécile et irresponsable des îles britanniques, pensant leur faire oublier la répression, l'inflation galopante et les énormes problèmes sociaux qui secouaient alors le pays. Après sept ans de dictature militaire, l'Argentine était exsangue. En plus d'être meurtriers, les généraux étaient incompétents, nuls. C'était un échec cuisant. Et l'absurde guerre des Malouines allait se terminer par une lamentable et humiliante défaite soixante-quatorze jours plus tard. La junte avait gravement sous-estimé la réaction des Britanniques et des Américains. Elle était persuadée, d'une part que le Premier ministre Margaret Thatcher aurait d'autres chats à fouetter que défendre les lointaines Malouines, et d'autre part que Ronald Reagan soutiendrait son allié sud-américain ou, au pire, resterait neutre, ce qui ne fut pas le cas.

Le sort de la junte fut scellé avec la déconfiture de ses troupes, dont certains soldats moururent de faim faute d'être approvisionnés en vivres par leur commandement. Le nôtre était sur le point de s'améliorer. Nous l'ignorions cependant, car la propagande incessante à laquelle nous étions soumis parlait évidemment des triomphes répétés de notre armée, d'une victoire imminente. Dès l'invasion, nous avions soudain eu le droit d'écouter à nouveau la radio !

La chose la plus surréaliste pour moi fut de voir certains prisonniers politiques défendre nos bourreaux, par patriotisme, comme l'avait prévu la junte. L'invasion des Malouines nous avait divisés. Ces prisonniers-là disaient qu'il fallait soutenir notre armée contre l'impérialisme anglais ; il y en avait même qui voulaient se porter volontaires pour aller sur le front !

On nageait en plein délire ! Cette invasion était une folie supplémentaire de la clique de fascistes au pouvoir !

Après la défaite, nous avons soudainement commencé à recevoir les visites d'avocats, d'organisations de défense des droits de l'homme, etc. On a compris qu'il y avait une détente, une décompression. Et puis le matin du 10 mars 1983, un gardien est venu me trouver pour me dire : « Rassemble tes effets personnels. Tu pars. » J'ai cru que c'était une mauvaise blague, un mensonge. Mais, quelques minutes plus tard, ils ont apporté mes affaires. Je ne le savais pas mais elles avaient voyagé avec moi. Il ne manquait rien.

---

1. De son vrai nom María Estela Martínez Cartas de Perón. La première épouse de Perón, Aurelia Gabriela Tizón, est morte d'un cancer de l'utérus le 10 septembre 1938, neuf ans après leur mariage. Sa seconde épouse, la célèbre Eva, est également morte d'un cancer de l'utérus en 1952 à l'âge de 33 ans.
2. Confederación general del trabajo de los Argentinos.
3. Sans rapport avec la CGT française.
4. Un décret du dictateur Alejandro Agustín Lanusse avait empêché Perón lui-même de se présenter aux élections présidentielles.
5. Les deux hommes auraient appartenu à la loge maçonnique P2.
6. Province de Chubut.
7. Voir annexe II.

Jours de libération

Je suis sorti de Rawson avec vingt-six pesos en poche et un billet d'autobus Trelew-Rosario fourni par l'administration pénitentiaire. Personne ne m'attendait à la sortie. Toute ma famille était exilée à Cuba ou en Espagne. Depuis la péninsule ibérique, mon frère Roberto dirigeait une organisation appelée MODEPA (Movimiento democrático popular antiimperialista), l'une des dernières branches existantes du PRT, qui avait disparu, enterré par la répression. Ma sœur Celia militait toujours en Europe pour la libération des prisonniers politiques.

Vingt-six pesos étaient une misère. Je les ai dépensés dans une bouteille de vin et j'ai pris mon bus pour Rosario. Grâce à un contact, je savais où trouver Viviana. Elle venait d'être libérée et devait maintenant faire face à la tragique disparition de ses parents.

Nous étions en liberté conditionnelle, nous n'avions donc pas le droit de nous déplacer dans le pays, et encore moins à l'étranger, sans autorisation du juge. À Rosario, j'ai contacté une avocate qui s'est arrangée pour que je puisse m'installer à Buenos Aires, puis aller à Cuba voir ma famille. Viviana et moi nous sommes installés dans le vieux quartier de San Telmo. L'une des premières choses que nous avons faite est de nous rendre à l'appartement des parents de Viviana à Avellaneda. Nous l'avons trouvé tel qu'il était resté le jour où ils avaient été séquestrés. Ce fut un terrible moment pour Viviana.

Nous étions surveillés jour et nuit. Une voiture occupée par deux types stationnait dans notre rue en permanence. Les militaires et leur Processus de réorganisation nationale étaient toujours au pouvoir[1], même si leurs jours étaient désormais comptés. La répression s'était calmée mais était de loin en loin agitée de soubresauts. Quelques jours après ma libération, deux compagnons ont été séquestrés puis déclarés disparus.

J'étais hanté par un sentiment de désespoir et d'échec. Tout effort révolutionnaire avait été anéanti. C'était une faillite totale. La junte avait fait disparaître trente mille personnes ; dix mille autres étaient emprisonnées pour leurs idées ; des dizaines de milliers d'Argentins étaient partis en exil. Le terrorisme d'État avait engendré une terreur et un climat épouvantables. Il y avait eu tant de délation !

L'Argentine avait profondément changé. La jeunesse était terrifiée, accablée, amorphe. Elle était sans avenir, sans espoir, sans envie. C'était une perte d'énergie terrible pour le pays. Nos organisations politiques et syndicales étaient exsangues. En prison, nous avions une vague idée du désastre qui se produisait en notre absence, mais nous n'avions rien de concret pour le confirmer. Nous avions vécu les années de plomb enfermés, coupés du monde. Aussi Viviana et moi avons-nous peu à peu pris conscience de notre chance d'avoir été arrêtés avant la mécanisation de la répression. La détention avait été très dure, mais moins que pour ceux qui avaient été séquestrés, torturés, jetés vivants d'avions dans l'océan ou le rio de la Plata, ceux dont les familles entières avaient été décimées pour le simple fait d'avoir une parenté avec un « subversif ». Devant la barbarie que venaient de vivre ces dizaines de milliers de victimes, nos détentions n'allaient pas marquer l'histoire. Pour les militaires, les prisonniers politiques étaient un butin de guerre.

Nous avons appris que, avant l'invasion des Malouines du 30 mars 1982, il y avait eu une immense mobilisation spontanée dans le pays. Tout allait mal. Le taux annuel d'inflation avait atteint 924 %. Les rangs des mères de disparus, les fameuses *madres de la Plaza de Mayo,* avaient gonflé. Il était devenu impossible d'ignorer ces femmes courageuses tournant en rond sur la place de Mai avec leur fichu blanc sur la tête. Elles réclamaient le retour de leurs enfants vivants. Dans le pire des cas, elles exigeaient de savoir ce qu'il leur était arrivé, dans quelles conditions ils étaient morts, aux mains de qui, et où étaient leurs dépouilles. De leur côté, les forces ouvrières s'agitaient. Le taux de chômage était au plus haut, les salaires n'avaient pas augmenté depuis plusieurs années tandis que l'inflation continuait de galoper. L'invasion des Malouines avait été une tentative – ratée – de récupérer des forces et de reprendre l'initiative. Le pouvoir glissait entre les doigts des militaires.

La réclusion avait été un apprentissage pour les prisonniers politiques. Nous avions deux options : ou nous sentir abattus par la défaite, et par là

être inactifs et aggraver la déroute ; ou faire preuve d'optimisme et conserver l'inspiration que nous avions avant le cataclysme. Au final, les deux cas de figure se sont produits. Il y a eu énormément de suicides et de dépressions dans nos rangs. De nombreux camarades ont abandonné la lutte et les idées. Mais ça n'a pas été la majorité.

De retour à Buenos Aires, je suis allé rendre visite à ma cousine Hercilita, la fille d'une sœur de mon père. Elle était mariée à un type fortuné de la haute bourgeoisie, un certain Casares, propriétaire d'une entreprise de produits laitiers appelée La Martona. En apprenant ma libération, ils m'avaient invité à dîner. Ils avaient une putain de maison dans un quartier très cossu. En arrivant chez eux, Hercilita m'a posé une question que j'ai trouvée hallucinante de cynisme : « Maintenant que le gouvernement militaire est sur le point de partir, qu'allez-vous faire, vous les subversifs ? » Je n'ai rien compris. J'étais trop choqué par ses sous-entendus. Je venais de passer plus de huit ans en prison, son cousin Ernesto était mort, le reste de la famille était exilé, y compris son oncle (mon père) et c'était tout ce qu'elle trouvait à me dire ! J'ai répondu : « Les militaires ont fait un coup d'État. Il me semble évident que les subversifs, ce sont eux, non ? Pourquoi n'appelles-tu donc pas un militaire pour lui poser la question ? » Et sur ces mots, j'ai claqué la porte. Quelques jours plus tard, j'ai reçu l'appel d'un oncle. Il était vieux et mourant et s'était comporté comme un salaud après la disparition d'Ernesto et pendant ma détention. Il m'appelait à son chevet pour obtenir mon pardon. « Donne-moi le chemin pour atteindre le paradis », m'a-t-il supplié. Je lui ai dit d'aller se faire foutre. Je n'avais plus aucune patience avec ce genre de personnage.

Mes vingt-six pesos dépensés, je n'avais plus un kopeck. Ma sœur Celia m'a mis en contact avec un type appelé Chevalier, un Suisse qui l'avait soutenue lorsqu'elle faisait campagne pour les prisonniers politiques. Chevalier m'a envoyé un chèque de 50 francs suisses. J'étais tellement désorienté et ignorant des différentes devises après huit ans de détention que je suis entré dans une succursale de la Banque Suisse avenue Corrientes, pensant que je pourrais échanger mon chèque contre des billets. Je suis monté dans un ascenseur et j'ai été surpris par sa modernité et la lumière qui s'allumait lorsqu'on y entrait. J'étais persuadé qu'il

fallait l'éteindre avant de lancer l'ascenseur vers sa destination, je ne comprenais pas. À la banque, je me suis adressé à un monsieur très sérieux en complet en lui disant que j'avais des francs suisses. « Combien ? » m'a-t-il demandé, pensant sûrement qu'il s'agissait d'une grosse somme. « Cinquante. » Il m'a regardé avec un air incrédule. Il me prenait de toute évidence pour un demeuré et m'a envoyé dans un bureau de change. Chevalier a continué à m'envoyer de l'argent jusqu'à ce que je me remette sur pied.

Dès que j'en ai reçu l'autorisation administrative, je suis parti à Cuba. Mes enfants Martin, Pablo et Ana avaient grandi avec leur mère, sans moi. Ils étaient proches des enfants d'Ernesto. Mon père était remarié avec une artiste argentine plus jeune que lui et avait trois jeunes enfants. J'ai passé quelques semaines à La Havane, pendant lesquelles j'ai pris contact avec des éditeurs grâce à ma sœur Celia qui avait de nombreuses relations. Ce fut une expérience douce-amère. Pendant mon absence, le Che était devenu un personnage historique, une figure mythique dont les exploits étaient enseignés dans les écoles. Être son frère ouvrait toutes les portes, tout le contraire de l'Argentine !

J'avais décidé de vendre et d'éditer des livres cubains, introuvables jusque-là en Argentine. Ma famille avait des liens très forts, très serrés avec Cuba. Fidel nous traitait comme si nous étions des membres de sa famille. C'était sa manière d'honorer son ami disparu. Ces relations privilégiées me permirent d'avoir accès au monde culturel cubain.

Je suis rentré à Buenos Aires précédé de peu par mes enfants, qui sont finalement repartis très vite à Cuba : leurs vies étaient désormais là-bas. La dictature militaire en Argentine s'est désintégrée.

J'ai donc commencé à travailler dans une librairie de l'avenue Corrientes, l'une des artères les plus commerçantes de Buenos Aires, avec mon ami Carlos Damian Hernandez, un éditeur et libraire. J'ai alors été contacté par un commercial de l'ambassade de Cuba et c'est comme ça que j'ai commencé à vendre des livres cubains inédits et que je suis devenu le représentant de l'Institut du Livre et des Éditions cubains. Nous avons ensuite ouvert un centre culturel baptisé Nuestra America. Le succès a été immédiat. Parler de la révolution cubaine avait été défendu pendant si longtemps que les Argentins étaient assoiffés de curiosité. Ils voulaient se reconstruire une mémoire. J'ai organisé un festival du livre et une foule s'y est présentée. Les gens venaient et feuilletaient les livres en silence,

incapables de parler, de s'exprimer. La répression leur avait appris à se taire. Nous avions eu tant de dictateurs et de vagues de persécutions qu'ils ne savaient pas encore si la toute nouvelle démocratie allait durer. C'était effrayant.

Ayant eu vent du succès du festival, l'Union soviétique m'a demandé de faire la même chose à Moscou. J'ai décliné l'invitation. Je n'avais rien à faire dans ce pays sectaire. Le Che avait du reste dénoncé l'URSS et même prédit son effondrement. Il l'avait baptisée « La Cortisone », du nom de l'analgésique. Selon lui, le communisme à la soviétique s'était égaré. Il n'avait donc plus aucun sens. « Si le communisme se désintéresse des éléments de conscience, il peut être une méthode de répartition, mais il n'est plus une morale révolutionnaire », avait-il dit au journaliste Jean Daniel[2].

Petit à petit, je me suis mis à vendre d'autres produits cubains : du rhum, de la confiture de goyavier et des cigares, principalement ceux qui ne se vendaient pas en Argentine. À partir de là, tout s'est précipité. Je suis devenu le premier importateur de havanes. La compagnie cubaine Habanos S.A. m'a alors proposé de devenir un associé à part entière, puis j'en suis devenu l'un des vice-présidents. Je faisais l'aller-retour entre Buenos Aires et La Havane. La vente de cigares me permettait de pouvoir continuer à vendre et éditer des livres. Je suis devenu une sorte d'homme d'affaires. J'importais des millions de havanes que je vendais dans 1 500 points de vente, du nord au sud, jusqu'à Ushuaia en Terre de feu. J'ai appris le marketing et la publicité. J'ai eu l'idée d'installer des humidors dans les stations-service, les duty free, les kiosques et les supermarchés. J'ai fait venir de Cuba des *torcedores* (rouleurs) qui faisaient des démonstrations ; j'ai changé la présentation des cigares pour la rendre plus attrayante : je les ai mis dans de jolis tubes en aluminium ou emballés dans du papier cellophane.

Et puis, en 2000, 40 % des parts de Habanos S.A. ont été vendues aux Espagnols (Altadis) et j'ai mis fin à ma collaboration. Je n'étais pas d'accord. La situation était alors très complexe à Cuba. Un jour, j'ai découvert par hasard un produit de contrebande dans une cargaison de cigares qui venait du nord du pays et partait pour l'Europe. Je crois que c'était de la cocaïne, même si je n'en ai jamais eu le cœur net. J'ai demandé à un ami qui avait des relations dans les douanes s'il pouvait demander une enquête. La douane a répondu qu'il fallait de l'argent pour

lancer une investigation. J'ai donné la somme indiquée. Trois jours plus tard, mon ami m'a donné rendez-vous. Il m'a rendu l'argent et m'a dit : « Ils ne veulent rien faire ni savoir. » Il était étrange que les chiens renifleurs de la douane n'aient rien détecté. Je me suis en plus rendu compte que les havanes n'étaient même pas authentiques : c'étaient des havanes de contrebande ! C'était inquiétant.

Avec l'argent gagné à Habanos S.A., j'ai décidé d'ouvrir dans le quartier Las Canitas à Buenos Aires Epicúreos, un lieu qui faisait office de restaurant et boutique de vins et cigares. Une piètre initiative qui a duré six ans, m'a bouffé la vie et coûté toutes mes économies. L'affaire n'a pas marché, faute de clientèle. Ce n'est pas tant l'argent englouti qui m'a fait mal que le sentiment d'échec. Quelques mois après ma sortie de prison, je vendais l'équivalent de six cent mille dollars en cigares par mois, je voyageais et rencontrais des tas de gens passionnants. J'ai naïvement cru que je pourrais renouveler l'expérience avec Epicúreos. Je me suis trompé. Vendre des cigares n'est pas du tout la même chose que tenir un restaurant. Je venais de vivre ma première défaite professionnelle.

---

1. Reynaldo Bignone est le dernier président de la junte militaire. Il sera remplacé par Raúl Alfonsin. Depuis la démission de Rafael Videla, quatre présidents se sont succédé au pouvoir en deux ans.

2. « Une affaire de famille, où en est Cuba ? Che Guevara a répondu à Jean Daniel », Jean Daniel, *L'Express*, 25 juillet 1963.

S’envoler pour La Havane

Mon père avait été le premier de la famille à partir vivre à Cuba, en 1974. Il avait de gros soucis d’argent. Il vivait dans son studio de la rue Paraguay avec sa nouvelle épouse Ana María « Tutti » Erra et leurs deux enfants Maria Victoria et Ramón. À l’époque, sa femme et lui étaient artistes peintres. Ils ne s’en sortaient pas. Mon père avait en outre décidé de publier un livre de souvenirs sur Ernesto. Il y avait des questions de droits d’auteur complexes à résoudre. Roberto, Celia, Ana Maria et moi n’étions pas d’accord avec la publication de ce livre, qui nous paraissait davantage surgir de l’ego de notre père que d’un devoir de mémoire. Il me semblait que ce projet était pour lui une manière de dire : « Je suis qui je suis, le père du fameux révolutionnaire, et je monnaie ce qui me revient de droit. » Or, le livre ne perpétuait pas l’idéal de mon frère, car il adaptait certaines choses et en enjolivait d’autres. Mon père comptait par exemple y inclure des lettres d’Ernesto en supprimant les passages qui révélaient leur conflit. Je considérais, moi, qu’il fallait publier l’intégralité des lettres, y compris les paragraphes peu flatteurs. Bref, ce projet m’irritait. Mon père savait qu’il pouvait raconter ce qu’il voulait : nous n’irions jamais le contredire publiquement. Lorsque Ernesto nous écrivait de ses voyages, il se heurtait souvent avec mon père, politiquement. Il répétait « tes amis les yankees » mais quand Ernesto est devenu un mythe, mon père a complètement changé de discours et s’est mis à critiquer les États-Unis, ces impérialistes. Je n’ai jamais su si c’était par calcul ou par conviction. Il avait certes le droit de changer d’avis. Qui sait ? Ernesto avait peut-être réussi à le convaincre. Après tout, il avait un grand pouvoir de persuasion.

Roberto n’est pas d’accord avec moi et il nous arrive encore de nous disputer à propos de mon père. Mon frère considère que je suis trop sévère à son égard. C’est possible. Je suis le plus jeune et j’ai vécu une

expérience distincte de celle de mes frères et sœurs. J'ai passé des années seul avec ma mère à la voir souffrir de la séparation puis à être malade. Mon père était un homme extrêmement complexe et difficile à cerner. Il avait des tas d'amis et de relations : il s'adaptait à toutes les situations et était souvent très apprécié. Il lui manquait une case. Laquelle ? C'était la question à mille euros. Je passais mon temps à m'engueuler avec lui. Je lui reprochais son immaturité. Pendant un temps je ne lui parlais presque plus. Toujours est-il que, dans les années 70, les choses s'étaient particulièrement envenimées entre nous. J'ai alors compris que nous ne pouvions pas continuer comme ça si nous voulions conserver un semblant d'unité familiale. Je devais prendre une décision : l'accepter comme tel ou cesser de le voir. J'ai choisi la première solution.

À l'âge avancé de soixante-treize ans donc, il se débattait avec des problèmes insolubles en Argentine et devait lutter sur plusieurs fronts. Ses deux jeunes enfants n'y étaient pour rien et en souffraient. Pour tout compliquer, il militait pour l'organisation communiste Mouvement national de défense du pétrole et de l'énergie (dont ma mère avait été membre). Juan Perón était au pouvoir et persécutait les gauchistes. Nous sentions l'étau se resserrer sur notre famille. Non seulement la situation politique était problématique pour un Guevara, mais la façon dont mon père y répondait aggravait les risques. Nous ne savions jamais quels mots fatidiques il allait éructer, de quelle manière irrationnelle il allait réagir. Début 1974, la terrible Triple A était en pleine action.

Il m'est venu à l'idée de l'envoyer à Cuba. Ses problèmes disparaîtraient en posant le pied à La Havane. Il était après tout le père du Che. Roberto refusait de s'en mêler. Il était risqué pour lui de prendre position en faveur de l'île. Ana Maria y était déjà installée : son mari Fernando Chaves avait été expulsé par la dictature militaire d'Alejandro Agustín Lanusse[1] en 1972. Fernando était professeur d'université et militait lui aussi pour le PRT. Il avait été arrêté puis libéré contre la promesse de quitter le pays. Le jour de leur départ en exil, la famille entière les avait accompagnés à l'aéroport d'Ezeiza. Nous avions tous été fouillés. Il y avait une armée d'officiers de police et probablement des sbires de la Triple A. Ma sœur Celia leur avait fait un beau bras d'honneur, geste extrêmement compromettant, mais Celia était comme ça, téméraire, contestataire, grande gueule.

J’ai parlé du projet à mon père, ou plutôt, je l’ai exhorté à partir pour nous libérer du casse-tête que posait désormais sa présence à Buenos Aires. Il n’a pas discuté. J’ai alors contacté Fidel, qui a préparé son arrivée. Je l’ai déjà dit, Fidel nous a toujours traités comme des parents et aidés dans les périodes difficiles. J’ai organisé le départ, et un jour de février 1974, mon père et sa nouvelle famille se sont envolés pour La Havane. Ils ont d’abord été logés à l’hôtel Habana Libre, l’ex-Hilton, où nous étions descendus en 1959. Fidel leur a ensuite donné la jouissance d’une maison située au 7617 rue Septima dans le quartier Miramar. Cuba allait prendre mon père en charge en remerciement de lui avoir sacrifié son fils.

À La Havane, Ernesto Guevara Lynch s’est tout naturellement glissé dans la peau de « père du Che », état qui allait rapidement devenir une occupation à part entière, presque un métier. Extrêmement fier d’Ernesto, il était prêt à profiter des retombées du statut de héros national de son fils aîné. Lorsque les Cubains apprenaient que son père était parmi eux, ils venaient lui rendre hommage comme à un dignitaire. Dans le flot continu des visiteurs, il y avait des touristes étrangers en villégiature politique. Ils arrivaient généralement à l’improviste et frappaient à sa porte. Mon père les accueillait tous ! Ils lui demandaient s’il était architecte et il répondait « Oui ! », ingénieur : « Oui ! », père du Che !? « Oui, oui, oui ! ». À Cuba, être le père du Che était extravagant. Cela conférait tout de suite une stature exceptionnelle. Quand je m’y trouvais moi-même, je ne disais jamais que j’étais le frère du Che. Néanmoins, quand les gens le découvraient malgré tout, ils s’approchaient de moi. Ernesto était vénéré. Une part de ce culte rejaillissait sur nous. C’était impressionnant.

Mon père a vécu de l’État cubain, qui a résolu tous ses problèmes. Il a même eu un troisième enfant, Ramiro, à soixante-quinze ans ! Un an plus tard, l’Argentine poursuivant son inexorable marche vers une nouvelle dictature, j’ai envoyé ma femme et mes trois enfants à Cuba. Cet exil a eu l’avantage de rapprocher mes enfants de leurs cousins, qu’ils connaissaient à peine.

Roberto et sa famille ont été les suivants à partir. Roberto était déjà marqué par son passage à Vallegrande en 1967. La mort d’Ernesto l’avait profondément secoué et en même temps motivé dans ses convictions. Ses prises de position pour la gauche militante s’étaient renforcées. Son

activisme s'était approfondi. Mes arrestations successives et la répression brutale avaient terminé de le convaincre de s'engager dans la lutte. Son frère aîné avait vécu, lutté et était mort pour ses idées ; son benjamin – moi – était incarcéré pour les siennes. Il ne pouvait rester impassible. Malgré les risques, il avait tenté, on l'a vu, d'assurer ma défense et s'était lié à un autre avocat spécialiste du droit pénal et militant des droits de l'homme, Gustavo Roca[2], un ami d'Ernesto. Les autres confrères avec lesquels il avait établi des contacts réguliers étaient eux aussi gravement compromis par leur défense de montoneros ou de membres d'autres groupes révolutionnaires.

J'ai demandé à Roberto de fuir, de laisser tomber ma défense. Il a d'abord refusé net. Je ne voulais pas perdre le seul frère qui me restait. Lui non plus. Notre désir de nous protéger mutuellement nous a menés dans une impasse. Il avait un mal fou à m'abandonner à mon sort. En même temps, il avait une femme et cinq enfants qui avaient aussi besoin de sa protection. Devant mon insistance, il a fini par obtempérer. Les menaces s'étaient multipliées. Roberto a alors compris qu'il n'y avait pour lui que deux issues possibles : disparaître comme les autres ou s'exiler. Il s'est d'abord envolé pour Cuba, puis pour l'Espagne. Il a beaucoup voyagé, essayant de mobiliser les pays étrangers contre la junte militaire et ses atrocités. Il a milité pour le PRT, dont il a été élu président par les Argentins en exil.

En octobre 1981, alors qu'il assistait à une conférence à Mexico, il a été arrêté. Les Mexicains l'accusaient d'avoir participé à l'enlèvement de la nièce du candidat du PAN[3] à la présidence, Pablo Emilio Madero. Le motif présumé de l'enlèvement ? Réunir des fonds pour le PRT. Il a été relâché quelques semaines plus tard faute de preuves. Il va sans dire que mon frère Roberto n'a jamais enlevé personne. Néanmoins, avec un nom comme le nôtre, il semblait de bonne guerre de nous reprocher tout et n'importe quoi. Nous étions par défaut de dangereux « subversifs ». Et plus on nous accusait à tort, plus nous étions dégoûtés du système et ressentions la nécessité de nous y opposer.

Celia a été la dernière à fuir. Déjà étiquetée comme nous tous, elle avait aggravé son cas en me rendant régulièrement visite en prison. Elle avait même poussé l'impertinence jusqu'à se rendre à Rawson, geste hautement symbolique qui montrait sa détermination, son courage et son esprit rebelle, qualités que l'appareil répressif ne pouvait évidemment tolérer. En

1975, les horreurs de la Triple A battaient leur plein. Par défi et parce qu'elle ne pouvait non plus se résoudre à m'abandonner, Celia avait maintenu le rythme de ses visites. Après le coup d'État, je l'ai suppliée de les interrompre. Prodigieusement têtue, elle a refusé. Dès mars 1976, nous avons senti le durcissement de la répression. En surveillant les allées et venues des visiteurs, les militaires remontaient ainsi aux familles, aux sympathisants, qui devenaient instantanément coupables à leurs yeux. Ils les faisaient disparaître. Les séquestrations massives ont commencé à cette époque et elles se sont petit à petit rapprochées de notre cercle. Un jour, un ami de Celia a été enlevé dans sa rue devant témoins. À partir de ce moment, j'ai eu la certitude qu'elle serait la suivante. C'était moi, désormais, qui craignais de perdre une sœur. Elle avait en plus eu l'imprudence de venir me raconter l'enlèvement de son ami en prison. Et là, je l'ai sermonnée : « Mais tu es cinglée ! Qu'est-ce que tu fais là ? Moi je suis déjà en prison alors que toi non ! Tu ne peux rien pour moi ! Pars, fuis. »

J'ai été soulagé lorsqu'elle s'est enfin décidée à partir en août 1976 après la mise à sac de son appartement par les militaires, organisés en cellules de répression baptisées *Grupos de tareas* (Groupes d'action). Ils ont emporté tout ce qu'ils pouvaient et détruit ce qui restait. La répression s'en prenait aussi parfois à des innocents dont elle convoitait les biens. Je n'insinue pas qu'il y avait des coupables et des innocents, je parle de gens qui ne faisaient pas de politique et se trouvaient pourtant emportés par le raz-de-marée.

Celia était en fait l'objet d'intimidations, de coups de fil anonymes depuis novembre 1975. Quand elle me rendait visite en prison, les gardes la menaçaient aussi. Elle militait haut et fort pour la libération des prisonniers politiques. À l'époque, elle était seule. Son mari Luis, dont elle s'était séparée, était décédé.

Elle a fui dans l'urgence en traversant la frontière de l'Uruguay à pied (l'aéroport d'Ezeiza était archi-surveillé). Passer en Uruguay ne signifiait pas forcément la liberté : le terrain de notre voisin du nord était lui aussi miné. L'Argentine venait en effet de passer des accords d'extradition de « subversifs » avec les pays limitrophes. Elle a réussi à y passer inaperçue.

Accompagnée de son mari Carlos, notre amie Olga a trouvé le courage d'aller chez Celia juste après son départ. Elle voulait voir ce qu'elle pouvait sauver du pillage. Tandis qu'elle estimait les dégâts, le téléphone

s'est mis à sonner. Après quelques secondes d'hésitation et une œillade furtive à Olga, Carlos a décroché. Pendant les années de plomb, les décisions les plus anodines pouvaient faire basculer une vie dans l'horreur. Un type se faisant passer pour Roberto a demandé si Celia était là. Carlos a immédiatement su que cette voix n'était pas celle de mon frère. Les types du Groupe d'action savaient de toute évidence qu'il téléphonait souvent à Celia de Cuba ou d'ailleurs. Dieu merci, ils semblaient ignorer que Celia avait passé la frontière, qu'elle était déjà loin. Carlos a prétendu croire que c'était Roberto et répondu qu'elle était sortie faire une course, qu'elle ne tarderait pas à revenir. Olga a pris peur. Ils se sont sauvés sans rien emporter.

Fin 1976, toute ma famille était ainsi réunie à La Havane, sauf moi. J'étais à Rawson, heureux de les savoir hors de portée de la junte militaire. Celia ne s'est pas installée à Cuba, elle est partie presque immédiatement pour l'Espagne en quête d'avocats prêts à défendre les prisonniers politiques. De 1976 à 1982, elle a sillonné l'Europe pour tenter d'éveiller les consciences, donnant des interviews et des conférences partout où on lui en offrait l'opportunité. Elle a passé de longs mois à Paris et en Suisse. Elle parlait français comme Ernesto mais s'est vite lassée de s'exprimer dans une langue étrangère tous les jours. L'exil était très difficile. Elle était complètement fauchée, ne pouvait exercer son métier d'architecte et vivait de la générosité de bonnes âmes. Elle dormait souvent sur des canapés, toujours chez les autres. Elle avait fait faire un poster de moi qu'elle emportait partout avec une photo d'Ernesto, qu'elle plaçait chaque soir à côté de sa couche et regardait avant de s'endormir. Je pense qu'elle était très seule.

Elle est rentrée d'exil quelques mois après l'élection de Raúl Alfonsín le 30 octobre 1983. Roberto l'a suivie. Ana Maria et mon père ont préféré rester à La Havane. Après ma sortie de prison, je les ai vus régulièrement puisque mes activités professionnelles m'obligeaient à faire des allers-retours réguliers entre l'Argentine et Cuba. Mon père était devenu très proche de mes enfants et aussi des enfants d'Ernesto, surtout du dernier, qui n'avait pratiquement pas connu son père. Ils lui posaient des tas de questions sur le Che et il se faisait un plaisir de leur raconter son enfance, sa jeunesse, ses amours, ses voyages.

Mon père est mort en 1987 à l'âge de quatre-vingt-sept ans d'une hémorragie cérébrale qui a mis plusieurs semaines à l'emporter. Le jour de

son AVC, j'étais moi-même hospitalisé à La Havane dans un triste état. Tombé gravement malade en Argentine, sans assurance-santé, j'avais été transféré quelques jours plus tôt à Cuba sur insistance de Roberto. Le vol de dix heures avait été atroce et interminable. On m'avait donné trois sièges afin que je puisse m'allonger. J'ai cru que je n'arriverais jamais à destination. Je souffrais d'une maladie très rare, le syndrome de Guillan-Barré, un truc qui touche une personne sur un million, qui porte atteinte aux nerfs périphériques et qui est caractérisé par une faiblesse, voire une paralysie progressive.

Lorsque nous avons enfin atterri à La Havane, une équipe de médecins m'attendait à l'aéroport avec une ambulance. J'ai été très souffrant pendant trois mois. Pendant ce temps, mon père s'éteignait à petit feu à un autre étage de l'hôpital. Trop faible pour sortir de mon lit, je ne l'ai jamais revu. Il était de toute façon à peine conscient. J'ai appris sa mort un matin par la télévision. L'infirmière qui était dans ma chambre à ce moment-là a couru pour éteindre la télé. Il était trop tard. Je n'ai pas davantage pu assister à son enterrement. Il repose au Panthéon militaire de La Havane avec ma sœur Ana Maria, morte trois ans plus tard d'un cancer des os.

Je me suis si souvent disputé avec mon père ! Après ma libération, il avait eu l'idée saugrenue de vouloir publier la correspondance de mes années de détention. Selon lui, mes lettres avaient un intérêt particulier : j'y écrivais en code pour échapper à la répression et la censure. J'étais devenu expert dans l'art de raconter les choses sans les dire directement. Mon père trouvait mes lettres excellentes et voulait les partager avec le public. Lorsqu'il a suggéré leur publication à ma libération, j'ai explosé. Je ne comprenais pas comment il pouvait avoir une idée pareille. Il s'agissait d'une correspondance privée entre lui et moi. Je crois que ma rage l'a effrayé. Il a renoncé.

Après sa mort, j'ai continué mes allers-retours entre Buenos Aires et Cuba. Je m'étais beaucoup rapproché de mes neveux et nièces. Mais – et je le regrette amèrement – je ne me suis pas rapproché de Fidel. Je n'ai jamais voulu mettre nos relations à profit, sauf cas exceptionnels. Peut-être pensais-je que cela ne ferait pas honneur à mon frère qui était si intègre et avait une aversion prononcée pour les privilèges.

J'ai cependant bien connu Raúl Castro et sa femme Vilma Espín Guillois. Vilma fut une femme très importante à Cuba. Issue d'une famille puissante et influente (son père était l'un des avocats du groupe Bacardí),

elle avait fait de brillantes études au prestigieux MIT[4] où elle avait obtenu un diplôme d'ingénieur civil. À son retour à Cuba, elle avait rejoint le Mouvement du 26 juillet dans la province d'Oriente et s'était courageusement battue, l'arme au poing. Présidente de la Fédération des femmes cubaines de 1960 à sa mort, en 2007, c'était une femme très forte, très combative, une féministe qui a accompli des miracles pour les droits de la femme et des homosexuels. Avant Fidel, Cuba était un pays de purs et durs machos. Vilma a contribué à transformer les mentalités. Sa fille Mariela est directrice du Centre national cubain d'éducation sexuelle ; son fils Alejandro est colonel au ministère de l'Intérieur. Mariela ressemble beaucoup plus à sa mère qu'à son père. Raúl est avant tout un militaire ! Il ne parle pas, il aboie des ordres. J'ai beaucoup côtoyé leur famille. Pendant des années, c'est dans leur petite auberge que je descendais lorsque j'étais à Cuba.

En revanche, je ne connais pas la femme actuelle de Fidel, Dalia Soto del Valle. Elle est d'ailleurs restée longtemps inconnue du public. Fidel a toujours mené une vie privée très discrète. Il paraissait n'avoir aucune vie sociale, sortant rarement en dehors de ses fonctions officielles, auxquelles sa femme ne participait jamais. On a longtemps dit qu'il était très proche de la révolutionnaire cubaine Celia Sanchez. Peut-être. Je pense que Fidel était hanté par des questions de sécurité. Ses enfants ne sont sortis de l'ombre qu'une fois adultes. On savait à peine qui ils étaient ou même combien ils étaient. Fidel Castro a onze enfants de sept femmes, dont deux ont été ses épouses. J'ai eu l'occasion de rencontrer son fils Alejandro.

La seule fois où je me suis directement adressé à Fidel pour obtenir une faveur est quand j'ai voulu que ma fille Ana retourne à Cuba, en 1984. Elle avait passé plusieurs années dans l'île, était rentrée à Buenos Aires avec sa mère, mais n'arrivait pas à s'adapter à l'Argentine. J'ai écrit à Fidel. Il m'a immédiatement répondu par une lettre très affectueuse, très belle, accompagnée de cadeaux : non seulement il acceptait qu'Ana parte s'installer à Cuba, mais il ferait en sorte qu'elle ait un logement et un emploi. Je lui en ai été très reconnaissant.

Après la chute de la dictature militaire, les deux autres enfants de mon union avec Maria Elena Duarte, Martin et Pablo, sont également revenus vivre à Buenos Aires pour un temps. Mais neuf ans avaient passé depuis leur départ en exil et leur vie était désormais à Cuba. Ils y sont donc

retournés. Mon fils Martin et ma fille Ana vivent aujourd'hui en Espagne. Mon fils Pablo vit toujours à Cuba.

Je suis resté en contact avec les anciens compagnons de combat d'Ernesto, Harry Villegas et Leonardo Tamayo, qui ont survécu non seulement à la guérilla de la Sierra Maestra mais à celle de Ñancuahuazú et ont occupé des postes importants dans le gouvernement cubain. Ils m'ont fait cette confidence qui m'a profondément touché. Alors qu'ils combattaient en Bolivie, Ernesto parlait souvent de moi. Un jour, il leur a confié que, de tous ses frères et sœurs, il me considérait comme son héritier spirituel, celui qui pouvait continuer son combat et le mener à terme. C'est à ça que je pense aujourd'hui en écrivant ce livre.

---

1. L'Argentine a connu 17 dictatures militaires à partir de 1854.
2. Fils de Teodoro Roca, illustre avocat, journaliste, dirigeant universitaire et militant des droits de l'homme.
3. Partido de acción nacional.
4. Massachusetts Institute of Technology de Boston.

« À toujours, mes enfants… »

Le hasard m'a un jour conduit dans un restaurant de La Havane avec Alejandro Castro, le fils de Fidel, et Celia, la fille d'Ernesto. De fil en aiguille, nous nous sommes mis à parler de ce que signifiait pour chacun de nous la parenté avec ces hommes illustres. Je ne connais pas ses frères et sœurs, mais nous nous sommes rendu compte qu'Alejandro était celui qui avait le plus souffert de sa filiation. Il a été surprotégé et entouré de gardes du corps sa vie entière. La sécurité de Fidel a toujours été un aspect déterminant dans l'existence de sa famille. Les agressions répétées des États-Unis lui faisaient craindre qu'on ne s'en prenne à sa progéniture. Ses enfants ont donc grandi sans avoir le droit de sortir seuls. Et puis être le fils de Fidel, quel poids à porter ! Alejandro a une immense admiration pour son père, mais il ne peut l'exprimer librement. Il est photographe et fait des portraits de… Fidel. Même s'il est excellent, l'important dans ses photos n'est pas lui, mais Fidel. Le pauvre a vécu son existence dans l'ombre du Leader maximo.

Celia, ma nièce, est vétérinaire, grande spécialiste des dauphins. Elle travaille à l'aquarium de La Havane. Il y a des années, elle a pris la décision de ne jamais parler de son père. Elle est séparée de son mari chilien et mène une vie très discrète avec ses enfants. Elle ne veut pas s'occuper du Centro de estudios Che Guevara de La Havane, le musée dont la mission est de compiler les archives du Che, qu'il s'agisse d'écrits, de livres, de discours, d'articles ou de photos. Le Centre Che est dirigé par son frère Camilo, aujourd'hui photographe après avoir occupé plusieurs postes dans l'administration cubaine.

J'ai peu connu ma nièce Hilda, la fille aînée d'Ernesto. Lorsque je suis sorti de prison, elle avait vingt-sept ans, était mariée à un Mexicain et exerçait le métier de bibliothécaire. Elle souffrait déjà de dépression. Elle est morte d'un cancer à l'âge de trente-neuf ans.

Aleida est pédiatre, spécialiste des allergies infantiles. Elle exerce dans un hôpital de La Havane. Elle a mené de nombreuses missions humanitaires en Angola, en Équateur et au Nicaragua. Elle milite beaucoup pour les droits de l'homme et dirige également deux centres pour enfants handicapés et victimes d'abus. Aleida voyage inlassablement pour promouvoir l'accès gratuit à la santé. Elle dit que son père est son inspiration. Elle publie aussi une revue, *Paradigma*, avec son frère Camilo.

Mes neveux et nièces n'ont presque pas connu leur père[1]. Lorsqu'il était absent, il leur envoyait des cartes postales illustrées de dessins. Ils ont gardé la belle lettre d'adieu écrite avant son départ pour la Bolivie :

> À mes enfants, Hildita, Aleidita, Camilo, Celia et Ernesto,
>
> Si vous tenez un jour cette lettre entre vos mains, c'est que j'aurai cessé d'être parmi vous. Vous ne vous souviendrez presque pas de moi et les plus jeunes ne se souviendront de rien. Votre père a été un homme qui a toujours agi en accord avec ses idées et une chose certaine est qu'il a été fidèle à ses convictions. Grandissez en bons révolutionnaires. Étudiez suffisamment pour maîtriser la technique permettant de dominer la nature. N'oubliez jamais que la révolution est ce qui est important et que chacun d'entre nous, seul, ne vaut rien. Par-dessus tout, soyez toujours capables de ressentir au plus profond de votre être toutes les injustices commises contre n'importe quelle personne, n'importe où dans le monde. C'est la plus belle qualité d'un révolutionnaire. À toujours, mes enfants, je n'ai pas perdu espoir de vous revoir. Un énorme baiser et un gros câlin de votre papa[2].

Ernesto était très tourmenté par son impossibilité à jouer son rôle de père. Il adorait ses cinq enfants et se désolait de ne pouvoir davantage leur témoigner son affection à cause de ses absences prolongées et répétées. Il était tiraillé entre le bien de ses enfants et celui du monde. Qui avait le plus besoin de lui ? Aleida March était une mère très attentive et il comptait sur elle pour bien les éduquer. « Mes enfants disent "papa" aux soldats qu'ils voient tous les jours et moi, ils ne me voient jamais », se plaignait-il, ou encore : « Parfois, nous les révolutionnaires, sommes très seuls, même nos enfants nous considèrent presque étrangers. Ils nous voient moins que la sentinelle, celle qu'ils appellent "oncle". » S'éloigner

de sa famille fut pour lui un immense sacrifice. En janvier 1965, alors qu'il est à Paris, il écrit à Aleida : « Décidément, je suis en train de devenir vieux. Je suis chaque fois plus amoureux de toi, et je me sens aimanté par notre maison, nos enfants, tout ce petit monde que je devine plus que je ne le vis. Cet âge mental avancé que je porte est très dangereux ; tu deviens nécessaire alors que je ne suis qu'une habitude. » Pour ses enfants, grandir sans ce père à Cuba où il est si vénéré fut très difficile.

Je n'ai jamais abordé le sujet de l'absence d'Ernesto avec Aleida March. Le jour où Fidel a lu publiquement sa lettre d'adieu dans un théâtre, elle était vêtue de noir et pleurait silencieusement au balcon. Elle était très éprise de mon frère, elle sentait même une véritable passion pour lui. Elle a ensuite refait sa vie avec un cadre du gouvernement. Les Cubains ne lui ont jamais pardonné. Ils considéraient qu'elle devait rester fidèle au Che dans le veuvage, se consacrer à faire vivre sa mémoire et rien d'autre ! Je me suis rendu compte de ça en parlant avec les gens. Et pourtant, d'une certaine manière, Aleida dédie sa vie à son époux mort. Elle travaille elle aussi au Centro de Estudios Che Guevara. Je me suis même souvent demandé comment son actuel compagnon vivait tout cela.

J'ai une immense affection pour mes neveux et nièces. J'essaie de les accompagner dans la vie, de les voir le plus souvent possible, de les conseiller. En même temps, je ne suis pas thérapeute, je ne suis pas là pour leur poser trop de questions ou pour les analyser. Il y a des sujets que je n'aborde avec eux que s'ils me le demandent. Nous parlons parfois d'Ernesto, mais toujours sur le ton de la légèreté. Ils font des blagues. Ernesto, le fils du Che, aime par exemple dire en plaisantant que son père a oublié de lui transmettre ses neurones. On sent que c'est un terrain compliqué pour eux, alors ils le tournent en dérision. Je les imite. Ils ont un vide que j'essaie de combler du mieux que je peux. Quand ils viennent en Argentine, je fais mon possible pour qu'ils se sentent chez eux. Ernesto se sent plus argentin que ses frère et sœurs, mais au final, sa vie est à Cuba. C'est de lui dont je suis le plus proche. C'est un personnage intéressant qui n'a pas voulu répondre aux attentes de ses proches, un anticonformiste qui a fait mine de plier pour ensuite faire ce qu'il entendait.

Ernesto parle le russe couramment : il a étudié le droit en Union soviétique. Il est devenu avocat, plus par obligation que par désir. Il

voulait être mécanicien, mais Aleida ne pouvait concevoir que son fils, et surtout le fils du Che, ne suive pas d'études supérieures. Alors elle l'a envoyé à l'université de Moscou. Il occupait ses loisirs à faire de la mécanique, sa grande passion. Il s'est spécialisé dans les motos, puis dans les Harley-Davidson en particulier. Il ne fait aucun doute que le sang de mon oncle Jorge de la Serna coule dans ses veines ! Il a acquis une telle expertise qu'il est aujourd'hui considéré comme l'un des meilleurs mécaniciens de Harley du monde, ce qui est bien sûr le comble de l'ironie. Il a deux vieilles Harley *vintage*, des reliques qu'il a maintenues dans un bel état. Dans l'île, il faut être un sacré bon mécano pour faire fonctionner ces bécanes ! Mais même avec ses grands talents, ses deux Harley lui permettent tout juste de se balader en ville, pas de faire des virées à la campagne. Sa mère n'approuve toujours pas. Elle est aussi agacée de son refus de s'impliquer dans le Centro de estudios Che Guevara. Mais Ernesto est quinquagénaire et il a décidé qu'il était grand temps pour lui de faire ce qui lui plaisait. Récemment, il a eu l'idée d'acheter douze Harley pour organiser un circuit touristique en partenariat avec une agence touristique. Il a baptisé le circuit La Poderosa Tours du nom de la moto[3] d'Alberto Granado avec laquelle Ernesto et Mial ont sillonné l'Amérique du Sud en 1951. La promenade passe par les lieux les plus emblématiques de la révolution cubaine. Lorsqu'elle a eu vent de ce projet, la communauté cubaine de Miami s'est pratiquement étranglée de rage. Elle a trouvé le projet indécent.

Des cinq enfants de mon frère, Ernesto est celui qui a le plus de mal à porter le poids de son illustre filiation. Je plaisante toujours en disant qu'il y a deux tâches titanesques impossibles à accomplir : convaincre ma sœur Celia et mon neveu Ernesto de parler du Che. Il me semble qu'il serait plus facile pour eux d'escalader l'Everest !

Un jour, Ernesto m'a demandé de l'accompagner à Santa Clara, où se trouve le Mausolée du Che, un imposant monument à caractère presque religieux qui me déplaît. C'était en octobre, le mois de sa mort et des commémorations. Je ne voulais pas y aller le jour de la cérémonie, qui se déroule généralement le 8 octobre, pour éviter la foule et la presse. Ernesto a accepté d'attendre deux jours. Malheureusement, il y avait encore du monde le 10 octobre. Une journaliste qui devait m'avoir reconnu s'est approchée de moi. Je lui ai suggéré de parler au fils plutôt qu'au frère. Au fur et à mesure qu'elle avançait vers Ernesto, il reculait. Il

s’est bientôt trouvé littéralement contre le mur et elle en a profité pour lui mettre un micro sous le nez. Il a été obligé de dire quelque chose. Il ne m’a toujours pas pardonné de l’avoir « vendu » !

---

1. Aleida est née en 1960, Camilo en 1962, Celia en 1963 et Ernesto en 1965.
2. GUEVARA Ernesto, *Obras Tomo II*, Casa de las Americas, 1970.
3. La Poderosa est aujourd’hui exposée au Musée du Che d’Alta Gracia.

On se trompe souvent sur les Cubains

Dès l'annonce du rapprochement historique entre les États-Unis et Cuba, de nombreux journalistes argentins de télévision et de radio m'ont contacté. Ils souhaitaient connaître mon avis. En qualité de frère du Che, ou simplement en tant qu'Argentin jouissant d'une connaissance approfondie de l'île et de relations privilégiées ? Je ne l'ai jamais su et peu m'importe. Je suis proche du patronat comme du prolétariat cubains. J'ai des liens avec des dirigeants du gouvernement ainsi qu'avec une grande quantité de simples ouvriers. Tout cela ne fait cependant pas de moi un Cubain. Ma parenté avec le Che donne peut-être aux journalistes l'impression que mon opinion a plus de valeur que celle d'un autre.

Avant tout, je tiens à préciser que mon soutien au processus révolutionnaire cubain est indéfectible et que la population cubano-américaine m'est presque inconnue.

Le hasard a voulu que, juste avant l'annonce du dégel, j'aide mon neveu Ernesto à acquérir les douze motos nécessaires à son circuit touristique. Certaines personnes en ont immédiatement déduit que j'étais dans la confidence des négociations, que je savais que les touristes Américains allaient reprendre le chemin de Cuba. La chaîne de télévision argentine TN m'a invité sur son plateau pour une discussion à bâtons rompus sur Barack Obama et Raúl Castro. Si je connais Raúl, je ne suis pas son porte-parole, et il va sans dire que je n'ai jamais rencontré personnellement le président américain ! Mais j'ai ironisé en répondant qu'Obama m'avait bien sûr appelé pour me demander de lancer La Poderosa Tours. Plaisanterie mise à part, ce projet a débuté par une succession de hasards, et comme disait mon ami Orlando Fundora : « Ce qui arrive convient » *(sic)*.

Toujours est-il qu'au journaliste de TN j'ai dit la chose suivante : Cuba est pour moi bien plus importante qu'un simple sujet de politique internationale. Je me sens proche de Cuba, c'est mon autre patrie, mon

autre famille, mon autre foyer, même si je n'y ai jamais passé plus de trois mois d'affilée et que je n'y ai aucune fonction officielle. Elle a recueilli les miens sans poser de questions quand l'Argentine les persécutait. C'est un lieu aimé et familier. J'y vais régulièrement depuis 1959, je l'ai arpentée du nord au sud et d'est en ouest et j'y suis profondément attaché. Pour toutes ces raisons, je crois avoir une vision assez précise des événements.

En général, quand on veut connaître mon opinion sur le dégel, je commence par dire qu'il faut le placer dans un contexte politique et diplomatique : les changements auxquels nous assistons actuellement sont le résultat d'un long processus vécu par les Cubains de Miami et de La Havane, même si le reste du monde ignorait jusqu'à peu qu'il était en marche. En réalité, il y a toujours eu des contacts humains entre les deux pays qui ont une relation d'amour-haine. Parfois, c'est l'amour qui prend le dessus et parfois c'est la haine.

De nombreux Cubains de l'île ont de la famille proche ou éloignée aux États-Unis. Et *vice versa*. D'un côté comme de l'autre, la vieille garde pratique un double discours : elle dit une chose en public et en fait une autre en privé. Ceux de l'île qui ont choisi de rester ont longtemps considéré les exilés comme des traîtres à la patrie, des *gusanos* (des vers de terre, des moins que rien). « Si tu t'es jeté à la mer pour rejoindre Miami et que tu y es arrivé, c'est ton choix, disaient-ils. Maintenant que tu es là-bas, tu viens nous critiquer ? Non ! Fiche-nous la paix ! » En même temps, ceux restés à Cuba ont accepté l'argent envoyé de Floride et de tous les pays où s'est installée la diaspora cubaine. Quant à cette dernière, elle critique Cuba mais l'aide finalement en y envoyant de l'argent.

Dans les années 90, j'ai bien connu une famille dont la grand-mère vivait dans la même maison depuis avant la révolution. Son fils aîné était parti vivre aux États-Unis tandis que son cadet était resté à Cuba. Il était fonctionnaire. La grand-mère continuait de communiquer avec son fils et ses petits-enfants de Miami. Son cadet considérait que son frère était passé à l'ennemi. Elle défendait son fils exilé. Le temps est passé et les critiques du cadet sont peu à peu devenues des compliments. C'est auprès de cette famille que j'ai personnellement vécu l'évolution des mentalités.

Les Cubains exilés ont toujours eu tendance à se croire mieux informés. Ils s'imaginaient que leurs compatriotes de l'île ne savaient rien. C'est faux ! Je concède qu'Internet est lent à Cuba et que la presse n'est pas pluraliste. Mais tout le monde a une antenne parabolique et regarde les programmes télévisuels de Miami. Les CD et DVD circulent. L'information passe aussi par ce qu'on appelle *radio bemba* (le bouche à oreille) et les communications avec ceux qui sont partis. À La Havane, on voit les jeunes chercher les meilleurs endroits pour se connecter au Wi-Fi, comme la Rampa ou l'Hotel Presidente. La modernité et la technologie leur permettent de rester informés. D'autre part, les insulaires lisent énormément. Ils sont cultivés, connaissent et respectent leur histoire. Ils ont une vision du monde beaucoup plus ample que ce qu'on imagine. Quand ils débarquent en Floride, ils sont déjà instruits et préparés. Ils ont fait des études grâce au système éducatif gratuit. Ils viennent organiser, construire, entreprendre. Ce n'est pas par hasard s'ils deviennent prospères rapidement.

Le lobby cubain de Miami est en perte de vitesse. J'imagine que c'est parce que les jeunes veulent normaliser les relations, pouvoir aller à Cuba rendre visite à leurs proches. Ils ne sont pas extrémistes comme leurs parents ou grands-parents. Les combats d'arrière-garde ne sont plus les leurs. Ils ne s'y reconnaissent pas car ils n'ont pas vécu les mêmes expériences. Ils ne veulent plus de ces conflits qui leur paraissent ridicules et inutiles. Il se passe la même chose à Cuba.

Le gouvernement cubain a toujours modifié les réglementations et la juridiction en fonction des changements survenus dans le pays. Il s'adapte devant le fait accompli. Il y a une quantité invraisemblable d'argent sous les matelas, envoyé ou apporté par la diaspora. Depuis que les vols charters au départ de Miami et de New York sont autorisés (l'aéroport José Martí à La Havane dispose d'un terminal spécial pour accueillir ces passagers), environ 1 million d'exilés cubains ont visité l'île au cours des dix dernières années. Si on calcule qu'ils ont chacun apporté 10 000 dollars, la somme autorisée, 10 milliards de dollars sont entrés à Cuba, sans compter les sommes envoyées *via* Western Union. Les États-Unis viennent d'autoriser les compagnies aériennes à ouvrir des vols commerciaux entre les deux pays. On estime que leur nombre sera de cent dix vols quotidiens (en comparaison, il y a environ 25 vols charters par jour).

Pendant longtemps, les insulaires ont donc accumulé l'argent, n'ayant pas vraiment l'occasion de le dépenser. Ils ne pouvaient pas officiellement acheter un logement (de nombreux Cubains sont propriétaires de leurs vieilles résidences familiales), mais avaient par contre le droit de troquer. Que faisaient-ils donc ? Ils faisaient mine d'échanger un deux-pièces pour une maison de quinze pièces et payaient la différence sous la table. C'était évidemment un secret de polichinelle. Qui allait croire que le propriétaire d'un manoir voulait l'échanger pour un deux-pièces ?

Constatant non seulement que, il ne pouvait empêcher ce marché noir mais que, en plus, il y perdait de l'argent, l'État cubain a fini par légaliser les transactions immobilières et les soumettre à un impôt. Il n'a fait qu'entériner un processus déjà bien enraciné.

Il y avait un Bureau d'affaires cubaines aux États-Unis qui jouait à ce que les Cubains appelaient « la roulette ». De temps en temps, il autorisait un Cubain de Miami à se rendre dans l'île. Avec le temps, il a accrédité de plus en plus de déplacements. Aujourd'hui que les échanges ont été libéralisés, l'argent sort au grand jour. À chaque fois que je vais à Cuba, je constate d'énormes changements. Les salons de coiffure, les restaurants et les ateliers de réparation automobile poussent comme des champignons !

Obama a reconnu que le moment était venu de changer de politique. Cinquante ans plus tard, l'embargo déclaré en 1962 n'a donné aucun résultat. Et je pense qu'il a été influencé aussi par les changements survenus dans les pays d'Amérique latine qui ont viré à gauche et se sont rapprochés de Cuba.

Une anecdote est restée gravée dans ma mémoire. Je suis à Cuba, durant une période très difficile pour l'île. Je m'arrête à une station-service. L'employé me prend pour un Espagnol à cause de mon teint clair. Il se met immédiatement à se plaindre pendant qu'il met de l'essence dans ma voiture. « *Oye*, Pepe[1], me dit-il, essaie un peu d'imaginer ce que c'est pour nous de vivre dans ce pays. C'est terrible ! On n'a rien à manger. » Je l'examine des pieds à la tête. Il est gros, presque obèse ! Je lui réponds : « Tu te fous de moi ? Tu oses me raconter que tu as des problèmes pour te nourrir ! Je veux bien entendre ta complainte mais trouve autre chose ! »

J'aime beaucoup le peuple cubain. Il est admirable et stoïque et fait ce qui lui plaît au rythme qui lui convient. Pour ce qui est de l'héroïsme et de la bravoure, il est sans égal ! Il est l'un des premiers à s'être embarqué sur un rafiot pour changer de vie. Il est expert dans l'art de parler sans

discontinuer en ne disant absolument rien. Il est capable de fumer un havane sous l'eau. Il est plein de vie, il danse, il rit, il plaisante, il a une propension au bonheur, un tempérament joyeux, un grand sens de l'humour et tourne ses malheurs en dérision. Une histoire triste qui ferait l'objet d'un tango lancinant en Argentine devient une blague à Cuba. Les pannes d'électricité sont très fréquentes, elles sont même la norme. Les Cubains en rigolent. Quand il y a de la lumière, ils s'extasient : « Ah, de la lumière ! » Ils aiment répéter la plaisanterie suivante : au bord de l'abîme, le capitalisme se penche. Que regarde-t-il au fond de l'abîme ? Le communisme, qui s'y est déjà fracassé et qu'il s'apprête à rejoindre.

La porte du Cubain est toujours ouverte. L'hospitalité et la solidarité sont quelques-unes de ses grandes qualités. Il continue à considérer l'homme comme un être humain, pas comme un objet ou une machine. Il ne cherche pas à entuber son voisin, à voir ce qu'il peut lui prendre ou en tirer. Il n'a pas de Ferrari, de Mercedes ou d'avion privé. Et alors ? En est-il profondément plus malheureux ? Je connais une jeune Cubaine de vingt-six ans qui vient de s'installer à Buenos Aires. C'est une jolie fille très instruite, cultivée, fine et intelligente de La Havane qui n'était jamais sortie de Cuba. La première fois qu'elle a fait des courses ici, elle a été profondément choquée. Elle cherchait une paire de ballerines blanches. Que lui a dit la vendeuse du magasin de chaussures lorsqu'elle a demandé à essayer des ballerines blanches ? Que la nouvelle mode était les semelles compensées, adoptées par toutes les Porteñas[2] et qu'elle ferait mieux d'en avoir aussi si elle voulait éviter la faute de goût. Mon amie est étrangère au concept de mode et de saisons, ces notions lui paraissent frivoles. Il n'y a pas de mode à Cuba. On s'habille pas cher et utilitaire.

Cuba est certes une société plus pauvre que la plupart des pays développés, mais plus juste, moins matérialiste, avec des critères d'égalité et d'équité très développés. Le Cubain a un certain sens de la moralité, de la fraternité et de la justice. La femme y est l'égale de l'homme. Elle fait ce qu'elle veut de son corps. Elle a accès à l'avortement. Personne ne va la forcer à accoucher d'un enfant dont elle ne veut pas. La criminalité est presque nulle. La justice fonctionne. La mort violente d'un être humain, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, se solde généralement le jour même par l'arrestation du coupable. Le sentiment de sécurité qui en découle est le fruit des changements que la révolution a apportés à la société. Il n'y a pas de crime organisé à Cuba.

Une partie des revenus de l'État finance la santé publique, une autre l'éducation, une autre encore les programmes sociaux tels que les allocations familiales, l'école maternelle, etc. Les valeurs humaines et sociales chères aux Cubains risquent de se perdre avec le retour des États-Unis dans l'île. Les États-Unis veulent gagner la guerre idéologique. Depuis cinquante ans, leur objectif est de transformer Cuba en pays capitaliste. Or, le capitalisme détruit l'égalité – il n'y a qu'à regarder ce qui se passe en Chine avec les cent millions de millionnaires et les privilèges des cadres du Parti et des chefs d'entreprise. Et pourtant, les changements que j'observe à Cuba sont nécessaires.

Pour pouvoir créer puis soutenir ses programmes sociaux, l'État cubain a dû équilibrer les salaires. Qu'est-ce qu'un salaire équitable ? La somme des richesses d'un pays divisée entre ses habitants. Cuba ne connaît pas les inégalités délirantes d'autres pays, comme les États-Unis par exemple, où la différence entre le salaire d'un ouvrier et celui d'un P.-D.G. atteint aujourd'hui 300 %. Les États-Unis pillent les ressources d'autres pays mais ils ne redistribuent pas ces richesses à leurs propres citoyens et encore moins aux habitants des pays spoliés. Pendant ce temps-là, les Cubains envoient leurs meilleurs médecins à l'étranger pour sauver des vies. N'oublions pas qu'ils ont été très présents en Afrique de l'Ouest pendant l'épidémie d'Ebola.

Cuba est un petit pays de onze millions d'habitants qui a bravement résisté à la plus grosse puissance mondiale pendant plus de cinq décennies. Cette combativité est admirable. Cuba a survécu – mal, mais survécu quand même – à la « période spéciale », qui a succédé à la guerre froide. Après avoir perdu le soutien de l'URSS, quand le mur de Berlin est tombé et qu'elle n'avait plus rien, elle a été capable de subsister, en partie en développant le tourisme. Personne ne croyait sérieusement que Cuba pourrait survivre à la dissolution de l'URSS. Elle a démontré le contraire. Elle s'est ralliée autour de Fidel. Les Cubains continuent de défendre le concept de solidarité et d'équité tout en se rapprochant du modèle capitaliste, beaucoup plus égoïste. J'appelle ce mélange des systèmes capitaliste et socialiste le « capisol » *(sic)*. C'est une contradiction, mais quel peuple n'a pas les siennes ? Les Cubains attendent avec impatience les bateaux de croisière américains mais craignent en même temps de s'en trouver irrémédiablement pollués. Ils veulent que les gringos viennent dépenser tout leur argent en sachant que les changements apportés par ces

nouveaux revenus transformeront les mentalités, et pas forcément d'une manière positive. Ils sont à la fois enthousiastes et inquiets à l'idée de la marée humaine qui ne manquera pas de débarquer sur leurs rives. La France n'est pas en reste, dès l'annonce du dégel, le président français François Hollande est allé à Cuba avec l'objectif de développer les relations diplomatiques et commerciales. Il est arrivé à La Havane accompagné de plusieurs hommes d'affaires, dont des représentants de Pernod Ricard, de la chaîne hôtelière Accor, d'Air France, de Carrefour et d'Orange. Et on imagine bien qu'une partie des revenus de ces projets iront aux Français.

On se trompe souvent sur les Cubains. Ils ne se sont jamais définis comme marxistes, sinon comme castristes et révolutionnaires. Un ami me disait récemment : « Cuba a dépendu de l'Espagne pendant quatre siècles, ensuite des États-Unis, puis de l'URSS et elle s'apprête maintenant à se remettre sous l'influence américaine. La boucle est bouclée. » Le problème est que Cuba n'a plus le choix. Elle ne peut se débrouiller toute seule et affronter les millions d'investisseurs spécialisés dans l'exploitation des ressources et l'ouverture de nouveaux marchés. Qu'attend-on de Cuba ? Qu'elle soit la Suisse ou la France ? On la compare toujours à des pays développés. Pourquoi au contraire ne pas la comparer à ses voisines Haïti ou la République dominicaine, ou encore au Honduras ? Laquelle de ces nations se porte le mieux ? Laquelle soigne et éduque ses citoyens gratuitement ? Laquelle a le moins de criminalité ? Mais pour ce qui est d'être la locomotive d'un socialisme triomphant et de changer le monde, difficile quand il y a les États-Unis à 180 kilomètres de distance ! Le sort du socialisme mondial ne peut dépendre d'elle.

Son modèle économique est-il une réussite ? Ça dépend des points de vue. Le Che a pressenti le problème de l'industrialisation dès 1963 en déclarant dans la fameuse interview donnée à Jean Daniel : « Nos difficultés sont principalement le fruit de nos erreurs. Elles ont été nombreuses. Ce qui nous a provoqué le pire mal a été la sous-exploitation de la canne à sucre. » Il dira également à une autre occasion : « Ce qui me plaît le moins est parfois notre manque de courage pour affronter certaines réalités, économiques ou politiques. […] Il nous est arrivé d'avoir des compagnons qui suivent la politique de l'autruche, qui se mettent la tête dans le sable. En ce qui concerne les problèmes économiques, nous avons accusé la sécheresse, l'impérialisme… parfois, nous n'avons pas voulu

divulguer une nouvelle, nous ne nous y sommes pas décidés et ensuite, seule la version américaine est restée. »

Que se serait-il passé si le Che était resté à Cuba ? Il est évidemment impossible de le savoir. Il pensait que dans l'ensemble l'île était sur la bonne voie, dans de bonnes mains, et qu'il pouvait par conséquent aller reproduire l'expérience ailleurs. Cuba est-elle restée fidèle à l'esprit du Che ? Le Che est-il en retour responsable de ses échecs ? C'est là un piège dialectique. Ernesto voulait industrialiser le pays et diversifier sa production. C'est pourquoi il était à l'origine du ministère de l'Industrie. Il souhaitait élargir les échanges binaires : en gros, Cuba exportait du sucre et importait de la viande. Mais ça ne pouvait pas suffire à enrichir le pays. Il devait devenir plus indépendant pour poursuivre sa révolution.

L'image d'Ernesto est très présente dans l'île, mais il est difficile de mesurer son impact actuel sur la politique cubaine. Dans les écoles cubaines, on enseigne aux élèves les exploits du Che, on parle de lui comme d'un héros de la patrie, mais sa pensée n'est pas étudiée. Peu nombreux sont ceux qui la connaissent en profondeur. Le ministère de l'Industrie n'existe plus, pas plus que le programme de travail bénévole qu'il avait mis en place et qui était avant tout ce que j'appelle un « générateur de conscience », puisque sa vocation n'avait pas un caractère économique mais social et humanitaire.

Cuba est accusée d'être un pays répressif. Les États-Unis osent dénoncer ses violations des droits de l'homme alors même qu'ils maintiennent le camp de prisonniers de Guantánamo à Cuba depuis 2002, un centre de détention extra-judiciaire où sont enfermés des détenus pour un temps illimité ! En réalité, il n'y a pas de vraie répression politique à Cuba. On sait aujourd'hui que les cinquante-trois détenus dont on a tant parlé comme de pauvres prisonniers politiques étaient en fait des agents de la CIA détectés par les services cubains ! D'ailleurs, un grand nombre de soi-disant dissidents de Cuba sont des mercenaires soutenus par les États-Unis. Cuba est censée faire quoi ? Les laisser faire ce qu'ils veulent ? Si la CIA veut déstabiliser l'île par le biais d'organisations anticastristes américaines, il est évident qu'elle va se défendre ! Combien de fois la CIA a-t-elle tenté d'assassiner Fidel ? Cuba a été attaquée pendant cinquante-quatre ans alors qu'elle n'a elle-même jamais agressé les États-Unis. Et on a essayé de nous faire croire pendant tout ce temps que c'était elle qui représentait un danger pour la paix mondiale ! Que répond le Che en 1964,

dans une interview de l'émission de CBS *Face the Nation*, lorsque les journalistes lui demandent comment il envisage les relations américano-cubaines ? « Ce que veut Cuba avant tout est que les États-Unis l'ignorent. Nous ne voulons pas de conflit. Nous voulons que vous nous oubliiez. C'est tout ce que nous demandons et c'est assez simple. » Mais les États-Unis n'ont pas été capables d'oublier Cuba. Ils en ont fait une obsession. Au cours des décennies passées, ils ont véhiculé des mensonges. Comme, par exemple, que les gens ne peuvent pas s'y exprimer. À Cuba, on est libre de parler à son aise dans la rue sans que personne ne vienne demander de comptes. Ce qu'on ne peut pas faire est s'exprimer librement dans le journal. Un autre fait peu connu est les élections. Il y a plus d'élections à Cuba que dans n'importe quel pays. Il n'y a pas de scrutin présidentiel mais une pléthore d'élections municipales, régionales et législatives. L'assemblée nationale du peuple de Cuba a six cent douze députés élus par le peuple. Et personne ne leur met un pistolet sur la tempe pour les forcer à voter de telle ou telle manière.

Fidel a-t-il trahi le Che en l'abandonnant en Bolivie ? L'a-t-il envoyé guerroyer ailleurs pour s'en débarrasser afin de satisfaire les Soviétiques qu'Ernesto s'était mis à critiquer dans ses discours ? Rien n'est plus loin de la vérité. Fidel et le Che partageaient une vision du monde et de la révolution nécessaire pour en finir avec les misères que le capitalisme et son alter ego l'impérialisme imposent aux sociétés. Fidel devait rester à Cuba et le Che voulait la liberté d'aller planter les graines de l'indépendance, de l'égalité et des idéaux socialistes dans d'autres contrées. Il a quitté Cuba de son plein gré. Sa correspondance et ses écrits sont on ne peut plus clairs sur cette question. Ernesto était un ennemi des grands groupes, des multinationales et du capitalisme, Fidel un autre ennemi. Mais comme le Che est mort et enterré, on attaque Fidel qui lui, est bien vivant. Fidel prend le rôle du méchant, du bouc émissaire. Il devient un traître, un lâcheur. Or Fidel prend soin des enfants d'Ernesto qui l'appellent *tio* et l'aiment tendrement. Preuve de sa délicatesse à l'égard de notre famille, le gouvernement cubain a empêché la publication de la fameuse photo d'Ernesto mort, celle qui m'a tant traumatisé le 10 octobre 1967, et celle de ses mains coupées. Par décence pour nous et parce que c'était trop douloureux.

Un jour, Fidel a prononcé un discours très important à La Havane en présence de l'ambassadeur soviétique Yuri Petrov. C'était en 1987, Fidel a

regardé Yuri Petrov droit dans les yeux et a déclaré : « Je crois que ça ne vous ferait pas de mal de passer un peu de temps à lire les pensées du Che. Vous vous rendriez compte qu'ici, en Amérique latine, nous avons aussi des penseurs. »

---

1. Tous les Espagnols sont appelés « Pepe » par les Cubains.
2. Nom des habitantes de Buenos Aires.

Que puis-je faire sinon semer des graines ?

Le hasard fait parfois bien les choses. Si mon aventure de café-restaurant s'est mal terminée, elle m'aura au moins permis de rencontrer la journaliste française Armelle Vincent et de faire ce livre. C'est en effet autour d'une table d'Epicúreos qu'est née notre amitié en 2007. Une amie argentine lui avait parlé de moi après avoir lu une interview – ma toute première – dans le quotidien *Página 12* dans laquelle je réclamais au gouvernement le paiement des réparations promises aux prisonniers politiques pour leur incarcération, car il tardait à honorer sa promesse. Lorsqu'elle a appris mon existence, Armelle a immédiatement voulu me rencontrer. Comme la plupart des gens, elle n'avait jamais envisagé la possibilité que Le Che puisse avoir un frère, de plus vivant ! Elle est partie sur-le-champ à ma recherche dans le quartier Las Canitas (l'interview ne précisait ni le nom, ni l'adresse d'Epicúreos) et a fini par me trouver. Elle s'est présentée et m'a demandé une interview. J'ai refusé. À l'époque je n'étais pas prêt. Mais je l'ai invitée à boire un café. Elle était accompagnée de son mari argentin. Nous avons beaucoup parlé. J'ai raconté un peu ma famille. Armelle semblait intéressée. Nous nous sommes revus le lendemain pour déjeuner. Au cours des conversations, j'ai appris que Claudio, le mari d'Armelle, avait fui l'Argentine en 1974 après avoir été arrêté pour ses activités révolutionnaires, il militait dans un mouvement guévariste. Ça crée forcément des liens. Du coup, j'ai fini par accorder l'interview à Armelle. Elle a écrit un portrait de moi dans la revue française *L'Amateur de cigare*. Nous sommes restés en contact. Quand nous nous sommes revus à Buenos Aires, en mars 2015, je lui ai confié que je voulais désormais honorer la mémoire de mon frère et elle m'a alors proposé l'idée d'un livre. C'est ainsi qu'est né cet ouvrage, en France.

J’ai refusé de parler d’Ernesto pendant des années. Par pudeur, par accord tacite avec mes frère et sœurs, par réaction à mon père qui en rajoutait dans le rôle de père du Che à Cuba, sans doute aussi par crainte. Pourquoi dire que j’étais son frère ? Pour qu’ils m’assassinent ? À vrai dire, après la dictature, quand le danger a été écarté, je ne me suis pas vraiment posé la question de savoir pourquoi je me sentais encore si mal à l’aise à l’idée d’évoquer notre parenté. C’était un sujet très personnel. Le Che était mon frère avant d’être le héros auréolé de gloire. Je craignais d’exploiter sa mémoire comme tant d’autres l’ont fait. Je gardais donc le silence tout en me trouvant sans cesse confronté à son image dans les rues du monde entier où il continuait d’exister comme légende. Ce mythe m’insupportait et m’insupporte toujours.

Un jour d’octobre 1973. J’étais à Cuba en famille quand mon fils Martin a eu une crise d’asthme très sévère. J’imagine qu’il a hérité cette maladie de son oncle Ernesto, comme son frère Pablo. Mes deux fils sont en effet asthmatiques. Pas moi. J’ai eu des problèmes pulmonaires bizarres en sortant de prison mais ce n’était pas de l’asthme. J’ai emmené Martin aux urgences de Borras, un complexe hospitalier de La Havane. Son cas était si sérieux que les médecins ont décidé de l’hospitaliser et de le mettre sous sérum. Il pouvait à peine respirer.

Sûrement grâce à mon nom, la doctoresse m’a reconnu. Le lendemain, elle m’a pris à part : « Monsieur Guevara, m’a-t-elle dit, nous voulons vous inviter à participer à une cérémonie qui aura lieu demain. Nous devons remettre des prix aux meilleurs employés au nom du Che et nous comptons sur votre présence. » Octobre est le mois des commémorations de la mort d’Ernesto et de Camilo Cienfuegos. J’ai refusé en lui expliquant que je préférais rester discret et que j’étais venu à l’hôpital parce que mon fils était malade. La doctoresse, qui était petite, menue mais très autoritaire, ne l’entendait pas de cette oreille ! Elle m’a regardé avec des yeux enflammés et, sur un ton qui ne souffrait pas de réplique : « Écoutez-moi bien, monsieur Guevara. Vous avez tout à fait le droit de parler ou de ne pas parler. Il me semble pourtant que votre position est celle d’un grand égoïste. Tout le monde sait que vous êtes là, vous n’avez aucune idée de toutes les choses que vous pourriez dire et que vous avez enfouies au plus profond de vous. Si vous préférez les garder pour vous, c’est votre choix mais je ne suis pas d’accord. » J’étais stupéfait.

Elle était intarissable et ne lâchait pas le morceau. De guerre lasse devant ses remontrances, j'ai cédé. Que pouvais-je faire d'autre ? Je lui ai demandé le lieu et l'heure de la cérémonie et je m'y suis présenté sans avoir la moindre idée de ce que j'allais bien pouvoir dire. Ils avaient placé une longue table dans une grande salle. Étaient présents le directeur de l'hôpital, des médecins, des infirmières, des brancardiers… Je ne connaissais personne dans ce milieu. Ils m'ont mis en bout de table, et ils m'ont oublié à mon grand soulagement pendant qu'ils remettaient les prix. Je réfléchissais. On ne m'avait jamais demandé de faire ça. Qu'étais-je censé dire ? Soudain, la doctoresse a saisi le micro et annoncé : « Nous avons l'honneur d'avoir parmi nous ce soir le frère du docteur Ernesto Che Guevara, guérillero héroïque… » Avant qu'elle puisse terminer sa phrase, toute l'assistance s'est levée et s'est mise à applaudir à tout rompre. Ça m'arrangeait car j'avais un énorme nœud dans la gorge, je tremblais ; je devais me calmer et penser à ce que j'allais dire. Ils pleuraient ! Le Che était mort depuis cinq ans seulement et son absence était encore douloureuse à Cuba. L'assistance était de toute évidence à fleur de peau. Cette émotion me toucha profondément.

Quelqu'un m'a mis le micro sous le nez et j'ai commencé à parler. Les mots sont sortis naturellement. Tandis que je parlais, j'avais envie de pleurer moi aussi. Le nœud était toujours dans ma gorge, et pourtant, je parlais. Je ne sais plus ce que j'ai dit, mais mes paroles venaient du cœur. Régulièrement, l'assistance se mettait à applaudir. C'était la première fois que je parlais publiquement d'Ernesto. J'en ai gardé un souvenir fort ému mais je n'ai plus recommencé pendant trente-six ans.

Quant à donner des interviews aux médias, j'ai eu une exécrable expérience en 1965 ou 1966 (je ne me souviens plus exactement de la date) qui m'a vacciné pour longtemps. Le monde entier, ma famille comprise, se demandait où était passé le Che. Il s'était volatilisé. Je ne parlais à personne de ma parenté et je ne savais du reste rien des mouvements d'Ernesto. Un jour, un journaliste du magazine *Gente* s'est présenté à ma librairie. Il voulait m'interviewer. J'ai répondu que je ne donnais jamais d'interviews. Il a insisté. « Je veux juste savoir si tu sais où est ton frère », m'a-t-il déclaré. Je lui ai répété que je ne donnais pas d'interviews. J'ai ajouté que, quand bien même j'aurais su où était mon frère, il était la dernière personne à laquelle je l'aurais révélé. Il y avait un photographe avec un téléobjectif que je n'avais pas vu de l'autre côté de la

rue. Il m'a photographié sans mon accord. Le lendemain, *Gente* a publié une photo de moi accompagnée de la légende suivante : « Juan Martin Guevara prétend ne pas savoir où est son frère le Che, mais le ton qu'il a employé pour le dire suggère qu'il le sait au contraire très bien. » Ces méthodes étaient d'autant plus révoltantes qu'elles me mettaient en danger. Je suis allé trouver ce salaud de journaliste et lui ai dit : « Qu'est-ce que tu veux ? Me mettre la SIDE[1], le FBI, la CIA et le KGB sur le dos ? Tu es malade ? » Il s'en foutait du moment qu'il avait eu son – faux-scoop. Le mal était fait. Si les services secrets ne m'avaient pas remarqué avant, ce dont je doute fortement, ils m'avaient désormais dans leur ligne de mire.

Avec les années, j'ai changé, les journalistes ont fini par me laisser tranquille, je les avais découragés. Puis ils sont revenus à la charge après ma première interview, en 2007, pour le quotidien argentin *Página/12*. Elle ne concernait donc pas le Che mais les indemnités que le gouvernement avait promises aux prisonniers politiques. Il tardait à tenir sa promesse et je suis monté au créneau. Le public a alors appris mon existence. On avait oublié que le Che avait des frères et sœurs. Les Argentins n'en revenaient pas. C'est dire à quel point ils connaissaient mal son histoire. Cependant, j'ai mis deux ans de plus à me décider à parler du Che. J'étais victime d'une autocensure !

Lorsque la presse argentine a fait une nouvelle tentative vers 2009, j'étais enfin prêt, sans l'avoir formellement décidé. Ça s'est fait naturellement. Un jour, j'ai tout simplement accepté une interview. J'avais des tas de choses à dire, que je gardais pour moi. Et puis il y avait les nombreuses conversations que j'avais avec Roberto, Celia, et Ana Maria avant sa mort. Depuis que Celia était rentré d'exil en 1984, suivi de Roberto, nous parlions beaucoup d'Ernesto et de la nécessité de nous exprimer ou, au contraire, de nous taire. Ana Maria et Celia campaient sur leurs positions et continuaient de garder le silence. Roberto s'est beaucoup exprimé publiquement, surtout à propos de son mouvement, le MODEPA.

Celia ne sait rien de ce livre. Quand elle l'apprendra, elle est capable de ne plus jamais me parler ! Elle est en désaccord avec moi sur ce plan. On évite donc le sujet pour ne pas nous disputer. Elle est plus féroce, plus entière que jamais. Roberto a repris l'anonymat et, à quatre-vingt-trois ans, ne veut plus parler de tout ça. Il sait que je suis très actif, très

impliqué pour défendre la mémoire d'Ernesto, mais il ne me pose jamais aucune question. Sa femme, par contre, m'encourage beaucoup.

Mon désir de parler n'est pas seulement né de considérations personnelles. Entre 2001 et 2003, l'Argentine a vécu un cataclysme. Politiquement, c'était une période d'extrême instabilité : après deux désastreux mandats du péroniste Carlos Menem, cinq présidents se sont succédé à la Casa Rosada en quatre ans ; certains n'y ont tenu que 48 heures[2]. À ce moment-là, j'ai constaté que la jeunesse redécouvrait le Che. Elle avait soif de savoir. Elle posait des questions. Il y avait un besoin, une nécessité née du chaos, de la crise économique et sociale catastrophique qui nous avait atteints de plein fouet en 2001. Nous vivions déjà une dangereuse récession. Nous avons été poussés dans le gouffre par des mesures économiques drastiques imposées par le Fonds monétaire international (nous avons été la Grèce avant la Grèce). Des pans entiers de la population sont passés de la classe moyenne à la pauvreté du jour au lendemain : leur épargne avait soudain été dévaluée – quand elle n'avait pas complètement fondu. Les gens ont dû recourir au troc pour survivre. Ils n'avaient plus de liquidités : les banques avaient fermé ou imposé des limites sur les retraits. On s'est mis à échanger des aliments contre des services. Il est devenu clair que le capitalisme sauvage n'était pas le nirvana promis. La mobilisation a été énorme. Il fallait trouver un remède, fonder une autre société sur les cendres de celle-ci. Les jeunes se sont tournés vers le Che. Que disait-il du capitalisme ? Quelles solutions préconisait-il ? Petit à petit, j'ai commencé à répondre. Je me suis impliqué. J'ai senti que j'avais une responsabilité envers lui, un devoir de mémoire qui m'oblige à parler de lui. Par quelles étapes est-il passé pour devenir le Che ?

Dans le même temps, trois vieux amis ont décidé d'ouvrir des musées : la sœur d'un compagnon de cellule, députée de la province de Misiones, Julia Perié, à Puerto Caraguatay, où Ernesto a passé ses deux premières années ; la chargée du tourisme Carina Chuicicich à Alta Gracia, où Ernesto a vécu ses années de jeunesse ; et Dario Fuentes à San Martin de Los Andes, dans la province patagonienne de Neuquén, un lieu d'une beauté spectaculaire qui a tant séduit Ernesto qu'il parlait d'y finir ses jours. Julia, Carina et Dario m'ont demandé de participer à l'aventure. Ils faisaient tant d'efforts pour honorer la mémoire de mon frère que je ne pouvais pas refuser. Nous avons lancé un circuit touristique culturel

baptisé *Los Caminos del Che* qui relie les trois musées et dont le programme a été promu par le ministère du Tourisme argentin. Notre première réunion publique s'est déroulée en 2009. Elle a marqué mes débuts sur la scène nationale et internationale. En 2013, j'ai fondé l'association Por Las Huellas del Che (Sur les traces du Che) avec l'objectif de diffuser sa pensée. Je dis toujours qu'ils ont voulu mettre le Che en croix et crucifier non seulement son corps mais ses idéaux. L'association a commencé par faire une étude détaillée de la manière dont a été traitée l'image du Che depuis son débarquement avec Fidel sur la plage Las Coloradas. Nous voulions comprendre comment il était perçu. Qu'avons-nous découvert ? Que son image a bien sûr de multiples facettes : celle du docteur argentin communiste endoctrinant les jeunes gens de bonnes familles ; celle du héros de film (*Che !* de Richard Fleischer avec Omar Sharif dans le rôle principal, et plus récemment *Che,* de Steven Soderbergh, avec Benicio Del Toro[3]) ; celle de l'assassin psychopathe qui fusille à tour de bras ; celle du combattant héroïque défenseur de la veuve et l'orphelin, etc. En réalité, qui est le Che ?

J'aimerais que ce livre – et l'association – accomplisse plusieurs objectifs. L'important est de faire connaître mon frère au-delà du mythe. Les gens ont une vision déformée du Che. Sous le masque de l'icône ou du guérillero, si attrayant soit-il, il y avait un contenu qu'il faut répandre. Qui connaît la pensée du Che ? Presque personne ! Il est pourtant l'un des grands penseurs marxistes du siècle. Les gens doivent se rendre compte que cet homme n'était pas juste bon à prendre les armes. Il se disait aventurier, mais de la race de ceux qui n'hésitent pas à donner leur vie pour vivre en harmonie avec leur vérité, à mourir pour leurs idées. Il est primordial de comprendre qu'Ernesto était au départ une personne normale, sinon ordinaire, qui est devenue un être exceptionnel que d'autres peuvent et doivent imiter. Les grands hommes sont rares mais ils existent ! Et celui-ci était argentin. D'où mon deuxième objectif : que les Argentins récupèrent symboliquement la figure du Che. N'en déplaise aux Cubains, il avait des coutumes, une culture, un humour argentins. Je donnais récemment une conférence dans une grande université de La Havane et j'ai eu le malheur d'évoquer l'« argentinisme » du Che. C'est très mal passé dans l'assistance. À tel point que plusieurs personnes se sont levées pour me contredire. Non seulement le Che était cubain, m'ont-elles assuré, mais il était santaclareño[4], et n'avait rien d'argentin,

pas même l'accent qui avait évolué entre le mexicain et le cubain. Je n'ai pas insisté, ça ne servait à rien, mais je suis quand même resté bouche bée.

Ernesto n'a jamais cessé de se sentir argentin et d'aimer notre pays. À La Havane, il se rendait régulièrement à l'agence de presse Prensa Latina pour s'y informer des événements de sa terre natale, qu'il suivait avec un énorme intérêt. Il connaissait les noms de tous les hommes politiques, de tous les militaires et syndicalistes importants. Rien de ce qui se passait à Buenos Aires ne lui échappait. Jorge Masetti – qui l'avait longuement interviewé dans la Sierra Maestra et était devenu son ami – lui envoyait chaque matin toutes les dépêches concernant l'Argentine.

Un jour, une journaliste dont j'ai oublié le nom a interrogé Ernesto sur notre pays. À un moment, il lui a dit : « Assez parlé de l'Argentine, passons à un autre sujet. – Pourquoi ? lui a-t-elle demandé, si vous aimez tant votre pays ? – Précisément pour cette raison ! » a répondu Ernesto. La vérité est qu'il éprouvait une immense nostalgie pour son pays.

À Cuba, le Che est un type parfait, il a été sanctifié et personne n'a le droit d'y toucher. Ernesto avait pourtant des défauts, comme tout le monde. Il avait souvent du mal à exprimer oralement ou physiquement ce qu'il ressentait pour les gens. On en déduisait qu'il était distant, comme ma mère. Elle nous aimait tendrement mais jamais elle ne nous prenait dans ses bras. Et pourtant, nous savions tous l'amour qu'elle nous portait. C'est pourquoi la longue embrassade de la mère et du fils à l'aéroport de La Havane est si émouvante et spectaculaire pour nous. Dans ses lettres, Ernesto s'épanchait beaucoup plus. Il écrivait de merveilleux poèmes d'amour à Aleida, et avant elle à Chichina. Son cœur était empli de tendresse. L'une de ses maximes préférées était : « S'endurcir sans jamais perdre la tendresse. » Ce fut son cas.

Je voudrais aider à mieux le faire connaître. Je ne suis ni un intellectuel, ni un journaliste, mais je suis son frère et ce simple fait a un impact. Quand les gens apprennent qui je suis, ils ne me croient pas, ils doutent, me traitent d'affabulateur. Ils m'examinent insolemment des pieds à la tête. Je suis une énigme. Une fois qu'ils ont accepté le fait que je dis peut-être la vérité, leur deuxième réaction est de chercher les similitudes. Ils détaillent mes yeux, mon nez, ma bouche, ma taille. Je suis plus petit qu'Ernesto. Nous avons une certaine ressemblance mais elle n'est pas de celles qui sautent aux yeux. Nous avons la même voix. Quand quelqu'un déverse ses émotions sur moi, comme cette Japonaise de Vallegrande

évoquée au début de ce livre, je suis bien conscient que ces sentiments ne me sont pas destinés. Je ne suis que le vecteur. À chaque fois, je me demande : que ressent cette personne ? Pourquoi une émotion si forte ? J'ai rencontré des gens de toutes les nationalités qui portent le Che en eux.

En Argentine, le phénomène est presque inverse à celui de Cuba. Ernesto a longtemps été vilipendé, puis ignoré. Il était trop gênant. Pensez, un pays qui a connu dix-sept dictatures militaires, où la liberté d'expression a si souvent été bafouée, où le clientélisme est encouragé, intériorisé ! Si les provinces de Córdoba, Misiones et Neuquén honorent aujourd'hui le Che avec leurs musées, pas une seule rue de Buenos Aires ne porte son nom. La mairie refuse. Récemment, un établissement scolaire a demandé la permission d'être rebaptisé Escuela Ernesto Guevara : la requête a été refusée sous le prétexte que « c'était un assassin ». Qu'importe que des dizaines de rues de la capitale portent les noms de dictateurs, d'auteurs de massacres !

Malgré tout, les mentalités évoluent. Aujourd'hui, le Che est un symbole qu'une partie du peuple argentin se réapproprie. Les Kirchner ont orné un mur de la Casa Rosada de son portrait. Des politiciens, ignorant souvent la vraie pensée du Che, exploitent son image en oubliant que leur corruption est un affront à son intégrité.

Cependant, j'ai parfois de bonnes surprises. Je cherchais récemment un livre épuisé sur mon frère. Après d'infructueuses recherches dans les librairies de la capitale, j'ai fini par le trouver sur un site Internet de livres d'occasion. Le vendeur m'a donné rendez-vous dans un quartier populaire, au coin d'une rue. Il ne savait pas qui j'étais. Il venait juste vendre un livre à un inconnu. C'était un type d'une trentaine d'années. Il semblait assez pauvre. En arrivant, il m'a tendu le livre et s'est immédiatement confondu en excuses de s'en séparer. Il m'a raconté qu'il avait toute une collection d'ouvrages sur le Che, qu'il était un grand admirateur, qu'il avait lu presque tous ses écrits, que je devrais en faire de même, etc. Il se séparait du livre avec regret parce qu'il était fauché. Il me donnait un cours magistral et improvisé sur le Che devant la porte d'un supermarché dont le vigile, qui marchait de long en large, nous observait d'un sale œil ! J'ai fini par révéler mon identité. Il a d'abord été incrédule. Pour commencer, pourquoi aurais-je cherché ce livre si j'étais vraiment le frère du Che ? N'aurais-je pas dû en posséder un exemplaire ? (j'en avais effectivement un, que j'ai sorti de mon cartable pour lui montrer, mais j'en voulais un

autre). Il m'a demandé mon nom, m'a interrogé sur ma famille, essayant de me confondre. Comme il n'arrivait pas, et pour cause, à me coller, il s'est rendu à l'évidence. Il était si heureux de rencontrer un parent proche du Che ! J'avais illuminé sa journée !

Cet homme était très versé dans la pensée du Che, ce qui, en Argentine est assez rare. Il y a une absence terrible d'information. Il est essentiel que les nouvelles générations aient un regard sur Ernesto enfant, adolescent et jeune homme. À l'heure actuelle, mes compagnons du syndicat ATE (Asociación de trabajadores del estado) travaillent en collaboration avec l'Université de Buenos Aires et le Centro Che de Cuba pour réunir une documentation complète sur Ernesto en Argentine. On le découvrira comme frère, fils, ami, neveu, petit-fils, médecin, joueur d'échecs, intellectuel, politicien, stratège et combattant. Quand nous serons tous morts, au moins le Che continuera d'être le Che.

L'humaniser est la seule manière de pouvoir parler de sa pensée, de sa philosophie et de sa conscience en évitant les clichés, en particulier celui du guérillero, qui me semble trop réducteur ; au même titre que réduire sa production littéraire au *Voyage à motocyclette* lorsqu'il a écrit trois mille pages est terriblement simplificateur. La guérilla n'était pour lui qu'une méthode pour atteindre la libération, la transformation, l'égalité et la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme. Il a apporté des solutions à des problèmes plus que jamais d'actualité aujourd'hui. On a tendance à oublier que, entre 1959 et 1965, Ernesto avait la stature et les activités d'un chef d'État. Il sillonnait la planète en voyages officiels, rencontrait d'autres chefs d'État, tout en développant une politique économique à Cuba. Il est devenu président de la Banque nationale et a suivi des cours de mathématiques supérieures avec Salvador Vilaseca pour être capable de la gérer. C'était un grand lecteur de Marx, dont il essayait d'appliquer les principes fondamentaux à son ministère de l'Industrie. Des principes qui n'avaient rien à voir avec ceux de l'URSS, qui avait évolué vers le matérialisme et le dogmatisme. À ce propos, il avait écrit : « Au dogmatisme intransigeant de l'époque de Staline a succédé un pragmatisme inconsistant. Et le tragique est que ce phénomène ne s'applique pas seulement à un secteur déterminé de la science ; il survient dans tous les aspects de la vie des peuples socialistes, créant des perturbations extrêmement nuisibles dont les conséquences finales sont incalculables[5]. »

Le Che souhaitait construire une société juste et équitable non basée sur le gain, mais sur des principes humanitaires et des idéaux d'honneur, de solidarité, de fraternité. Il disait qu'on « doit être marxiste de la même façon évidente que l'on est newtonien en physique ou pasteurien en biologie […]. Le mérite de Marx est qu'il a fait un bond qualitatif dans l'histoire de la philosophie sociale. Il interprète l'histoire, explique sa dynamique et prévoit l'avenir. Qui plus est, il va plus loin que son devoir scientifique : il formule un concept révolutionnaire. Il ne suffit pas de comprendre la nature des choses, il convient également de la modifier. L'être humain cesse d'être esclave et instrument de l'histoire et se mue en architecte de son propre avenir[6]. »

Au contraire des apparatchiks russes, le Che refusait tout privilège. L'argent ne l'intéressait pas. Il distribuait immédiatement à ses subalternes les cadeaux reçus d'autres chefs d'État. Aleida fut ainsi très déçue le jour où il céda un poste de télévision couleur – rarissime à Cuba – à un employé modèle du ministère de l'Industrie.

Ernesto n'a pas eu besoin de la révolution cubaine pour devenir antidogmatique. Il n'avait que faire des barrières idéologiques. Il apprenait et découvrait par la pratique. S'il parlait beaucoup de dialectique, il ne se limitait pas à la speculation, à la philosophie. D'abord venait l'action, ensuite la pensée. Il s'efforçait de dégager de ses actes une réflexion théorique et de concrétiser sa pensée dans des actes. En pleine campagne de Ñancuhuazú, il dévorait des livres. Il relisait les philosophes de la Grèce antique pour essayer de comprendre l'homme et son rôle dans l'histoire. Il en faisait une deuxième lecture, pensant que des choses lui avaient peut-être échappé. Ses préoccupations allaient bien au-delà de la guérilla. Il vivait un processus de maturation politique, philosophique et humaniste continu. Sa pensée évoluait sans cesse. Comment atteindre l'idéal de l'homme nouveau si l'on n'est pas capable de décoder l'être humain ?

Les gens intéressés par la pensée d'Ernesto doivent pouvoir entrer dans le terrain de la transformation de la réalité, de la pensée politique, idéologique, philosophique et culturelle pour aboutir à cet *hombre nuevo* qui le préoccupait tant. Un changement radical de société, une société basée sur la justice, devait et doit impérativement passer par une métamorphose totale de l'homme, pas seulement du maître ou du patron mais aussi de l'esclave et du travailleur. Nous devons tous changer de

mentalité, nous améliorer. L'exploitation de l'homme par l'homme n'a pas seulement lieu dans le domaine du travail, elle s'étend à tous les domaines humains. Les structures économiques ne peuvent être modifiées en l'absence d'une évolution de la conscience humaine. Celle-ci ne peut à son tour se transformer qu'avec la pratique. Il faut d'abord prendre le pouvoir, en finir avec la propriété privée des moyens de production et la soif de monopole. Que voit-on actuellement en Argentine ? Les mêmes banques, les mêmes Starbucks, McDonald's, Walmart, Carrefour, Farmacity, toutes des compagnies étrangères qui nous ont envahis. Laissent-elles leurs revenus chez nous ? Bien sûr que non. En outre, elles mettent même maintenant leurs noms sur des produits fabriqués en Argentine. Le phénomène se répète dans le monde entier. C'est l'uniformisation. Nous perdons nos différences.

Devant cette avancée, ce rouleau compresseur, que puis-je faire sinon semer des graines ? Certaines auront la chance d'avoir été semées dans une terre féconde, d'autres auront besoin d'engrais. Je crois fermement aux coïncidences historiques, à celles qui, par exemple, accouplent une situation révolutionnaire avec un homme pour la mener à bien. Il arrive qu'on ait les circonstances mais pas l'homme de la situation. Parfois c'est l'inverse. L'histoire nous a cependant montré que, à certains moments, les étoiles sont miraculeusement alignées. Comme le soir où Fidel et Ernesto se sont rencontrés à Mexico. Le hasard avait bien fait les choses, mais il a fallu aussi que Fidel soit capable, en quelques heures, de reconnaître les qualités d'Ernesto.

Ma mission n'est pas seulement liée à ma parenté avec le Che. Je partage ses idées. Je suis marxiste-léniniste, guévariste. Je crois à la transformation du monde et je suis persuadé que les puissances qui nous gouvernent, les corporations, les cartels, les milliardaires, les armées, ne vont pas nous restituer gentiment le pouvoir, sans se battre. Par leur faute, nous courons droit à la catastrophe. Nous arrivons à un point d'inflexion. Mais il nous manque le mouvement pour y faire face. Il faut donner aux gens les moyens de se défendre. Si je ne suis pas pour la lutte armée, je crois aux vertus d'une certaine violence. On ne peut pas lutter contre le crocodile avec de simples mots. La violence existe et elle est le résultat direct du capitalisme. Quelqu'un va et doit surgir. Qui, quoi, quand, où, nous l'ignorons encore. Mais nous ne pouvons pas continuer ainsi.

Les années 60 ont été une époque lumineuse et effervescente, grâce à la victoire de la révolution cubaine et la défaite de l'impérialisme à la baie des Cochons. Le monde semblait divisé en deux : communisme d'un côté, capitalisme de l'autre. Une décennie plus tard, nous étions dans une période grise. Le Che avait été vaincu et avec lui la révolution bolivienne.

Cette déroute a fait tache d'encre en Amérique latine. Elle a eu une énorme importance pour la suite des événements, mais il nous a fallu attendre des années pour en prendre la mesure. Dans les années 70, nous avions encore espoir de faire la révolution, de la gagner et d'imposer le socialisme, du moins en Argentine. Et puis l'URSS est tombée et, avec elle, le rideau de fer. Aujourd'hui, nous sommes sortis du gris. Il n'y a qu'à regarder ce qui se passe en Europe. Les Européens sont-ils bien conscients de la gravité des problèmes qu'ils sont en train de vivre ? Le chômage, la dette, l'immigration, etc. Le Vieux Continent est actuellement sur une très mauvaise pente, de plus en plus glissante. Que pouvons-nous faire, confrontés que nous sommes aux énormes concentrations financières, aux multinationales qui semblent régir nos existences, aux monopoles de l'armement, de la communication, du pétrole, de l'agro-alimentaire ? Chacun des secteurs fondamentaux de la vie sont concentrés dans les mains de quelques-uns. Qui est capable de se battre contre de tels pouvoirs ?

Pour cette raison, je suis un guévariste convaincu. Nous sommes peut-être peu nombreux, mais nous nous éveillons petit à petit à la notion que cette pensée n'est pas romantique, don quichottesque, comme ils disent. Non ! La philosophie du Che est concrète, pratique. A-t-elle été vaincue, forcée à se courber ? Sans aucun doute. Il y a peu, j'ai assisté à une conférence universitaire à Buenos Aires. Les intervenants disaient que l'Amérique latine forme aujourd'hui une entité globale et solidaire. Je ne suis pas d'accord. Les États-Unis ont une énorme influence sur notre continent et ils n'ont aucun intérêt à nous voir unis : nous pourrions alors échapper à leur emprise.

Si les États-Unis sont eux aussi en crise, ils souffrent d'une crise de pays riche et omnipotent. Les USA ont Wall Street (Goldman Sachs, Morgan Stanley, JP Morgan Chase, etc.), l'armée la plus puissante du monde, les plus gros groupes de médias (Time Warner, Viacom, Comcast, etc.), les compagnies high-tech les plus importantes (Google, Facebook, Microsoft). Ils gèrent leur crise de façon à en faire porter le chapeau aux

autres. Ils se gardent le meilleur en se débrouillant pour que le pire soit vécu ailleurs. Cependant, le pire est aussi à leur porte. Cinquante millions d'Américains environ vivent actuellement en situation d'insécurité alimentaire, une situation explosive qui peut mener tout droit au point d'inflexion dont je parlais. Il fut un temps béni où une grande partie de ces mêmes gens appartenait à la classe moyenne. Ils avaient une voiture, une maison, un excédent de nourriture. Ils pensaient avoir acquis des droits inaliénables qui se sont envolés. Peuvent-ils se contenter de l'explication selon laquelle il y a des pays plus pauvres, des peuples qui souffrent plus qu'eux ? Bien sûr que non ! Ce n'est pas un tremblement de terre qui leur a tout pris, mais le capitalisme sauvage. Quel est en effet l'objectif de ceux qui détiennent le plus de richesses ? Que les autres ne sachent pas comment ils les ont accumulées ; que ceux qu'ils font souffrir soient persuadés que leurs pauvres destins sont la volonté de Dieu et qu'ils seront sauvés et heureux dans une vie éternelle ; qu'ils soient convaincus que leur destin est lié au fait qu'ils soient noirs, bruns, bêtes ou incapables…

Qui sont ces pays auxquels les nations riches font payer le prix du capitalisme sauvage ? Historiquement, ceux qu'on appelle les pays du tiers-monde ou en voie de développement. Aujourd'hui, cependant, les pays développés commencent à pâtir eux aussi. L'Europe pousse par exemple le Portugal au bord du gouffre et les premiers à y tomber sont évidemment les pauvres. La lutte des classes dont parlait Marx se définit peut-être aujourd'hui d'une autre manière, mais elle existe toujours. Il ne s'agit plus d'une question de morale ou de justice, bien qu'il y ait de grandes injustices, mais d'une question pratique, concrète, politique et économique. La solution à nos problèmes ne peut pas se trouver dans l'anarchie que nous vivons actuellement en matière de production. La seule chose qu'on nous propose est de posséder toujours plus. Notre religion est devenue la consommation cannibale. Alors nous produisons de plus en plus, pour quoi faire et dans quel but ? Pour alimenter les monopoles dont je parlais plus haut.

On nous fait croire qu'on prend des mesures en faveur des pauvres. On leur donne des écoles publiques, on leur apprend à lire et à écrire. On distribue les postes administratifs des corporations dominées par l'oligarchie aux classes moyennes. Pendant ce temps-là, l'oligarchie envoie ses enfants dans les écoles privées puis dans les grandes universités qui produisent des dirigeants formés dans le même

moule pour nous contrôler. On attend de ces futurs ploutocrates qu'ils perpétuent le modèle capitaliste, impérialiste. De temps à autre, l'un d'eux sort du rang et fait preuve d'indépendance. L'oligarchie s'étonne. On lui a fourni tous les outils pour qu'il continue à maintenir ceux d'en bas en bas. Que s'est-il passé ?

Le Che a quitté Cuba trop tôt pour que sa gestion et sa vision portent leurs fruits. Il a tenté de dépasser le marxisme à la soviétique pour appliquer un marxisme à visage humain à Cuba. Il croyait son projet sur les rails ; il est resté suspendu par son départ. Le communisme s'est soldé par un échec. Le capitalisme survit, mais au détriment de la planète et des hommes. Les richesses continuent de se concentrer dans les mains de quelques-uns tandis qu'il y a de plus en plus de pauvres. Ne voit-on pas la relation évidente de cause à effet ?

L'être humain a cessé d'être important pour se transformer en objet d'exploitation et d'abus. Tous les domaines sont aujourd'hui touchés par l'immoralité et la corruption, même le foot, qui a cessé d'être un sport pour devenir un commerce puant. Nous perdons de plus en plus notre humanité, notre solidarité, notre sociabilité. L'homme ne naît pas ainsi. On le fabrique ainsi.

Ai-je moi-même des solutions à tous ces problèmes ? Malheureusement non. Si je les avais, je serais un autre Che. Mon frère avait des solutions. Elles n'ont pas abouti. Il a souffert d'une défaite stratégique, non seulement en Amérique du Sud mais dans le monde entier. Il voulait changer les mentalités pour aboutir à une transformation mondiale. Il y croyait.

L'un des buts de l'association Por Las Huellas del Che est d'être présente dans tous les lieux où le Che existe comme penseur, comme innovateur social. Elle doit durer dans le temps. Elle ne va rien révolutionner et ce n'est pas son but. Elle doit être capable de diffuser le legs spirituel du Che qui a grandi dans le monde entier. Le marxiste phare du XXI^{e} siècle sera le Che. Il a identifié et signalé des événements qui se sont produits, des calamités présentes et non résolues. C'est un penseur futuriste en dépit du fait qu'il est mort en 1967. Avec le recul, on constate qu'il avait une vision de l'avenir saisissante. Il a par exemple prédit l'effondrement de l'URSS. Qui, en 1965, en était capable ? Pourquoi lui ?

Parce qu'il avait fait une analyse approfondie de la société soviétique qui, selon lui, luttait contre le capitalisme avec des armes capitalistes, ce qui aboutissait en fait à renforcer le système libéral. Les Soviétiques s'étaient égarés en chemin après leur révolution. Il reprochait à la Nouvelle politique économique (NPE), lancée en 1921 par Lénine pour redynamiser le pays devant son retard économique[7], de s'être transformée en fait accompli au lieu d'être une mesure temporaire. Les stimulants matériels avaient pris une place fondamentale dans la société soviétique, au détriment des valeurs humaines. Le peuple est alors devenu de plus en plus obsédé par le gain matériel et les compensations monétaires. Le Che a baptisé ce phénomène la loi de la valeur et l'a opposé à la moralité, qui, pour lui, avait une importance fondamentale. Les hommes doivent être stimulés par le désir de bien faire, d'être honnêtes, de garder une conscience claire, de faire leur devoir. La mission d'un gouvernement doit avant tout être éducative. Ce qui ne veut pas dire que la question matérielle peut être totalement éliminée.

Le Che n'est pas entré dans l'analyse de la répression soviétique, du concept de liberté d'expression. Il est arrivé au pouvoir à Cuba pendant les années Khrouchtchev et c'est donc la période qu'il a analysée à ce moment précis. Il déplorait le dogmatisme, le totalitarisme et l'incohérence soviétiques. Selon lui, l'URSS avait trahi les principes marxistes en les transformant en dogme. Qu'écrit-il en 1965 de Tanzanie où il attend de pouvoir organiser son départ en Bolivie ? « J'ai profité de ces longues vacances pour mettre le nez dans la philosophie, chose que je voulais faire depuis longtemps. Je me suis heurté à la première difficulté : à Cuba, il n'y a rien de publié si on exclut les briques soviétiques qui ont l'inconvénient de t'empêcher de penser : le Parti l'a déjà fait pour toi. Il te demande juste de digérer. Comme méthode, c'est antimarxiste, mais en plus, le contenu est très médiocre[8]. »

Au XX^e^ siècle, certaines des réponses à cette question ont été la lutte armée, la révolution, l'insurrection, les émeutes. Aujourd'hui, nous pouvons peut-être dire que ces méthodes ne sont pas les bonnes. D'un autre côté, il ne fait aucun doute que le capitalisme ne va pas se suicider. Il ne va pas dire : « Bon, ça suffit, je veux un monde meilleur. *Basta*, j'arrête, je rends les armes. » La grande question est donc de trouver le chemin qui mène à l'équité, à la justice.

Le Che était en faveur de la lutte armée, car il était convaincu que c'était la seule façon d'en finir une bonne fois pour toutes avec l'impérialisme. Doit-on attendre que le bourreau nous coupe la tête, que Dracula nous suce tout le sang, ou doit-on prendre les armes pour nous défendre ?

Au cours des dernières années, nous avons été témoins de situations d'agression directe contre le peuple, comme par exemple la crise des *subprimes* et des saisies immobilières. Pourtant, il n'y a pas eu de grandes mobilisations. Étant évidemment conscients du mal qu'ils font, les puissants produisent la désinformation ou les distractions nécessaires à l'abrutissement des masses. Les gens sont très dépolitisés, et pas seulement aux États-Unis. La défense acharnée de la propriété privée, de l'individualisme et de l'égoïsme est si enracinée dans la société qu'il est devenu extrêmement difficile d'organiser le peuple. Ce dernier est convaincu qu'il n'y a pas de solution, que c'est comme ça et pas autrement. Il est devenu fataliste.

Ainsi, pourquoi ai-je enfin décidé de parler ? Pourquoi ce livre et cette association ?

La réponse à la première question est que je me trouve sans arrêt confronté à une évidence : la nécessité que nous avons de transformer la société. Je revendique les idéaux de mon frère. Je parle en son nom. Pour que nous puissions étudier les grands penseurs de l'histoire, il a bien fallu que quelqu'un se consacre à les lire, à les éditer et à les documenter. C'est ce que je fais avec l'association.

La réponse à la seconde question est que, si je remplissais ma mission en solitaire, on pourrait me mettre des bâtons dans les roues – sans parler du fait que j'ai soixante-douze ans. Les ennemis du peuple ne peuvent rien faire contre un livre, et encore moins s'il est publié en France. Il fut un temps où les ouvrages « subversifs » étaient censurés en Argentine. Ce n'est plus le cas. La méthode actuelle est d'essayer de nous empêcher de lire en nous poussant à regarder la télévision, à surfer sur le Net. C'est la raison pour laquelle je suis si opposé à ces médias. Leur immédiateté me déplaît. Tout doit désormais être instantané, alors que nous devrions prendre le temps de penser, de réfléchir. La technologie et les temps modernes ne nous le permettent plus.

Comme je suis optimiste et que je ne pense pas que l'humanité veuille sa propre mort, nous devons faire quelque chose et je sens que l'époque est propice à la propagation de la philosophie d'Ernesto. Il a eu une pensée si ample sans avoir eu le temps de mettre ses principes fondamentaux en pratique que je me dois au moins de la faire connaître davantage.

Le Che a le don de pouvoir motiver. Il faut donc l'exposer à la lumière.

---

1. Services de renseignements argentins.

2. Fernando de la Rúa (10 décembre 1999 au 21 décembre 2001), Ramón Puerta (du 21 au 23 décembre 2001), Adolfo Rodriguez Saá (du 23 au 30 décembre 2001), Éduardo Camaño (du 30 décembre 2001 au 2 janvier 2002), Éduardo Duhalde (du 2 janvier 2002 au 25mais 2003).

3. Pour lequel j'ai d'ailleurs servi de consultant.

4. De Santa Clara.

5. GUEVARA Ernesto Che, *Apuntes críticos a la economia política*, 1966, Centro de Estudios Che Guevara.

6. GUEVARA Ernesto, *Notas para el estudio de la ideología de la Revolución Cubana*, Obras completas, Legasa, 1960.

7. Il s'agit d'un « repli stratégique » dans la construction du socialisme : « […] Nous ne sommes pas assez civilisés pour pouvoir passer directement au socialisme, encore que nous en ayons les prémices politiques », a alors déclaré Lénine pour justifier la NPE.

8. Lettre adressée au ministre de l'Éducation cubain Amando Hart.

Le Che persiste à vivre

« Les honneurs, ça m'emmerde ! » s'exclame mon frère un jour de 1960, après la crise de la baie des Cochons. Il s'est exprimé en français pour éviter d'offusquer les employés de son ministère de l'Industrie, qui viennent de lui annoncer leur désir de lui rendre un hommage public, « pour son magnifique entraînement des membres de l'Ejercito Rebelde ».

Ernesto n'a que faire des éloges. Il lève les yeux sur ses employés et déclare : « Il me semble que vous ne comprenez pas ce que je me tue à répéter dans mes écrits et mes conférences. Ici, ce dont on a besoin ne sont pas des hommages mais du travail. Vous vous considérez révolutionnaires ? Je vais donc vous chercher un poste de combat… dans une usine. »

Mon frère ne cherchait pas la gloire et détestait la frivolité. Qu'aurait-il pensé de la campagne publicitaire Mercedes-Benz de 2012 ? Une campagne hautement controversée qui a eu l'audace de remplacer l'étoile de son béret par le logo du constructeur automobile allemand… Lorsqu'elle a été dévoilée au Salon mondial de l'électronique de Las Vegas, un journaliste a voulu connaître mon opinion. J'en pense deux choses, ai-je déclaré. La première : Mercedes-Benz produit de fantastiques voitures. La deuxième : si l'Allemagne devient communiste demain, Mercedes-Benz aura été à l'avant-garde ! Plus sérieusement, ce qui importe ici est de comprendre pourquoi Mercedes-Benz a choisi entre toutes l'image du Che. Le créatif qui a eu cette idée est un génie. Il a touché deux cibles opposées : les anticastristes de Miami (qui d'ailleurs se sont étranglés de voir Mercedes-Benz associer son image à celle d'un « tueur en série sadique ») ; les autres ont trouvé révoltant que Mercedes-Benz exploite un homme pur à de vulgaires fins commerciales, de surcroît pour promouvoir des voitures de luxe ! Toujours est-il que la campagne a provoqué un choc sismique. Le jour de son lancement à Las Vegas, le P.-

D.G. de Daimler, Dieter Zetsche, a arpenté une scène, sous un gigantesque portrait du Che. C'était un spectacle complètement hallucinant. À tel point du reste que, confronté au tollé général, Zetsche a dû mettre fin à la campagne et présenter des excuses.

Pourquoi fait-il vendre ? Pourquoi les gens choisissent-ils cette image plutôt qu'une autre pour exprimer leur opposition, leur contestation ?

Aucun commerçant au monde ne veut gaspiller son argent, au contraire. Pour eux le Che est avant tout un business, comme il l'est devenu pour certains résidents de La Higuera transformés en guides. La question n'est donc pas de savoir pourquoi il y a un vendeur, mais plutôt pourquoi il y a un acheteur. Diego Maradona et Mike Tyson ont des tatouages du Che, l'un sur le bras, l'autre sur le torse. Qu'est-ce que cela signifie ? Que le Che est présent dans leur vie, qu'il représente un symbole assez puissant pour le marquer au fer sur leur peau.

Je rejette l'hyper-commercialisation de mon frère. En même temps je sais qu'elle me facilitera la tâche. En effet, les graines sont plantées, les gens sont déjà réceptifs à l'image. À défaut de connaître sa pensée, ils savent au moins qui il est. Je n'ai plus qu'à transmettre. Je doute que Mike Tyson ou Diego Maradona aient étudié la philosophie du Che, mais je sais qu'ils y sont perméables. Si elle leur paraît consistante avec l'idée qu'ils s'en font, ils garderont leur tatouage. Sinon, ils peuvent toujours l'effacer.

Les pouvoirs en place ont tenté de broyer le Che par tous les moyens, en choisissant l'assassinat plutôt que l'emprisonnement, puis en faisant disparaître son cadavre, enfin en piétinant son esprit, sa lutte, ses idéaux. Ils l'ont tué. Malgré tout, il a survécu. Combien de fois ont-ils peint la révolution cubaine comme une invasion étrangère, une avancée des Soviétiques, au lieu de la reconnaître comme un projet national et patriotique ? N'ont-ils pas décrit Ernesto comme un tueur, un sauvage, un horrible marxiste ? Les calomnies n'ont pas fonctionné non plus. Les paroliers ont continué d'écrire des chansons (une cinquantaine de ballades au moins ont été consacrées au Che), les auteurs d'écrire des livres et les poètes des poésies, les artistes de rue de le placarder sur les murs, et ainsi de suite. Le Che persistait ainsi à vivre, il était plus que jamais présent, il paraissait illusoire de vouloir l'anéantir.

La stratégie a donc été de le mystifier, de le crucifier pour que l'humanité cesse de le considérer comme réel, tangible. S'il est un mythe, comment suivre son exemple ? Il n'est plus un homme de chair et de sang

mais une figure fantasmagorique inaccessible, impossible à égaler. Au fur et à mesure que sa légende s'est amplifiée, sa pensée s'est dépréciée. Il est devenu une coquille, magnifique, mais vide. Croyez-vous que ce soit un hasard ? Bien sûr que non.

Un parallèle a été établi entre le Christ et le Che. Ils se ressemblent dans la mort. J'ai dit dans le premier chapitre de ce livre que la fameuse photo d'Ernesto gisant sur la chape de ciment de la buanderie de l'hôpital de Vallegrande rappelle étrangement le tableau *La Lamentation sur le Christ mort* d'Andrea Mantegna. Cette analogie, que je trouve inutile et dangereuse, a servi à transformer Ernesto en San Ernesto de La Higuera. Sa pensée, sa détermination, sa capacité de lutte disparaissent alors derrière la légende. Ernesto était tout sauf un mystique, même s'il se définissait lui-même comme un « prophète ambulant ». Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des points communs avec le Christ : l'humanisme, une préoccupation de tous les instants pour les opprimés, la rébellion contre les puissants, la dénonciation de la richesse, de l'avidité. Jésus s'est sacrifié pour les hommes, le Che en a fait de même.

En juillet 1959, en voyage officiel en Inde, il écrit à ma mère des choses qui apportent un éclairage sur son état d'esprit :

> Mon vieux rêve de visiter tous ces pays se produit aujourd'hui d'une manière qui m'ôte tout le plaisir. Je parle de problèmes politiques et économiques, je dois assister à des sauteries, porter un smoking et mettre de côté l'un de mes plaisirs les plus purs à savoir rêver à l'ombre d'une pyramide ou sur un sarcophage de Toutankhamon. De plus, sans Aleida[1] que je n'ai pas emmenée avec moi à cause de l'un de ces complexes schémas mentaux *(sic)* dont j'ai le secret. […] L'Égypte a été un succès diplomatique de premier ordre ; les ambassades de tous les pays se sont donné rendez-vous à la soirée d'adieu que nous avons organisée et j'ai eu l'occasion de constater les complexités de la diplomatie quand j'ai vu le nonce apostolique tendre la main à l'attaché russe avec un sourire réellement béat. Et maintenant l'Inde, nouvelles complications protocolaires qui produisent chez moi la même panique infantile ; les hommes qui répètent la même formule de politesse pour saluer, etc. L'un de mes collaborateurs a inventé une formule : répondre à tout avec un *joinch-joinch* ; c'est une parfaite réussite. En outre, même si je débitais des âneries en cubain[2] à

longueur de journée, mon interlocuteur espagnol n'y comprendrait rien.

En moi s'est développée la conscience du groupe en opposition à l'individuel ; je continue d'être le même solitaire qui cherche son chemin sans assistance, sauf que j'ai maintenant la conscience de mon devoir historique. Je n'ai ni maison, ni femme, ni enfants, ni parents, ni frères et sœurs, mes amis sont mes amis tant qu'ils partagent mes opinions politiques et pourtant, je suis content, je me sens quelqu'un dans la vie. Je ne suis pas seulement équipé de cette force intérieure puissante que j'ai toujours sentie, mais également d'une capacité d'empathie pour les autres. Une absolue intuition fataliste de ma mission m'ôte toute crainte.

Le Che luttait pour le peuple, il a même donné sa vie pour lui. C'est pour cela, sans doute, que son image s'est développée si rapidement, en cinquante ans à peine. À notre époque, les informations circulent à une vitesse phénoménale. Elles se mondialisent, s'universalisent en quelques secondes. Néanmoins, nous avons encore énormément à découvrir sur lui. Comment sera-t-il perçu dans deux millénaires ? J'espère qu'il ne sera pas une figure religieuse. Les gens doivent s'attarder sur son humanisme pas sa religiosité.

La figure du Che perdure. Il est là, présent et on ne peut pas s'en débarrasser. Il continue de représenter pour certains un danger réel. La jeunesse du monde entier l'adopte comme archétype de rébellion, d'intégrité, de lutte, de justice, d'idéaux. Quelques illustrations contemporaines : lorsqu'il rencontre le pape François, le président bolivien Evo Morales porte une veste sur laquelle est brodée la figure du Che. Il a en outre un portrait de lui dans son bureau présidentiel ; au Liban, les manifestants qui protestent devant la tombe du Premier ministre Rafiq Hariri contre la Syrie portent des tee-shirts à l'effigie du Che ; le footballeur français Thierry Henry débarque à une fête organisée par la FIFA avec un tee-shirt rouge et noir du Che ; À Stravopol en Russie, les manifestants qui dénoncent le paiement en liquide des aides sociales défilent avec des drapeaux du Che ; dans le camp de réfugiés de Dheisheh de la bande de Gaza, des enseignes à l'image du Che ornent un mur honorant les victimes de l'intifada ; le rebelle chinois et député de Hong Kong Kwok-hung défie Pékin en portant un tee-shirt du Che ; et à

Hollywood, Carlos Santana qui interprète la chanson du film *Carnets de voyage* porte une chemise du Che sur lui et un crucifix dans la main. Le Che représente donc l'insoumission aux pouvoirs centraux.

---

1. Ernesto a refusé de se faire accompagner par Aleida, bien qu'elle soit sa secrétaire particulière en plus d'être sa jeune épouse, car ses collaborateurs sont venus sans leurs femmes, il n'a donc pas voulu jouir seul de ce privilège.
2. De la même manière que le québécois diffère de notre français, le cubain est différent du mexicain, de l'argentin, etc.

« Un an. Si loin déjà. »

Un an après la mort du Che, une publication argentine a demandé à Berta Gilda « Tita » Infante, sa meilleure amie, de rédiger un texte sur lui. C'est pour moi, comme je l'ai dit, le plus beau, le plus émouvant jamais écrit sur Ernesto. C'est pourquoi je veux finir ce livre ainsi.

Tita et Ernesto se sont rencontrés à la faculté de médecine en 1947, trois ans après ma naissance. Je n'ai pas connu Tita personnellement, ou peut-être que si, car elle venait parfois à la maison, mais j'étais trop petit pour m'en souvenir aujourd'hui. On m'a raconté ce que je sais d'elle.

Tita est arrivée à Buenos Aires avec sa mère et son frère Carlos, de Córdoba quelques mois avant son inscription à la fac, trois ans après le décès de son père, un avocat et homme politique. Une fois avocat, Carlos est lui-même devenu proche d'Ernesto à Cuba, lorsqu'il prit la direction de Radio Rivadavia. Il a été son principal fournisseur de maté qu'il rapportait de Buenos Aires par kilos.

Tita avait deux ans de plus qu'Ernesto. Elle était mince, avec de grands yeux et des cheveux courts. Elle n'était pas belle et n'était pas très loquace, mais elle était très douce, cultivée et politisée. Elle était membre des jeunesses communistes. Ma sœur Ana Maria a un jour dit que Tita avait eu une énorme importance dans la vie de mon frère, que c'était une personne très intéressante, très érudite, d'une grande richesse spirituelle. Depuis leur première rencontre, ils s'étaient liés d'une affinité et d'un respect mutuels. Elle était le genre de femme qui intéressait Ernesto. La famille n'a jamais vraiment su quel degré d'intimité a atteint leur relation, mais nous pensons que Tita a été amoureuse d'Ernesto. Il lui écrivait de tous les pays qu'il visitait et Tita lui répondait. C'était une correspondance systématique.

Tita s'est fait un devoir de visiter les pays qui avaient eu une influence sur Ernesto : le Pérou, le Venezuela, le Guatemala, le Mexique et la

France, où elle a passé dix ans, apprenant comme lui le français. Dans ses lettres, Ernesto lui confiait ses doutes, ses réussites, ses peines, et même ses aventures sentimentales. Quelqu'un a dit qu'il la considérait comme « sa compagne d'aventures intellectuelles ». Leur correspondance avait souvent des airs de débats idéologiques.

Tita Infante s'est suicidée le 14 décembre 1976. On a dit qu'elle n'arrivait pas à survivre à la mort de l'homme qu'elle avait tant aimé et admiré. Voici son texte *Evocación de Tita Infante a un año de la muerte del Che* (Souvenirs de Tita Infante un an après la mort du Che) publié en 1968 :

[…] Évoquer le souvenir d'un grand homme est toujours une tâche difficile. Si cet homme, aujourd'hui, en 1968, est Ernesto Guevara, elle me paraît impossible. […] Un an. Si loin déjà. […] Ernesto est mort, mais il est né pour l'éternité. Il a vécu toute sa vie en suivant allègrement un chemin destiné à la tragédie. La mort s'est mise en travers de ce chemin, mais elle lui a ouvert d'autres portes vers cette vie qu'il a tant aimée. Le souvenir de sa personne, de sa vie, de sa lutte vivra pour toujours dans le cœur des peuples du monde, car Ernesto Guevara fut l'un de ces rares hommes que le destin offre de loin en loin à l'humanité.

Depuis un an, il a fait l'objet de nombreux écrits. Livres articles, études, essais, biographies. Que puis-je dire de plus ? Une amitié solide nous a liés pendant de longues années : presque six ans de communication face à face, suivies d'autres années de communication épistolaire.

Cette amitié a vu le jour en 1947. Dans un amphithéâtre d'anatomie, à la faculté de médecine. […] Son accent trahissait le provincial qu'il était, son aspect un beau et débrouillard jeune homme… Le feu qui semblait consumer son existence gisait latent sous sa courtoisie de bûche tendre, mais crépitait dans son regard. Un mélange de timidité et de suffisance, peut-être d'audace, dissimulait une profonde intelligence et un insatiable désir de comprendre et, au fond, une infinie capacité d'aimer.

Nous n'avons jamais appartenu à un groupe culturel ou politique commun, ni à un cercle d'amis unique. Nous étions tous les deux, pour différentes raisons, un peu étrangers à cette faculté, lui sans doute parce qu'il savait qu'il ne pourrait y trouver qu'un peu de ce qu'il cherchait. Nous ne nous vîmes, de ce fait, toujours que tous les deux. À la faculté, dans les cafés, chez moi, rarement chez lui… et aussi au Musée des

Sciences naturelles où nous nous donnions rendez-vous les mercredis pour « étudier la phylogenèse du système nerveux » ; on se consacrait alors aux poissons, et nous alternions entre les dissections, les préparations, la paraffine, le microtome, réalisation de coupes, microscopes, etc., guidés parfois par un vieux professeur allemand. La conversation amène d'Ernesto réduisait les heures qui m'auraient sinon paru trop longues. Il ne manquait jamais un rendez-vous et était toujours ponctuel. Il n'oubliait jamais un appel. Quelle drôle de bohème était la sienne !

Chaque fois qu'un succès nous surprenait, nous répétions les phrases de Gutiérrez que nous avions tous les deux mémorisées :

Ne chante pas les hymnes de la victoire
Un jour sans soleil de la bataille.

[…] Je l'ai souvent vu préoccupé, grave ou pensif. Jamais vraiment triste ni amer. Je ne me souviens d'aucune rencontre où il ne montrait pas ce sourire et cette chaleureuse tendresse que ceux qui le connaissaient appréciaient tant. Il n'y avait pas de place dans sa conversation pour le mépris ; avec une phrase brève il faisait une critique profonde qu'il suivait toujours d'une remarque positive, vers un avenir productif. Il n'était pas tant contre les choses qu'en leur faveur. C'est sans doute la raison pour laquelle il n'avait jamais la moindre trace de rancœur.

Comme il savait profiter de chaque seconde jusque dans les transports en commun, il avait généralement un livre à la main. […] Il n'avait jamais trop d'argent, bien au contraire. […] Mais ses faibles ressources économiques ne furent jamais une préoccupation essentielle, elles ne l'empêchèrent jamais non plus de remplir ce qu'il considérait comme une obligation. Ni son apparente désinvolture, ni la négligence de son habit ne parvinrent jamais à dissimuler la sobre distinction de sa personne.

[…] Comme étudiant, il ne travaillait pas beaucoup, mais bien. Au fond de ce jeune homme toujours prêt à « l'aventure », qui « sentait souvent sous ses talons la démangeaison du vagabond » pour partir se balader, il y avait une soif profonde de savoir. Pas pour collectionner quelque trésor dans un esprit alambiqué, sinon pour une infatigable recherche de la vérité et, avec elle, de sa destinée.

Tout en lui était cohérence, et chaque expérience ou connaissance, de n'importe quel type, s'incorporait à sa personne. […] Il avait un don pour

l'étude. Il allait au cœur du problème et partait de ce point pour l'élargir quand ses nombreux projets le lui permettaient. Il était capable de faire une pause et d'approfondir, d'une manière exhaustive quand le problème le passionnait : la lèpre, les allergies, la neurophysiologie, la psychologie profonde. […] Il sautait les obstacles pratiques et théoriques avec la même facilité que les autres obstacles. Quand il donnait sa parole, il l'honorait à n'importe quel prix […].

Il cultivait l'amitié avec dévouement et assiduité, la nourrissant de son profond sentiment humain. Pour lui, l'amitié imposait des devoirs sacrés et conférait de la même manière des droits. Il pratiquait l'un et l'autre. Il réclamait avec le même naturel qu'il donnait. Et il se comportait de cette manière dans tous les aspects de la vie.

La distance ne signifiait pas l'absence avec Ernesto. À chaque voyage, ses lettres, plus ou moins régulières selon les avatars du chemin ou l'état de ses finances, prolongeaient le dialogue amical. […] Il gardait les lettres de ses amis et ne manquait jamais d'y répondre.

Au retour de son avant-dernier voyage, il a évoqué les vingt jours passés à Miami (je passe les détails, qui sont dans toutes ses biographies) comme étant les plus durs et amers de sa vie. Et pas seulement pour ses difficultés économiques ! […] Jusqu'au jour où nous nous sommes dit adieu (lors d'une réunion chez lui avec ses amis les plus intimes), je n'ai connu que sa grande sobriété : il ne fumait pas, ne buvait ni alcool ni café et son régime alimentaire était extrêmement strict. Son asthme lui imposait des conditions de vie auxquelles il se soumettait avec une discipline sévère.

Chaque lettre d'Ernesto était une page littéraire, pleine de tendresse, de grâce et d'ironie ; il racontait ses aventures et mésaventures avec un pinceau comique qui ôtait toute gravité aux moments les plus difficiles. Dans chaque pays, il se fondait avec ce qu'il y avait de plus autochtone et sa curiosité le portait à visiter les ruines incas, les léproseries ou les mines de cuivre ou de tungstène. Il s'intégrait rapidement dans la vie du village et il se positionnait sans attendre dans le panorama politique et social. Ses récits étaient agréables, d'une prose facile, mais pure et élégante. Il peignait la réalité et les gens avec réalisme, sans euphémismes, avec objectivité. Et lorsqu'il parlait de sa vie intime, avec tristesse ou joie, il le faisait avec sobriété en demandant toujours une discrétion totale.

Je crois que même dans les pires moments son amour de la vie était si grand qu'il parvenait à trouver de l'optimisme avec une logique qui lui

était personnelle : « Quand les choses vont mal, je me console en me disant qu'elles pourraient être pires et que, en plus, elles peuvent s'améliorer. » En août 1958, alors que je me préparais à partir, un jeune journaliste que je ne connaissais pas m'appela pour me donner rendez-vous dans un café : c'était Masetti. Il venait de passer deux mois dans la Sierra Maestra. […] Masetti m'a longuement parlé de la Sierra Maestra : de tout et de tous, Fidel, Raúl, les campements… mais rien, pour lui, n'avait la dimension d'Ernesto, ses caractéristiques humaines, son courage, la capacité qu'il avait d'avoir tant de facettes. S'il fallait organiser l'état civil, ou une école, ou la fabrication de pain, ou la réparation et la fabrication d'armes, Ernesto était là pour s'en occuper et en prendre la direction. Et dans la lutte, il était toujours le premier.

On parlait déjà de son courage légendaire et son histoire se construisait peu à peu : grâce aux témoignages de ces jeunes Guatémaltèques qui l'avaient connu et qui avaient trouvé un refuge très particulier en Argentine après la chute d'Arbenz […]

J'ai eu l'extraordinaire privilège de le connaître intimement, d'avoir eu sa confiance, d'avoir partagé une grande amitié qui n'a jamais connu l'oubli ou la réticence. Je l'ai connu très jeune, quand il n'était qu'Ernesto. Mais il portait déjà en lui le futur Che Guevara. Depuis ces années juvéniles, je l'ai toujours vu progresser dans son chemin personnel, allant toujours de l'avant ; il ne s'est jamais arrêté et ceux qui le connaissaient bien savaient que non seulement les « antipodes n'avaient pas le pouvoir de l'arrêter » mais qu'il allait vers son Destin. […]

Je me sens si proche et à la fois si loin de sa figure de géant, digne des demi-dieux des légendes helléniques et des héros du Moyen Âge.

Il est difficile d'unir tant de grandeur : sa sensibilité et sa tendresse, sa richesse humaine.

Trop chaleureux pour être taillé dans la pierre. Trop grand pour qu'on l'imagine nôtre. Ernesto Guevara, tout Argentin qu'il soit, fut peut-être le plus authentique citoyen du monde.

Annexe I

Extraits du discours d'Alger

Chers frères,

Cuba participe à cette conférence pour faire entendre la voix des peuples d'Amérique, et comme nous l'avons exprimé en d'autres occasions, également en sa qualité de pays sous-développé qui, en même temps, construit le socialisme. Ce n'est pas un hasard s'il est permis à notre bloc d'émettre son opinion parmi les peuples d'Asie et d'Afrique. Une aspiration commune nous unit dans notre marche vers l'avenir : la défaite de l'impérialisme ; un passé commun de lutte contre le même ennemi a fait de nous des alliés tout au long du chemin.

Cette conférence est une assemblée de peuples en lutte ; cette lutte se développe sur deux fronts également importants et demande tous nos efforts. La lutte contre l'impérialisme aux fins de rompre les liens coloniaux et néocoloniaux, qu'elle soit menée avec des armes politiques, des armes réelles ou les deux à la fois, n'est pas sans lien avec la lutte contre l'archaïsme et la misère ; toutes deux sont des étapes sur une même route menant à la création d'une société nouvelle, à la fois riche et juste.

Depuis que les monopoles capitalistes se sont emparés du pouvoir dans le monde entier, ils ont maintenu dans la pauvreté la majeure partie de l'humanité et les pays les plus puissants se sont répartis entre eux les profits. Le niveau de vie dans ces pays est basé sur la misère de nos pays. Pour améliorer le niveau de vie des pays sous-développés, il faut lutter contre l'impérialisme. Et chaque fois qu'un pays se détache de l'arbre impérialiste, se gagne non seulement une bataille partielle contre l'ennemi principal, mais aussi une contribution à son affaiblissement réel et un pas de plus vers la victoire finale. Cette lutte à mort ne connaît pas de frontière. Nous ne pouvons rester indifférents devant ce qui se passe ailleurs dans le monde, car toute victoire d'un pays sur l'impérialisme est

une victoire pour nous, de même que toute défaite d'une nation est défaite pour nous. La pratique de l'internationalisme prolétarien n'est pas seulement un devoir pour les peuples qui luttent pour un meilleur avenir, c'est aussi une nécessité inéluctable. […]

Nous devons tirer une conclusion de tout cela : le développement des pays qui s'engagent sur la voie de la libération doit être financé par les pays socialistes. Nous faisons cette déclaration non à des fins de chantage ou d'esbroufe, et pas davantage dans le but de chercher un moyen facile de nous rapprocher des peuples afro-asiatiques ; c'est simplement notre conviction profonde. Le socialisme ne peut exister s'il ne s'opère dans les consciences une transformation qui permette de déclencher une nouvelle attitude fraternelle à l'égard de l'humanité, aussi bien sur le plan individuel dans la société qui construit ou a construit le socialisme que, sur le plan mondial, vis-à-vis de tous les peuples qui souffrent de l'oppression impérialiste. […]

Nous croyons que c'est dans cet esprit que doit être prise la responsabilité d'assister les pays dépendants et qu'il ne doit plus être question de développer un commerce nous bénéficiant mutuellement sur la base de prix truqués, imposés par la loi du marché et les relations internationales, puisque l'échange est inégal pour les pays sous-développés.

Comment peut-on qualifier de « bénéfice mutuel » l'acte de vendre à des prix de marché mondial les matières premières qui coûtent aux pays sous-développés des efforts et des souffrances sans nom et celui d'acheter à des prix de marché mondial la machinerie produite dans les grandes usines automatisées actuelles ?

Si nous établissons ce type de relations entre les groupes de nations, nous devons alors admettre que les pays socialistes sont, d'une certaine manière, complices de l'exploitation impérialiste. On peut même argumenter que le montant de l'échange avec les pays sous-développés constitue une portion insignifiante du commerce extérieur de ces pays. C'est un fait, mais cela n'élimine pas le caractère immoral de la transaction.

Les pays socialistes ont le devoir moral de mettre une fin à leur complicité tacite avec les pays exploiteurs de l'Ouest. Le fait que le commerce soit actuellement réduit ne signifie rien. En 1959 Cuba vendait

du sucre occasionnellement à un pays du bloc socialiste par l'intermédiaire de courtiers anglais ou d'autres nationalités. […]

Il n'est pas pour nous d'autre définition valide du socialisme que l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme. Tant que cette abolition ne se réalisera pas le socialisme restera au stade de construction, et si, au lieu que ce phénomène se produise, la tâche de la suppression de l'exploitation s'arrête, et même recule, alors on ne peut même plus parler de construction du socialisme.

Toutefois, l'ensemble des mesures que nous proposons ne peuvent être prises unilatéralement. Les pays socialistes doivent financer le développement des pays sous-développés. Mais il faut également que les forces des pays sous-développés se tendent et prennent fermement la voie de la construction d'une société nouvelle – donnez-lui le nom que vous voulez –, une société dans laquelle la machine, instrument de travail, ne soit pas un instrument d'exploitation pour l'homme.

On ne peut pas non plus prétendre à la confiance des pays socialistes si l'enjeu est de garder l'équilibre entre capitalisme et socialisme en essayant d'utiliser les deux forces en compétition pour en tirer des avantages donnés : une nouvelle politique de sérieux absolu doit gouverner les rapports entre les deux groupes de sociétés.

Nous devons souligner une fois de plus que les moyens de production doivent être de préférence aux mains de l'État de façon à ce que les marques de l'exploitation disparaissent peu à peu. […]

Le néocolonialisme s'est d'abord développé en Amérique du Sud, sur tout un continent. Aujourd'hui, il commence à se faire sentir en Afrique et en Asie. Ses modes de pénétration ont des caractéristiques bien distinctes. L'une d'elles, brutale, s'est exprimée au Congo. […]

Le néocolonialisme a montré ses griffes au Congo ; il n'est pas un signe de puissance mais de faiblesse ; il a dû recourir à la force, son arme extrême, comme argument économique, ce qui engendre des réactions d'opposition d'une grande intensité.

Cette pénétration s'exerce aussi dans d'autres pays d'Afrique et d'Asie sous une forme beaucoup plus subtile qui engendre rapidement ce qu'on a appelé la « sudaméricanisation » de ces continents, c'est-à-dire le développement d'une bourgeoisie parasitaire qui n'apporte rien à la richesse nationale, mais qui, en revanche, accumule hors du pays dans les banques capitalistes ses énormes profits félons et traite avec l'étranger

pour obtenir encore davantage de bénéfices, avec un mépris absolu pour le bien-être de son peuple. […]

Nos peuples, par exemple, souffrent de la pression angoissante produite par la présence des bases étrangères sur leurs territoires ou elles doivent porter le fardeau de dettes externes énormes. L'histoire de ces tares est bien connue de tous : gouvernements fantoches, gouvernements affaiblis par une longue lutte de libération ou le développement des lois capitalistes du marché, ont permis la signature d'accords qui menacent notre stabilité et compromettent notre avenir. […]

L'aspect de la libération par les armes d'une puissance politique d'oppression doit être abordé selon les règles de l'internationalisme prolétarien : s'il est absurde de penser que le directeur d'une entreprise dans un pays socialiste en guerre puisse hésiter à envoyer les tanks qu'il produit sur un front ne pouvant présenter de garanties de paiement, il ne doit pas sembler moins absurde de vouloir vérifier la solvabilité d'un peuple qui lutte pour sa libération ou qui a besoin d'armes pour défendre sa liberté. Dans nos mondes, les armes ne sauraient être de simples marchandises, elles doivent être livrées absolument gratuitement dans les quantités nécessaires – et possibles – aux peuples qui les demandent pour les utiliser contre l'ennemi commun. C'est dans cet esprit que l'Union soviétique et la République populaire de Chine nous ont accordé leur aide militaire. Nous sommes socialistes, nous constituons une garantie d'utilisation de ces armes, mais nous ne sommes pas les seuls et nous devons tous être traités de la même manière. […]

Je ne voudrais pas terminer cette intervention, ce rappel de principes que vous connaissez tous, sans attirer l'attention de cette assemblée sur le fait que Cuba n'est pas le seul pays d'Amérique latine ; simplement c'est Cuba qui a la chance de parler aujourd'hui devant vous ; je veux rappeler que d'autres peuples versent leur sang pour obtenir le droit dont nous jouissons, et d'ici, comme de toutes les conférences partout où elles ont lieu, nous saluons les peuples héroïques du Vietnam, du Laos, de la Guinée dite portugaise, de l'Afrique du Sud et de la Palestine ; à tous les pays exploités qui luttent pour leur émancipation nous devons faire entendre notre voix amie, nous devons tendre la main et offrir nos encouragements aux peuples frères du Venezuela, du Guatemala et de Colombie qui, aujourd'hui, les armes à la main, disent définitivement « non » à l'ennemi impérialiste.

Annexe II

Lettre de l'archevêque Moure

Comodoro Rivadavia, le 27 juin 1983
Señor JUAN MARTIN GUEVARA
Juncal 3786 – 11 – B
1425 Buenos Aires

Cher Juan Martin,

Je sais que tu me pardonneras mon retard à répondre à ta lettre du 3 juin 83 : ces dernières semaines ont fortement compliqué mon emploi du temps, m'empêchant de remplir ce devoir qui est de m'occuper de ma correspondance.

Te savoir en liberté me remplit de joie. Je suis sûr que le premier pied à sortir de la U6 [unité 6 de la prison de Rawson] a été ton pied droit (sans sous-entendus idéologiques, s'il te plaît !) et que la spectaculaire lucidité que Dieu t'a donnée se mettra immédiatement et honnêtement au service de la communauté nationale.

Je dois passer par Buenos Aires à la mi-juillet sur le chemin de Bogota pour une réunion du CELAM, un organisme dont je suis membre. Je te passerai un coup de fil : j'espère que nous aurons le temps de discuter un moment, j'aimerais conserver cette amitié avec toi.

À la demande de plusieurs détenus, le 8 août, monseigneur Castagna, de l'équipe épiscopale et pastorale sociale, passera la journée avec les détenus de l'U6. Je lui ai transmis cette demande avec grand plaisir et il l'a acceptée avec le même plaisir, remettant d'autres activités à plus tard. Il me semble très utile que tous ceux qui ont l'intention sérieuse de réorganiser le pays s'écoutent mutuellement pour le bien commun. Quand

nous nous verrons, cette réunion avec les détenus aura eu lieu. Je te raconterai comment elle s'est passée.

Je reste cordialement à ta disposition avec une grande envie de te voir et de converser avec toi. À Buenos Aires, mon adresse est celle de la maison provinciale des salésiens : Don Bosco 4002, TE 981-2619.

À bientôt. Reçois une forte accolade de ton serviteur et ami.

Bibliographie

BORREGO Orlando, *Che El camino del fuego*, Hombre Nuevo, 2001
CONSTENLA Julia, *Che Guevara La vida en juego*, Edhasa, 2006
GAMBINI Hugo, *El Che Guevara*, Stockcero, 2002
GONZALEZ Froilán/CAPULL Adys, *Amor revolucionario*, Txalaparta, 2004
GUEVARA Ernesto, *Che desde la memoria*, Ocean Sur, 2004
– , *Diarios de Motocicleta*, Planeta, 2004
– , *La Guerra de Guerrillas*, Ocean Sur, 2006
GUEVARA LYNCH Ernesto, *Mi hijo El Che*, Sudamericana-Planeta, 1984
– , *Aquí va un soldado de América*, Plaza Janés, 2000
LARRAQUY Marcelo, *Los 70 una historia violenta*, Aguilar, 2013
MARCH Aleida, *Evocación, Mi vida al lado del Che*, Ocean Sur, 2011
MASETTI Jorge Ricardo, *Los que luchan y los que lloran*, Nuestra America, 2006
PEREDO Guido, *Mi campaña junto al Che y otros documentos*, Paraninfo Universitario, 2013

1/ 1902. La famille Guevara Lynch, la branche paternelle, en Argentine.
2/ 1908. La famille de la Serna Llosa, la branche maternelle, dans la station balnéaire La Perla, à Mar del Plata en Argentine.
3/ 1928. La famille Guevara de la Serna à Misiones en Argentine. *De gauche à droite :* deux amis, Ernesto Guevara Lynch (père), Celia de la Serna (mère) et Ernesto dans son landau.
4/ 1928. Les époux Ernesto Guevara Lynch et Celia de la Serna à Rosario, en Argentine.


1



2


3


4

5/ 1928. Première photo d'Ernesto avec ses parents à Rosario. **6/** 1929. Ernesto avec sa nourrice Carmen Arias, une jeune Espagnole de Sarria. **7/** Ernesto et sa mère à cheval dans les sierras de Córdoba en Argentine.



5



6



7

8



9



10



8/ 1935. Ernesto à bicyclette à Ireneo Portela (province de Buenos Aires). **9/** 1938. Vacances estivales à Mar del Plata. *De gauche à droite :* Ernesto, Ana Maria et Celia (sœurs). *En haut :* Ernesto Guevara Lynch. **10/** 1935. Moment de lecture pour les enfants et leur mère à Alta Gracia (province de Córdoba). *De gauche à droite :* Roberto (frère), Ernesto, Celia, Ana Maria et Celia de la Serna. **11/** 1938. En villégiature en famille à Mar del Plata. *De gauche à droite :* Roberto, Celia, Ernesto, Ana Maria et leur mère.

11



12



13



14



12/ 1928. Première maison du jeune couple Guevara (*La Calesita*) à Misiones. Ernesto y a fait ses premiers pas.
13/ 1938. Ernesto et sa sœur Ana Maria jouant avec des colombes à Alta Gracia.
14/ 1940. Ernesto, Ana Maria et Roberto avec des amis du quartier à Alta Gracia.

15/ 1940-41. Pendant une promenade dans les sierras de Córdoba. *De gauche à droite :* Carmen Córdoba (cousine), Roberto Guevara (cousin), Fernando Córdoba et Ernesto. *En haut :* Carmen de la Serna (tante) et leur mère.
16/ 1940-41. Ernesto, Celia, Ana Maria et Roberto à Alta Gracia.

15



16



17/ 18/ 1943. Juan Martin dans les bras de son grand frère Ernesto sous le regard attentif de leurs parents, à Córdoba.
19/ 1945. Le couple Guevara de la Serna en villégiature à Mar del Plata avec leurs cinq enfants. *De gauche à droite :* Juan Martin, Ernesto père, Ernesto, Celia mère, Ana Maria, Roberto et Celia.



17



18



19

20

Guevara, un Joven Raidista, Cumplirá una Extensa Gira

SANTIAGO DEL ESTERO, 2 (Especial).— Hoy llegó a esta ciudad, el joven ciclista Ernesto Guevara de 21 años, estudiante, que se propone cumplir un extenso raid de ciclismo.

Inició su gira en Buenos Aires, pasando por Santa Fe y Córdoba. Ahora se dirige a Tucumán, de donde seguirá a Catamarca, La Rioja, San Juan, Mendoza y San Luis, donde emprenderá el regreso a Buenos Aires.

Viajeros. De Córdoba la señora Zulema de Marinucci.

—Del mismo punto la señorita Josefa Castiñeiras.

—De Buenos Aires la señorita Rosa Romeo López.

—A Córdoba el joven Jerónimo Cornet.

—A Ceres la señorita Ilda Monkarzel.

—A Buenos Aires el señor Fernando Berraondo.

21

CICLISMO EN ROSARIO

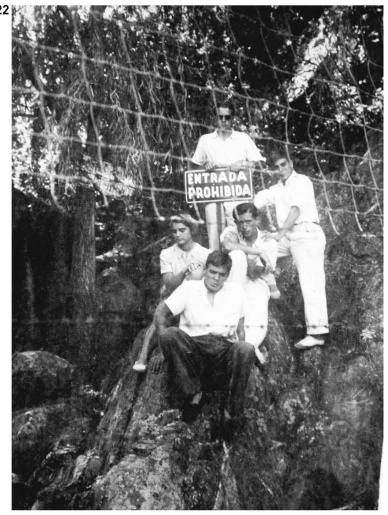
SOLIDEZ Y EFICIENCIA
SON CARACTERISTICAS PRINCIPALES...

...del producto de la famosa fábrica MECCANICA DARELLI de MILAN

Micrón

AMERIMEX S. R. L.

22



20/ Premier article mentionnant Ernesto au moment de son arrivée en Solex à Santiago del Estero.
21/ Journal *El Gráfico* dans lequel fut publiée la lettre envoyée par Ernesto au gérant d'Amerimex, le félicitant de la qualité du moteur Micrón qui lui a permis de parcourir plus de 4 000 kilomètres à travers les provinces les plus pauvres du nord de l'Argentine.
22/ 1949-50, à Córdoba. *De bas en haut :* Ernesto, Celia, Carlos Ferrer, Roberto et un ami.

23



24

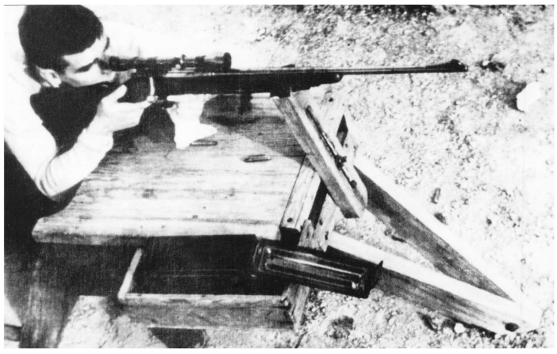


23/ 1952. Sur le balcon de la maison de la rue Aráoz de Buenos Aires avec Jorge de la Serna (oncle), Carlos Figueroa (ami), Roberto, Luis Rodríguez (ami), Juan Martin et Ernesto. **24/** 1953. Au Guatemala pendant le deuxième voyage d'Ernesto en Amérique latine avec Gualo García. **25/** 1953. Juan Martin dans la maison de la rue Aráoz.

25



26



27



26/ 1956. Ernesto pendant l'entraînement militaire organisé dans le ranch mexicain de Chaco sous le commandement du colonel espagnol Alberto Bayo Giroud. **27/** 1958. Le *Comandante* Ernesto Che Guevara au micro de la station Radio Rebelde qu'il a fondée le 24 février 1958 à Altos de Conrado dans la Sierra Maestra, la province la plus à l'est de Cuba.

28



28/ 1959. Lors de la première visite de sa famille à Cuba. Le Che partage un moment d'allégresse avec sa mère et son jeune frère Juan Martin. **29/** Janvier 1959. Le Che en compagnie d'Aleida March, une combattante du Mouvement du 26 juillet qui deviendra sa seconde épouse, et Harry « Pombo » Villegas à Santa Clara, Cuba. **30/** 1960. Ernesto participe au tournoi de pêche de La Aguja en mai 1960 avec sa mère.

29



30



31



32



33



31/ 14 mai 1960. Avec Fidel lors du deuxième jour du tournoi de pêche Ernest Hemingway.
32/ 1960. Fidel Castro rend visite à la famille du Che à Buenos Aires.
33/ 1961. Le Che avec sa famille à Punta del Este en Uruguay, où il est venu assister à la conférence des États américains. *De gauche à droite :* Celia de la Serna, Juan Martin, Ernesto, Roberto, ses amis Julio César Castro et Carlos Figueroa.



34


ANUNCIAN EN BOLIVIA QUE MURIO EL "CHE" GUEVARA

Clarín

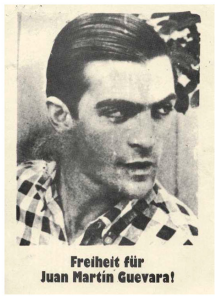
El General Zenteno Anaya Informó que el Dirigente Cubano Cayó en un Encuentro Librado con Tropas del Ejército ● Se Espera Ahora un Anuncio Oficial del Gobierno

OTROS HECHOS IMPORTANTES DEL PANORAMA NACIONAL

INTERVIENEN EL PODER JUDICIAL DE FORMOSA

Así lo Anunció Borda ● Ayer, el Gabinete Escuchó Informes de Costa Méndez y K. Vasena y Analizó la Racionalización

35



36

Crédits photographiques : *1 à 25, et 32, 34, 35, 36 : Collection personnelle famille Guevara de la Serna. 26, 27, 33 : Source La Pastera, Museo del Che, Argentina. 28 : Source Oficina de Asuntos Históricos. 29 : Alain Nogues / Sygma / Corbis. 30, 31 : © Alberto Korda © Adagp, Paris, 2016.*

Remerciements

À tous les compagnons qui, fidèles à l'esprit du Che, ont eu le courage de persévérer dans la lutte pour « la création d'une société nouvelle, riche et juste ».

À la chance d'avoir rencontré Armelle et d'avoir ainsi eu la possibilité d'écrire ce livre dédié à la jeunesse et à la certitude que le monde recèle d'autres Che(e)s qui attendent le moment de surgir.

Juan Martin Guevara et Armelle Vincent

JUAN MARTIN GUEVARA, 72 ans, vit à Buenos Aires. Il a passé plus de huit ans derrière les barreaux de la junte militaire en raison de ses activités politiques et de sa parenté avec le Che. Il vient de créer l'association Por las huellas del Che (« Sur les traces du Che »).

ARMELLE VINCENT est une journaliste française correspondante à Los Angeles de plusieurs journaux dont *Le Figaro*. Elle a fait connaissance avec Juan Martin à l'occasion d'un article pour la revue française *L'Amateur de cigare*, lui-même étant à l'époque le premier importateur de havanes en Argentine.

© Calmann-Lévy, 2016

COUVERTURE
Conception graphique : Nicolas Trautmann
Photographie : ©Imagno/Roger-Viollet

www.calmann-levy.fr



ISBN 978-2-7021-5924-8